









OEUVRES COMPLÈTES
DE
SAINTE THÉRÈSE
DE JÉSUS

TRADUITES

PAR

LES CARMÉLITES DU PREMIER MONASTÈRE DE PARIS

AVEC LA COLLABORATION DE

M^{gr} MANUEL-MARIE POLIT

ARCHEVÊQUE DE QUITO (ÉQUATEUR)

TOME PREMIER

VIE DE SAINTE THÉRÈSE ÉCRITE PAR ELLE-MÊME SUIVIE DES RELATIONS
SPIRITUELLES A SES DIRECTEURS



PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE

MCMXXII



ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SAINTE THÉRÈSE
DE JÉSUS

TOME PREMIER

EN PRÉPARATION

TOME II

Les Fondations.

TOME III

Chemin de la Perfection. Château intérieur, etc.

*Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.*

Copyright 1922, by Gabriel Beauchesne.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

SAINTE THÉRÈSE

DE JÉSUS

TRADUITES

PAR

LES CARMÉLITES DU PREMIER MONASTÈRE DE PARIS

AVEC LA COLLABORATION DE

M^{GR} MANUEL-MARIE POLIT

ARCHÊVÊQUE DE QUITO (ÉQUATEUR)

TOME PREMIER

VIE DE SAINTE THÉRÈSE ÉCRITE PAR ELLE-MÊME SUIVIE DES RELATIONS
SPIRITUELLES A SES DIRECTEURS



PARIS

GABRIEL BEAUCHESNE

MCMXXII

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 17^a Septembris 1922.

H. ODELIN

v. g.

AVANT-PROPOS

On nous demande avec instances la réédition des deux premiers volumes de la traduction des Œuvres de sainte Thérèse de Jésus, publiées en 1907 par notre monastère, avec la collaboration de S. G. Mgr Polit, actuellement archevêque de Quito.

Avant de rééditer ces volumes complets, avec introductions, notes et documents, nous avons pensé répondre à un besoin plus pressant et à un désir souvent exprimé, en donnant d'abord la présente édition, qui se borne au texte même de la Vie et des Relations.

Parmi les saintes des temps modernes, sainte Thérèse est l'une des plus connues et des plus aimées. Elle naquit à Avila en 1515 de parents éminemment chrétiens et fut ornée de précoces vertus ; à peine avait-elle l'âge de raison, qu'elle brûlait du désir de répandre son sang pour la foi.

Malgré ces heureuses dispositions, en avançant en âge, elle se laissa aller à quelque dissipation. C'est avec une douleur inconsolable qu'elle raconte ses faiblesses. Ce ne furent cependant que des fautes légères : la Bulle de sa Canonisation assure qu'elle « ne souilla jamais d'aucune tache l'angélique pureté de son cœur ». Dans les regrets qu'elle exprime, il faut donc voir une pieuse exagération de sa profonde humilité, et la preuve des lumières qu'elle recevait du ciel sur la sainteté de Dieu et la malice du péché.

Vers sa vingtième année, elle prit l'habit du Carmel au couvent de l'Incarnation d'Avila. Pendant les premiers

temps de sa vie religieuse, bien qu'elle pratiquât de grandes et difficiles vertus, elle était encore fort éloignée de la sainteté qu'elle devait un jour atteindre ; mais Dieu ne cessait de veiller sur elle avec un amour très spécial, et multipliait ses avances pour la dégager des imperfections qui arrêtaient le plein essor de son âme. Dès qu'elle eut le courage de se donner entièrement à Dieu, elle fit de rapides progrès dans la vertu : les voies mystiques les plus élevées s'ouvrirent alors pour elle. Embrasée de zèle, Thérèse aurait voulu convertir le monde entier. Afin de donner à Dieu des âmes totalement dévouées à son service, elle fonda, le 24 août 1562, le couvent de Saint-Joseph d'Avila, où elle fit garder dans toute sa pureté la règle primitive du Carmel.

Elle pensait demeurer toujours dans le pauvre couvent de Saint-Joseph et y mener une vie humble et cachée, mais Dieu lui fit comprendre que sa mission ne devait pas se borner là. Cédant au mouvement divin, elle entreprit avec succès plusieurs autres fondations, et travailla également à l'établissement de monastères, d'hommes où devait s'observer la règle primitive.

La sainte établit dix-sept monastères : Saint-Joseph d'Avila (1562), Medina del Campo (1567), Malagon (1568), Valladolid (1568), Tolède (1569), Pastrana (1569) (dont la communauté fut réunie à celle de Ségovie en 1574), Salamanque (1570), Albe de Tormès (1571), Ségovie (1574), Beas (1575), Séville (1575), Caravaca (1576), Villanueva de la Jara (1580), Palencia (1580), Soria (1581), Grenade (1582), et Burgos (1582). La grande Réformatrice fonda en personne tous ces couvents, sauf celui de Caravaca et celui de Grenade. Elle contribua de même, par ses initiatives personnelles, à la fondation des deux premiers couvents des Carmes déchaussés, celui de Duruelo (1568) et celui de Pastrana (1569).

Ces fondations nombreuses occasionnèrent à la sainte Réformatrice de multiples fatigues et des voyages pénibles. Mais prudente sans timidité, entreprenante sans présomp-

tion, se défiant d'elle-même et se confiant en Dieu, elle ne se laissait arrêter par aucune difficulté quand il s'agissait de procurer la gloire de sa Majesté. Au cours de ses longs voyages, surtout dans les passages les plus périlleux, son courage et sa bonne grâce réconfortaient et délassaient ses compagnons de route.

La sainte, selon l'expression de Pie X, « possédait à un rare degré une intelligence élevée, la grandeur et la bonté d'âme, la sûreté du jugement, le maniement des hommes et des affaires, joignant à ces qualités précieuses un caractère agréable et un commerce plein d'affabilité qui lui gagnaient tous les cœurs (1) ».

Les fatigues de ses fondations, les soucis provenant du développement de la Réforme, une correspondance étendue, n'empêchèrent pas sainte Thérèse d'écrire encore plusieurs ouvrages : le Livre de sa Vie, le Chemin de la Perfection, le Château intérieur ou Demeures de l'âme, les Fondations, les Pensées sur le Cantique des Cantiques. Ces écrits, au jugement d'un grand Pape, « ont un pouvoir plus divin qu'humain pour l'amendement de la vie. Aussi seront-ils toujours lus avec fruit non seulement par ceux qui ont charge d'âmes ou qui désirent s'élever à une plus haute sainteté, mais par quiconque a tant soit peu à cœur l'accomplissement de son devoir et la pratique de la vertu chrétienne, c'est-à-dire son salut (2) ».

Et Pie X, dans la lettre qu'il écrivit à l'occasion du troisième centenaire de la béatification de l'admirable Réformatrice, après avoir fait allusion aux centenaires récemment célébrés de saint Grégoire le Grand, de saint Jean Chrysostome, de saint Anselme, de saint Charles Borromée, dit en parlant de sainte Thérèse : « Cette femme fut si grande et elle fut si utile au salut des chrétiens qu'elle semble bien ne le céder en rien à ces illustres Pères et

1. Lettre de Pie X à l'occasion du III^e centenaire de la béatification de sainte Thérèse, 7 mars 1914.

2. Léon XIII, Lettre au R. P. Bouix, S. J., 17 mars 1883.

Docteurs de l'Eglise dont nous avons évoqué le souvenir. »

Thérèse, cependant, n'eut jamais le désir d'écrire : d'après son propre témoignage, elle eût mieux aimé filer pour subvenir aux besoins de ses pauvres maisons. Ce fut généralement pour obéir à ses confesseurs ou à ses supérieurs qu'elle prit la plume.

La sainte raconte qu'elle fut amenée à écrire le Livre de sa Vie pour faire connaître l'état de son âme à ceux qui la dirigeaient alors. Les grâces dont Dieu la comblait étaient si extraordinaires et si abondantes qu'elle s'en alarmait et craignait d'être dans l'illusion. Elle cherchait lumière et conseil : dans ce but, elle consulta saint Pierre d'Alcantara, saint François de Borgia, le bienheureux Jean d'Avila et plusieurs grands théologiens, spécialement des religieux de l'Ordre de Saint-Dominique et de la Compagnie de Jésus. Quelques-unes des Relations ont été écrites dans la même intention. Rassurée par ses saints directeurs, l'âme de Thérèse s'ouvrait de plus en plus aux influences divines et Dieu y opérait librement.

En mai 1581, s'adressant à don Alphonse Velasquez, évêque d'Osma, la sainte écrivait en parlant de son âme : « Elle a une telle certitude qu'elle jouira de Dieu, qu'il lui semble en avoir déjà la possession, mais sans la joie qui doit l'accompagner. » La paix qui surpasse tout sentiment était donc alors le partage de Thérèse, qui recevait la récompense promise à ceux qui ont tout quitté pour Dieu.

L'année suivante, en septembre 1582, pour obéir à l'un de ses supérieurs, la sainte se rendait à Albe : c'est là que le Christ voulait admettre sa fidèle épouse aux noces éternelles. Tombée malade en arrivant à Albe, elle demanda elle-même l'Extrême-Onction et le Saint Viatique. On était alors au 3 octobre. Lorsque le Saint-Sacrement arriva près d'elle, on l'entendit s'exclamer : « Mon cher Maître et mon Epoux, l'heure tant désirée est donc venue ! Il est temps de nous voir. Mon Bien-Aimé, mon Maître ! Il est

temps de partir. Oh! oui, partons! » Après avoir communiqué, elle répéta souvent : « Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Eglise! » Des versets du *Miserere* revenaient aussi fréquemment sur ses lèvres.

Le 4 au matin, dans les bras de sa fidèle compagne, la bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy, la sainte entra dans une extase qui dura jusqu'à neuf heures du soir. Alors, la physionomie souriante, elle poussa trois gémissements pleins de douceur et rendit son âme à Dieu.

En montant au ciel, sainte Thérèse laissait à l'Eglise, avec sa Réforme florissante, l'exemple de ses vertus et la doctrine admirable contenue dans ses écrits.

Le Livre de la Vie que nous donnons ici, fut commencé vers 1562 et achevé vers 1565, environ dix-sept ans avant la mort de la sainte. Pour continuer en quelque sorte la Vie, on y joint ordinairement les Lettres et les notes connues sous le nom de Relations. La dernière de ces Relations étant datée de 1581, on peut dire que nous possédons, dans la Vie et les Relations, l'ensemble des faveurs divines que la vierge séraphique n'a pu parvenir à tenir secrètes. Bien d'autres, sans doute, ont été voilées par son humilité.

Au point de vue historique, nous devons faire remarquer que sainte Thérèse attachait peu d'importance à l'exactitude des dates, elle nous le dit elle-même. Il serait donc impossible d'établir une chronologie exacte sur les seules données qui se rencontrent dans ses écrits : données dont plusieurs doivent être rectifiées d'après des documents contemporains. Nous ne nous arrêtons pas dans cette édition à éclaircir les questions controversées ; nous adoptons l'opinion qui nous semble la plus probable. Quelques notes courtes, ajoutées au texte, ont surtout pour but d'aider le lecteur à reconnaître les personnages que la sainte mentionne dans son écrit.

La Vie de sainte Thérèse fut publiée pour la première fois, en 1588, à Salamanque. Des traductions ne tardèrent pas à être faites dans les langues les plus usitées. La pre-

mière traduction française, due à M. de Brétigny, parut à Paris en 1601 ; elle eut de nombreuses éditions et ouvrit la voie aux traductions successives qui entretiennent en France la salutaire influence des écrits de la sainte Réformatrice. Puisse cette nouvelle édition y contribuer pour sa part, en cette année du troisième centenaire de la canonisation de la grande sainte !

Carmel de l'Incarnation (de Paris),
à Clamart, le 12 mars 1922.

VIE
DE
SAINTE THÉRÈSE
ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

THE

SAINTS TRIP

BY THE REV. F. W. B. ...

VIE DE SAINTE THÉRÈSE

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

PROLOGUE

On m'a donné l'ordre d'écrire ma manière d'oraison et les grâces dont le Seigneur m'a favorisée, en me laissant pour cela toute latitude. J'aurais bien désiré qu'on m'eût également laissée libre de faire connaître clairement, et dans tous leurs détails, mes grands péchés et ma triste vie. C'eût été pour moi une joie bien vive, mais on s'y est refusé et l'on m'a même imposé sur ce point beaucoup de réserve. Ainsi je conjure, pour l'amour de Dieu, ceux qui liront cette relation, de ne jamais oublier combien ma vie a été coupable. C'est au point que, parmi tous les saints qui sont revenus à Dieu, je n'en vois aucun dont la misère puisse m'apporter quelque consolation. Pour eux, je le vois bien, une fois appelés de Dieu, ils ne l'offensaient plus. Moi, non seulement je devenais plus mauvaise, mais je m'appliquais, ce semble, à résister aux grâces que sa Majesté m'accordait. On eût dit que, me sentant incapable de m'acquitter de la moindre de mes

dettes, je redoutais l'obligation de faire davantage à l'avenir.

Dieu soit à jamais béni de m'avoir si longtemps attendue ! C'est de tout mon cœur que je lui demande la grâce de rédiger avec une clarté et une exactitude entières, cette relation que mes confesseurs exigent de moi. Lui-même la réclamait depuis longtemps, je le sais ; mais jusqu'ici, je n'avais osé l'entreprendre. Puisse-t-elle le glorifier et faire bénir son nom ! Puisse-t-elle aussi, en me faisant mieux connaître de mes confesseurs, les mettre à même d'aider ma faiblesse ! Je pourrai ainsi payer de quelque retour les bienfaits du Seigneur. Que toutes les créatures chantent à jamais ses louanges ! Amen.

CHAPITRE PREMIER

COMMENT LE SEIGNEUR ATTIRA CETTE AME DÈS L'ENFANCE A LA PRATIQUE DU BIEN, ET QUEL SECOURS ON TROUVE POUR LA VERTU DANS LES EXEMPLES DES PARENTS.

SOMMAIRE. — La sainte fait l'éloge de ses parents et de ses frères. — Lecture de la vie des saints et désirs du martyre. — Essais de la vie érémitique et religieuse. — Elle perd sa mère et supplie la sainte Vierge de lui en tenir lieu. — Élan de douleur et de repentir vers Notre-Seigneur.

La grâce d'avoir des parents vertueux et craignant Dieu (1), jointe au secours que le Seigneur m'accordait, aurait suffi pour me rendre bonne si ma misère n'eût été si grande. Mon père aimait la lecture des bons livres, et il en avait toujours en langue espagnole afin que ses enfants pussent les lire. Ces lectures, le soin que prenait ma mère de nous faire prier et de nous inspirer de la dévotion envers Notre-Dame et plusieurs saints, éveillèrent en moi les premiers mouvements de la piété vers l'âge, ce me semble, de six ou sept ans.

Je voyais mes parents n'accorder leur estime qu'à la vertu, et c'était pour moi un stimulant au bien. Leur vie était des plus édifiantes. On remarquait chez mon père beaucoup de charité pour les

1. Les parents de sainte Thérèse étaient Alphonse Sanchez de Cepeda et Béatrix Davila de Ahumada. Alphonse de Cepeda avait épousé en premières noces Catherine del Peso y Enao.

pauvres et une grande compassion envers les malades. Sa bonté à l'égard des serviteurs allait si loin qu'on ne put jamais le décider à prendre des esclaves : leur sort lui faisait trop de pitié. Ayant eu chez lui, par circonstance, une esclave qui appartenait à l'un de ses frères, il lui prodiguait les mêmes attentions qu'à ses propres enfants. La voir privée de la liberté lui causait, disait-il, une peine insupportable. Il avait pour la vérité un respect profond ; personne ne l'entendit jamais ni jurer, ni médire ; ses mœurs étaient des plus sévères.

Ma mère avait aussi bien des vertus ; son existence ne fut qu'une suite d'infirmités. Elle était d'une pudeur admirable. Quoique douée d'une grande beauté, jamais elle ne parut en faire le moindre cas ; de fait, n'ayant que trente-trois ans lorsqu'elle mourut, elle portait déjà le costume des personnes avancées en âge. Elle avait beaucoup de douceur et un excellent jugement. Sa vie fut très éprouvée et sa mort des plus chrétiennes.

Nous étions trois sœurs et neuf frères. Tous, par la bonté de Dieu, ressemblèrent à leurs parents pour la vertu ; je fus la seule à faire exception. J'étais pourtant la préférée de mon père, et tant que je n'avais pas offensé Dieu, ce n'était pas, ce me semble, sans quelque raison. Ah ! quel n'est pas mon chagrin en me rappelant les bonnes inclinations dont le Seigneur m'avait douée, et combien peu je sus en profiter !

Mes frères ne m'empêchaient nullement de servir Dieu. J'en avais un, presque de mon âge (1) : à tous je portais une tendre affection et ils me la rendaient

1. Rodrigue de Cepeda.

bien, mais j'avais une préférence pour celui-là. Nous lisions ensemble la *Vie des Saints*. A la vue des tourments que les saintes martyres enduraient pour Dieu, je trouvais qu'elles achetaient à bon marché le bonheur d'aller jouir de lui, et je souhaitais ardemment partager leur sort. Ce n'était pas chez moi l'effet d'un amour pour Dieu dont j'eusse conscience, mais le désir d'entrer promptement en possession de cet immense bonheur du ciel que les livres me promettaient. Nous nous demandions, mon frère et moi, quel serait le meilleur parti à prendre pour atteindre ce but. Nous formions le projet de nous rendre, en demandant l'aumône pour l'amour de Dieu, au pays des Maures, dans l'espoir d'y avoir la tête tranchée. En cet âge si tendre, le Seigneur nous donnait, je crois, assez de courage pour mettre ce projet à exécution. Mais comment y parvenir? Nous avions des parents : à nos yeux c'était le plus grand de tous les obstacles.

Notre étonnement était extrême quand nous lisions dans nos livres que les tourments et la gloire devaient durer toujours. C'était le sujet habituel de nos entretiens. Nous aimions à répéter : Pour toujours! toujours! toujours! Et quand j'avais ainsi redit ces mots un certain nombre de fois, Dieu me faisait la grâce, tout enfant que j'étais, de sentir la vraie voie qui mène à lui s'imprimer dans mon âme.

Nous voyant dans l'impossibilité d'aller chercher le martyr, nous résolûmes, mon frère et moi, de vivre en ermites. Nous nous efforcions de construire de notre mieux des ermitages, dans un jardin attenant à la maison; mais les petites pierres que nous superposions ne tardaient guère à tomber. Ainsi nous échappaient, l'un après l'autre, les moyens

d'atteindre nos désirs. Aujourd'hui, je me sens tout émue en voyant combien Dieu se hâta de m'accorder ce que je devais perdre par ma faute.

Je faisais l'aumône selon mon pouvoir, mais mon pouvoir était petit. Je cherchais la solitude, pour y réciter mes prières qui étaient nombreuses; le cha-pelet y tenait la première place, car ma mère avait cette dévotion très à cœur et prenait soin de nous l'inculquer. Quand je jouais avec d'autres petites filles, tout mon plaisir était de représenter des monastères et d'imiter les religieuses. Il me semble que je désirais l'être, mais cet attrait était moins vif que ceux dont j'ai parlé plus haut.

Quand ma mère mourut, j'avais, je m'en souviens, près de douze ans. Comprenant en partie la perte que je venais de faire, je m'en allai, le cœur désolé, devant une statue de Notre-Dame, et je suppliai la très sainte Vierge avec beaucoup de larmes de me tenir lieu de mère. Cette naïve demande fut exaucée, je crois; car depuis, je ne me suis jamais recommandée à cette Vierge souveraine sans expérimenter son secours, et finalement, elle m'a reçue dans sa maison.

Avec quelle douleur je vois, je constate maintenant les causes de mon infidélité aux bons désirs de mon enfance! O mon cher Maître! puisque vous aviez, ce semble, résolu de me sauver — et plaise à votre Majesté qu'il en soit ainsi! — puisque vous aviez dessein de m'accorder toutes les grâces dont vous m'avez comblée, n'eût-il pas été convenable, non pour mon avantage, mais par respect pour vous, qu'une demeure où vous deviez séjourner d'une manière si habituelle n'eût pas connu tant de souillures? Mais en parlant ainsi, mon affliction redouble,

car, je ne l'ignore pas, à moi seule en est la faute. Vous-même, Seigneur, n'avez rien négligé pour que, dès cet âge, je fusse tout à vous. Me plaindre de mes parents, je ne le puis davantage : je ne voyais en eux que la vertu sous toutes ses formes, et la plus vive sollicitude pour mon bien.

Devenue un peu plus grande, je commençai à m'apercevoir des avantages naturels que je tenais de Dieu, et il s'en était, disait-on, montré prodigue à mon égard. Au lieu de lui en témoigner de la reconnaissance, je m'en servis pour l'offenser, ainsi que je vais le dire.

CHAPITRE II

COMMENT ELLE PERDIT PEU A PEU SES BONNES DISPOSITIONS,
ET COMBIEN IL EST IMPORTANT DE FRÉQUENTER DÈS L'ENFANCE
DES PERSONNES VERTUEUSES.

SOMMAIRE. — *La lecture des romans ralentit sa ferveur. — Elle prend goût à la parure et aux conversations mondaines. — Dangers des relations frivoles. — Dieu la délivre d'un péril où elle s'était engagée. — Elle devient pensionnaire au monastère des Augustines.*

Voici, si je ne me trompe, ce qui fit le plus de tort à mon âme. Bien des fois, en y songeant, je me suis dit : Ah ! qu'ils sont répréhensibles, les parents qui ne s'efforcent pas de donner à leurs enfants l'exemple de toutes les vertus ! Ma mère, je le répète, était très vertueuse ; cependant, arrivée à l'âge de raison, je ne pris presque rien de ses bonnes qualités, et un défaut qu'on remarquait en elle me nuisit extrêmement. Elle aimait la lecture des livres de chevalerie. Si elle s'accordait ce passe-temps, ce n'était pas d'une manière aussi blâmable que moi, car elle n'en prenait pas occasion de négliger ses occupations ; tandis que mes frères et moi, nous nous exemptions de nos devoirs pour nous plonger dans ces livres. Peut-être aussi ma mère n'y cherchait-elle qu'une diversion à ses grandes souffrances, et prétendait-elle par là occuper ses enfants, en vue de les soustraire à d'autres dangers qui auraient pu les perdre. Quoi qu'il en soit, mon père le trouvait fort mauvais,

et il fallait veiller à ce qu'il ne s'en aperçût point. Je pris l'habitude de ces lectures, et cette petite faute que je vis commettre à ma mère fut cause du refroidissement de mes premiers désirs, comme aussi de la négligence où je tombai sur d'autres points. Je ne voyais pas de mal à passer de longues heures du jour et de la nuit dans une occupation si frivole, même en me cachant de mon père, et je m'y absorbais à tel point que, pour être contente, il me fallait sans cesse un livre nouveau.

Je me mis à porter des parures et à désirer plaire en paraissant bien. Je prenais un grand soin de mes mains et de mes cheveux; j'usais de parfums, ainsi que de toutes les vanités de ce genre que je pouvais me procurer, et elles étaient nombreuses, car ma recherche allait fort loin. En cela je n'avais nulle intention mauvaise, et jamais je n'aurais voulu devenir pour personne une occasion d'offenser Dieu. Pendant bien des années, je conservai des soins excessifs en fait de propreté, et d'autres défauts encore où je ne voyais aucun péché : je comprends maintenant quel mal ce devait être.

J'avais plusieurs cousins germains. Seuls ils étaient admis par mon père dans notre intérieur : et plût à Dieu que sa réserve se fût étendue jusqu'à eux ! Je le vois maintenant, à un âge où les vertus encore naissantes demandent tant de soin, il est bien dangereux de se lier avec ceux qui, bien loin de connaître la vanité du monde, commencent eux-mêmes à s'y livrer. Mes cousins étaient presque de mon âge, un peu plus âgés cependant; nous ne nous quittions pas. Ils avaient pour moi beaucoup d'affection. Je causais avec eux des sujets qui leur étaient agréables; j'écoutais ce qu'ils me disaient de leurs

inclinations et autres enfantillages qui n'avaient rien de bon. Le pire, c'est que mon âme s'accoutumait ainsi à ce qui devait faire son malheur.

Si j'avais un conseil à donner aux parents, je leur dirais de bien prendre garde aux relations que forment leurs enfants à cet âge. Elles peuvent leur devenir funestes, car notre nature a bien plus de pente au mal qu'au bien. J'en ai fait l'expérience. J'avais une sœur beaucoup plus âgée que moi, d'une modestie, d'une vertu parfaite (1) : eh bien ! je ne l'imitais en rien, tandis que je me modelais, à mon grand préjudice, sur une parente qui nous visitait souvent. Elle était des plus légères. Aussi ma mère, devinant, ce semble, le tort qu'elle devait me faire, avait mis tout en œuvre pour l'éloigner, sans y réussir cependant, tant les circonstances favorisaient ses visites. Je pris goût à la société de cette compagne, je ne cessais de la voir, de l'entretenir. Elle m'aidait à me procurer les divertissements que j'aimais ; elle m'y entraînait même et, de son côté, me tenait au courant de ses relations, de ses frivolités.

Avant d'entrer en rapport avec cette jeune fille, ou plutôt avant de devenir son amie et sa confidente — je pouvais alors avoir quatorze ans, et même davantage, — aucun péché mortel, autant que j'en puis juger, n'était encore venu me séparer de Dieu, et jamais sa crainte ne m'avait quittée. A vrai dire, celle de manquer à l'honneur l'emportait chez moi, et c'est elle qui m'empêcha d'y porter de graves atteintes. Sur ce point, j'étais, ce me semble, inébranlable, et nulle affection, quelle qu'elle fût, n'eût été capable de me faire fléchir. Que n'ai-je eu

1. Doña Marie de Cepeda, fille de don Alphonse et de doña Catherine del Peso y Enao.

l'énergie de ne rien faire contre l'honneur de Dieu, alors que ma nature me donnait la force de suivre les lois que je croyais dictées par l'honneur du monde ! Et je ne m'apercevais pas qu'à cet honneur même je contrevenais, par ailleurs, de bien des manières ! Toute passionnée que j'étais pour le conserver, j'en négligeais totalement les moyens ; j'évitais seulement avec un grand soin de me perdre tout à fait.

Mon père et ma sœur voyaient avec un vif regret mon intimité avec cette parente et m'en réprimandaient souvent ; mais comme ils ne pouvaient retrancher les occasions qui lui ouvraient l'entrée de notre demeure, leurs efforts demeuraient inutiles. Il faut le dire aussi, j'étais pour le mal d'une adresse étonnante.

Quand je vois le préjudice que peut causer une compagnie dangereuse, j'en suis saisie d'effroi, et vraiment, si je n'en avais fait l'expérience, je ne pourrais y croire. Le danger doit être plus grand au temps de la jeunesse ; aussi, je voudrais voir les parents s'instruire par mon exemple et se montrer sur ce point d'une circonspection extrême. Il est certain que cette liaison opéra en moi un changement frappant. De mes inclinations naturelles pour la vertu on ne découvrirait presque plus de vestige, tant cette compagne et une autre, livrée aux mêmes frivolités, semblaient m'avoir communiqué leurs propres sentiments. Par là je comprends aussi les grands avantages qu'apportent les bonnes relations. J'en suis convaincue, si, à cet âge, je m'étais liée avec des personnes vertueuses, je me serais maintenue dans la bonne voie. Mon âme, ayant quelque un pour lui apprendre à craindre Dieu, se serait for-

tifiée peu à peu et aurait évité les chutes. Mais j'en vins à perdre entièrement cette divine crainte, et il ne me resta plus que celle de manquer à l'honneur. La frayeur d'y porter quelque atteinte faisait de ma vie un perpétuel tourment. Et cependant, quand je pensais n'être pas découverte, je ne craignais pas de commettre bien des actes contraires à ses lois, et même à celles de Dieu.

Telles furent, ce me semble, les premières causes de mes chutes. Peut-être ne dois-je les attribuer qu'à moi-même, car ma malice suffisait à m'entraîner au mal. Je dois le dire aussi, dès qu'il s'agissait de mal faire, je ne trouvais les servantes que trop disposées à me seconder. S'il s'en fût rencontré une pour me donner un bon conseil, peut-être en aurais-je profité ; mais elles étaient aveuglées par l'intérêt, comme je l'étais moi-même par l'affection. Jamais cependant je ne fus tentée de m'oublier gravement, car j'avais une horreur naturelle pour les choses déshonnêtes : ce qui m'attirait, c'était simplement les agréments que procurent d'honnêtes relations. Mais une fois dans l'occasion dangereuse, le péril devenait imminent, et je courais risque de compromettre mon père et mes frères. Dieu me délivra de ces dangers et fit voir avec évidence qu'il m'empêchait, malgré moi, de me perdre entièrement.

Tout cela cependant ne put demeurer si secret que ma réputation n'en souffrit, et que mon père ne conçût quelque inquiétude. De fait, il n'y avait pas trois mois, ce me semble, que je menais cette vie frivole, lorsque je fus conduite à un couvent de la ville (1) où l'on élevait des jeunes filles de ma

1. *Santa Maria de Gracia*, de l'ordre de Saint-Augustin.

condition, mais bien plus vertueuses que moi. Ce projet s'exécuta dans le plus grand secret ; seule, avec un parent, j'étais dans la confiance. On choisit une conjoncture qui rendit la chose toute naturelle. Ma sœur venait de se marier (1) : n'ayant plus de mère, il ne convenait pas que je demeurasse seule à la maison. Si excessive était l'affection que me portait mon père, si grande ma dissimulation, qu'il ne me crut pas aussi coupable et me conserva ses bonnes grâces. Ce temps, du reste, avait été fort court, et si quelque chose avait percé au dehors, il est probable qu'on ne pouvait rien articuler de certain. C'est que, dans ma frayeur de manquer à l'honneur, j'avais mis tous mes soins à m'envelopper de mystère. Et je ne pensais pas que rien ne saurait demeurer caché à Celui qui voit tout ! O mon Dieu ! quel ravage causent dans le monde l'oubli de cette vérité et la pensée qu'un acte contraire à vos lois peut rester inconnu ! Oui, j'en suis persuadée, nous éviterions de grands maux si nous comprenions bien que l'important n'est pas de nous dérober aux regards des hommes, mais de fuir tout ce qui peut vous déplaire.

Les huit premiers jours me furent très pénibles, beaucoup moins par l'ennui de me trouver dans cette maison, que par la crainte de voir ma vaine conduite mise au grand jour. D'ailleurs j'étais déjà bien lasse de tout cela. Je ne pouvais offenser Dieu sans me sentir saisie de frayeur, et j'avais soin de me confesser au plus tôt ; enfin, mon trouble était extrême. Au bout de huit jours, de moins encore peut-être, je me trouvai bien plus heureuse en ce

1. Dona Marie de Cepeda, sœur aînée de Thérèse, venait d'épouser don Martin de Guzman y Barrientos.

couvent que dans la maison de mon père. Tout le monde, d'ailleurs, était satisfait de moi : c'est une grâce que Dieu m'a faite, partout où je me suis trouvée, j'ai été bien vue, et l'on m'a porté de l'affection. Bien que l'état religieux m'inspirât la plus extrême aversion, j'étais charmée de voir de si excellentes religieuses. Celles qui composaient cette communauté m'édifiaient au plus haut point : leur modestie, leur réserve, leur esprit religieux étaient parfaits.

Malgré tout, le démon ne laissa pas de me poursuivre, et ceux du dehors cherchèrent à me troubler par leurs messages ; mais toutes les voies leur demeurant fermées, ces tentatives furent de courte durée. Je sentis bientôt renaître en moi les heureuses dispositions de mon enfance, et je compris quelle grâce Dieu nous accorde en nous plaçant dans la société des personnes de vertu. On eût dit que Notre-Seigneur s'ingéniait à trouver un moyen de me ramener à lui. Soyez béni, Seigneur, de m'avoir si longtemps supportée ! *Amen.*

Une chose pouvait m'excuser un peu, je crois, si je n'avais eu par ailleurs tant de fautes à me reprocher : c'est que, dans ma pensée, ces relations pouvaient se terminer heureusement par un mariage. J'avais consulté sur bien des points mon confesseur, d'autres personnes encore, et l'on m'avait dit que je n'allais pas contre la loi de Dieu.

Une religieuse avait la surveillance du dortoir des pensionnaires. C'est par elle que le Seigneur voulut bien, ce semble, commencer à m'éclairer. Mon récit va le faire voir.

CHAPITRE III

UNE SAINTE AMITIÉ FAIT RENAITRE SES BONS DÉSIRES
ET LE SEIGNEUR COMMENCE A L'ÉCLAIRER.

SOMMAIRE. — *Heureuse influence de Marie Briceño sur Thérèse. — Éloignement de celle-ci pour l'état religieux. — Premières vellétés de l'embrasser. — Retour à la maison paternelle. — Séjour chez Pierre Sanchez et chez Marie de Cepeda. — Combats intérieurs. — Thérèse se décide pour la vie du cloître.*

Je commençai à prendre goût à l'excellente et sainte société de cette religieuse (1). C'était une joie pour moi de l'entendre si bien parler de Dieu, car elle alliait la prudence à la piété. De tout temps, d'ailleurs, j'ai trouvé dans les conversations de ce genre une véritable jouissance. C'était, comme elle me le raconta, la seule lecture de cette parole de l'Évangile : *Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus* (2), qui l'avait décidée à embrasser la vie religieuse. Elle me parlait aussi de la récompense réservée par Dieu à ceux qui abandonnent tout pour son amour. Cette sainte amitié bannit peu à peu de mon cœur les impressions qu'y avaient faites les amitiés mauvaises ; elle me rendit le désir des biens éternels et diminua quelque chose de mon aversion pour l'état religieux, aversion qui, jus-

1. Marie Briceño.

2. *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi.* (Matth., xx, 16.)

que-là, avait été bien forte. Si je voyais une des religieuses pleurer en priant ou pratiquer quelque acte de vertu, je lui portais une grande envie. J'avais effectivement le cœur si dur que j'aurais pu lire toute la passion sans verser une larme, et cela me désolait.

Mon séjour dans ce monastère fut d'un an et demi ; il opéra en moi le plus heureux changement. Je me mis à réciter beaucoup de prières vocales. En même temps, je suppliais toutes les personnes qui m'entouraient de me recommander à Dieu, afin qu'il me plaçât dans l'état de vie où j'étais appelée à le servir. Pourtant, je redoutais encore la vocation religieuse, et j'eusse bien désiré que Dieu ne me la donnât point. D'autre part, le mariage m'effrayait. A la fin de mon séjour en ce lieu, j'avais cependant plus d'attrait pour la vie du cloître, mais je n'aurais pas voulu l'embrasser dans cette maison, à cause de certaines pratiques de vertu que j'avais apprises y être en vigueur et qui me paraissaient exagérées. Quelques-unes des jeunes religieuses me portaient à en juger ainsi. Si j'avais trouvé parmi elles uniformité de sentiments, j'en aurais, je crois, été favorablement impressionnée. Au reste, j'avais une intime amie dans un autre monastère (1). Cela suffisait pour me déterminer, si je devais être religieuse, à ne pas choisir d'autre couvent que le sien, car je consultais plutôt la nature et de frivoles raisons que les intérêts de mon âme. Ces salutaires pensées de vie religieuse se présentaient à moi par moments, puis elles s'évanouissaient, et je ne pouvais m'arrêter à une résolution définitive.

1. Le monastère des Carmélites d'Avila, dit de l'Incarnation.

Si j'avais à cette époque un certain souci de mon âme, le Seigneur, de son côté, se montrait plus jaloux encore de me disposer à l'état de vie qui me convenait. Il m'envoya une maladie grave qui me mit dans la nécessité de retourner chez mon père. Quand je fus rétablie, on me conduisit voir ma sœur, qui habitait un village. Elle m'aimait tendrement, et si on l'avait crue, jamais je ne l'aurais quittée. Son mari me portait aussi beaucoup d'affection ; au moins avait-il pour moi des attentions de toute sorte. C'est encore un des bienfaits dont je suis redevable au Seigneur : partout où j'ai été, l'on s'est montré bon pour moi. Mais, mauvaise comme je le suis, je lui en témoignais bien peu de reconnaissance.

Nous devons passer près de l'habitation d'un frère de mon père, homme de sens et de vertu (1). Il était veuf, et Dieu le disposait également à se consacrer à lui. De fait, déjà fort avancé en âge, il abandonna tout ce qu'il possédait et se fit religieux. Sa fin a été si sainte, que je le crois maintenant avec Dieu. Il me retint quelques jours auprès de lui. Son occupation la plus ordinaire était de lire de bons livres, écrits en espagnol ; ses entretiens roulaient presque toujours sur les choses de Dieu et sur le néant du monde. Il me demandait de lui faire la lecture, et quoique ses livres n'eussent pas grand attrait pour moi, je témoignais y prendre de l'intérêt. En effet, dès lors qu'il s'agissait de faire plaisir aux autres, même aux dépens de mes goûts, je poussais la complaisance jusqu'à l'excès ; et ce qui chez les autres eût été vertu, devenait chez moi un

1. Pierre Sanchez de Cepeda.

notable défaut, car il m'arrivait bien souvent de dépasser les limites de la discrétion.

Oh ! par quelles voies admirables Notre-Seigneur me préparait à l'état de vie où il voulait se servir de moi ! Comme il sut me forcer, contre ma volonté, à me faire violence à moi-même ! Qu'il en soit à jamais béni ! *Amen.*

Je passai peu de jours chez mon oncle. Et cependant, sous l'impression des paroles de Dieu que je lisais ou entendais, grâce aussi à la sainte société dans laquelle je me trouvais, je fus de nouveau frappée des vérités qui s'étaient présentées à moi dans mon enfance : la vanité de tout ce qui est ici-bas, le néant du monde, la rapidité avec laquelle tout passe. Je me disais avec frayeur que la mort m'eût trouvée sur le chemin de l'enfer. Je n'avais pas encore d'attrait pour la vie religieuse, cependant je voyais que c'était l'état le plus excellent et le plus sûr, et peu à peu je me décidai à me faire violence pour l'embrasser.

Ce combat dura trois mois. Voici les raisons que je m'opposais à moi-même. Les souffrances et les peines de l'état religieux ne pouvaient surpasser celles du purgatoire. Or, j'avais mérité l'enfer. C'était donc bien peu que de passer le reste de ma vie dans une sorte de purgatoire : j'irais ensuite droit au ciel, objet de tous mes désirs. C'était moins l'amour, ce me semble, que la crainte servile, qui me poussait à choisir cet état de vie. Le démon me représentait qu'habituee au bien-être, je ne pourrais supporter les austérités du cloître. Je lui opposais les souffrances de Jésus-Christ : il était tout simple d'endurer en retour quelque chose pour lui. Sans doute je me disais qu'il viendrait en aide à ma

faiblesse. Pourtant, je ne me souviens pas bien si cette pensée se présentait à mon esprit.

Durant cette période, je fus en butte à bien des tentations. De plus, j'avais été saisie de grandes défaillances, accompagnées de fièvres, car ma santé laissait toujours beaucoup à désirer. J'avais pris goût aux bons livres ; ils me donnèrent la vie. Je lisais les épîtres de saint Jérôme, et j'y puisais tant de courage, que je me décidai à m'ouvrir à mon père. C'était en quelque sorte prendre l'habit, car, après m'être prononcée, rien, je crois, n'eût été capable de me faire reculer, tant j'étais sensible au point d'honneur.

Mon père m'aimait tant, que toutes mes instances ne purent jamais lui arracher son consentement. Je chargeai quelques personnes de s'interposer en ma faveur ; leurs prières furent également inutiles : tout ce que l'on put obtenir, ce fut qu'après sa mort je ferais ce que je voudrais. J'avais appris à me défier de moi-même. Craignant que ma faiblesse ne me fit retourner en arrière, je ne crus pas devoir m'arrêter à ce parti, et j'exécutai mon dessein par une autre voie, ainsi que je vais le raconter.

CHAPITRE IV

DIEU L'AIDE A SE VAINCRE ET A FAIRE CHOIX DE LA VIE
RELIGIEUSE. IL LUI ENVOIE DE NOMBREUSES INFIRMITÉS.

SOMMAIRE. — Elle entre chez les Carmélites mitigées. — Agonie de son âme au moment où elle quitte la maison paternelle. — Noviciat et profession. — Sa santé s'altère. — Elle va suivre un traitement à la campagne. — Elle s'adonne au recueillement. — Ses lectures, sa manière de faire oraison. — Grâces que Dieu lui accorde.

Tandis que j'en étais à prendre ma détermination, j'avais décidé l'un de mes frères (1), en lui montrant le néant du monde, à embrasser lui-même l'état religieux; nous convinmes ensemble de nous rendre un jour, de grand matin, au monastère (2) où se trouvait cette amie que j'aimais tant. Je dois pourtant le dire, au moment où je pris ma dernière décision, j'étais prête à choisir tel couvent où j'aurais pensé pouvoir mieux servir Dieu, ou qui aurait agréé davantage à mon père, car je cherchais alors plus sérieusement les intérêts de mon âme, et quant à mon agrément personnel, je n'en faisais aucun cas.

Je crois bien m'en souvenir, oui, c'est l'exacte vérité, quand je quittai la maison de mon père, j'éprouvai une douleur si excessive, que l'heure de ma mort ne peut, je pense, m'en réserver de plus

1. Antoine de Ahumada.

2. Le monastère de l'Incarnation.

cruelle. Il me semblait sentir mes os se détacher les uns des autres. Le sentiment de l'amour divin n'étant pas assez fort pour contrebalancer celui que je portais à mon père et à mes proches, j'étais obligée de me faire une incroyable violence, et si Dieu ne fût venu à mon aide, toutes mes considérations n'auraient pas été suffisantes pour me faire passer outre. Mais en cet instant, il me donna le courage de me vaincre, et je vins à bout de mon entreprise.

Au moment où je reçus l'habit, le Seigneur me fit comprendre combien il favorise ceux qui se surmontent en vue de lui plaire. Personne, au reste, ne s'aperçut du combat que j'avais à soutenir, car je ne montrais au dehors qu'une inébranlable fermeté. Sur l'heure, je ressentis une joie très vive d'avoir embrassé cet état de vie, et jamais elle ne s'est démentie depuis. Dieu changea la sécheresse intérieure où je me trouvais, en tendres sentiments de dévotion. Toutes les pratiques de la vie religieuse me ravissaient. De fait, il m'arrivait parfois de balayer aux heures que je consacrais auparavant à mes plaisirs ou à mes parures, et la pensée que j'étais délivrée de tout cela venait redoubler mon bonheur. J'en étais tout étonnée, et je ne m'expliquais pas quelle pouvait en être la cause.

A ce souvenir, il n'y a pas de difficulté, si grande soit-elle, que je ne me sente prête à surmonter. Voici ce dont j'ai fait bien des fois l'expérience. S'est-on déterminé à entreprendre une œuvre purement en vue de Dieu, il permet souvent, pour accroître le mérite, qu'avant d'en venir à l'exécution l'âme éprouve une sorte de frayeur. Mais plus cette frayeur est vive, plus aussi, quand on passe

outre, la récompense est grande et la joie délicate. Dès cette vie, sa Majesté nous dédommage par des jouissances connues seulement de ceux qui les goûtent. Je le répète, j'ai fait cette expérience bien des fois et en choses d'importance. Si donc j'avais quelque autorité pour émettre un avis, jamais je ne conseillerais de rejeter, par crainte des difficultés, une bonne inspiration qui, à plusieurs reprises, vient nous solliciter. Si c'est purement pour Dieu qu'on se décide à agir, il n'y a pas à craindre de s'en mal trouver, car sa puissance est sans bornes. Qu'il soit à jamais béni ! Amen.

O mon souverain Bien ! ô la Joie de mon cœur ! N'était-ce pas assez des grâces que vous m'aviez faites jusqu'à cette heure ! N'était-ce pas assez que votre bonté et votre munificence m'eussent conduite par tant de détours à un état si sûr, à un asile où vous comptiez tant de servantes, dont les exemples devaient m'aider à progresser dans votre service ? Quand je songe aux dispositions dans lesquelles je fis ma profession, au grand courage, à la joie si vive qui m'animaient alors, à cette alliance spirituelle que je contractai avec vous, je ne sais comment poursuivre. Non, je ne puis le faire sans répandre des larmes, mais ce devraient être des larmes de sang, et mon cœur devrait se briser de douleur. Et ce serait encore un trop faible repentir, après tant d'offenses commises contre vous ! Il me semble à présent que j'avais raison de ne pas aspirer à une dignité si haute, puisque j'en devais si mal user. Et vous, mon cher Maître, pendant près de vingt ans que j'ai abusé d'une telle faveur, vous avez consenti à être l'offensé, afin de m'amener enfin à résipiscence ! Ne dirait-on pas, ô mon Dieu, que j'avais juré de ne tenir aucun

de mes engagements envers vous ? Assurément, telle n'était pas alors mon intention, mais quand je vois ce que furent mes œuvres, je ne sais plus qu'en penser. Du moins, l'on connaîtra par là, ô mon Époux, ce que vous êtes et ce que je suis. Ah ! je puis le dire en toute vérité, ce qui bien souvent tempère la douleur de si graves offenses, c'est la joie de penser qu'elles feront mieux ressortir la multitude de vos miséricordes. Et en qui, Seigneur, pourraient-elles briller avec plus d'éclat qu'en celle qui a tant obscurci, par ses iniquités, les grandes faveurs que vous aviez commencé à lui faire ? Hélas ! mon Créateur ! je n'ai aucune excuse à présenter, toute la faute est à moi. Si j'avais tant soit peu répondu aux premières avances de votre amour, je n'aurais pu mettre mes affections qu'en vous seul, et eût été mon salut. Mais m'en étant rendue indigne, n'ayant pas eu ce bonheur, tout mon recours, Seigneur, est en votre miséricorde.

Malgré le bonheur dont je jouissais, ma santé souffrit du changement de vie et de nourriture. Mes défaillances augmentèrent, et je fus saisie de douleurs de cœur si aiguës qu'on ne pouvait me voir sans en être effrayé. A ce mal s'en joignirent plusieurs autres, en sorte que je passai cette première année de ma vie religieuse dans un état physique des plus fâcheux, mais en même temps, je crois pouvoir le dire, sans grande offense de Dieu.

Telle était la gravité de mon état, que je me voyais continuellement sur le point de perdre connaissance, et parfois je la perdais effectivement. Mon père cherchait de tous côtés un remède à mon mal, et comme les médecins de la ville n'en trouvaient pas, il arrangea tout pour me conduire dans un endroit

renommé pour la guérison d'autres maladies (1) : la mienne, assurait-on, céderait de même au traitement.

Dans ma communauté l'on ne s'engageait point à la clôture (2) ; cette amie dont j'ai parlé, religieuse déjà ancienne, m'accompagna donc en ce voyage. Mon absence dura près d'un an. Pendant ce temps, j'eus trois mois de véritables tortures, par suite de la rigueur du traitement. Cette rigueur fut telle que je ne sais vraiment comment je pus y résister. De fait, mon tempérament succomba, on le verra plus loin.

La cure ne devait commencer qu'au début de l'été et j'étais partie à l'entrée de l'hiver. Je restai pendant cet intervalle chez ma sœur, au village qu'elle habitait. J'attendis là le mois d'avril : de cette façon, je ne m'éloignais pas, et j'évitais les allées et venues.

Cet oncle dont la demeure, comme je l'ai dit, se trouvait sur mon chemin, m'avait fait présent, à mon passage, d'un livre intitulé : *Le troisième Abécédaire* (3). C'est un traité de l'oraison de recueillement. J'avais lu, pendant cette première année de ma vie religieuse, plusieurs bons livres — car je ne voulais plus en lire d'un autre genre, comprenant trop le mal qu'ils m'avaient fait, — et pourtant, je ne savais pas encore comment m'y prendre pour faire oraison et me recueillir. Ce livre me fit donc grand plaisir, et je me résolus de suivre avec toute la fidélité possible la voie qu'il m'ouvrait. Comme

1. Becedas, à quatorze lieues d'Avila.

2. Bien que l'observance mitigée portât l'obligation de la clôture, les Carmélites, comme bien d'autres religieuses à cette époque, en obtenaient facilement des dispenses.

3. Ouvrage du père François de Ossuna, de l'ordre de Saint-François.

j'avais déjà reçu de Dieu le don des larmes et que j'aimais la lecture, je commençai à prendre des temps de solitude, à me confesser souvent, à m'engager enfin dans le chemin où mon livre me servait de guide. En effet, pendant vingt ans à partir de l'époque dont je parle, il me fut impossible, malgré mes recherches, d'en trouver un : je veux dire, un confesseur qui me comprit. Ce fut pour moi un grand malheur, car j'étais en danger de revenir sur mes pas, et même de me perdre entièrement. Un tel appui m'aurait du moins aidée à sortir des occasions d'offenser Dieu où je me suis trouvée.

Sa Majesté me fit de grandes grâces pendant les neuf mois que je passai dans cette solitude. A vrai dire, je n'étais pas aussi exempte de fautes que l'exigeait mon livre ; mais je m'en consolais en me disant qu'une telle vigilance était presque impossible. J'avais bien cette vigilance à l'égard des péchés mortels — et plût à Dieu qu'il en eût été ainsi toute ma vie ! — mais je m'inquiétais peu des péchés véniels ; ce fut là cause de ma ruine. Dans cette voie nouvelle, le Seigneur se montra si libéral à mon égard, qu'à la fin de ces neuf mois, il daigna m'accorder l'oraison de quiétude et quelquefois même celle d'union. Je ne connaissais ni l'une, ni l'autre, et j'en ignorais la haute valeur. Il m'eût été cependant, j'en suis persuadée, très utile de la connaître. A la vérité, cette oraison durait fort peu, à peine le temps d'un *Ave Maria*, mais elle opérait de si grands effets dans mon âme que, n'ayant pas encore vingt ans, il me semblait déjà fouler le monde aux pieds. Aussi j'avais grande compassion, il m'en souvient, de ceux qui suivent ses lois, même en choses licites.

Je faisais tous mes efforts pour considérer sans cesse Jésus-Christ, notre Trésor et notre Maître, présent en moi : c'était là ma manière d'oraison. Si je méditais sur un mystère, je me le représentais de même intérieurement ; mais je m'occupais surtout à la lecture des bons livres : elle faisait mon bonheur. Dieu, en effet, ne m'a pas donné le talent de discourir avec l'entendement, ni celui de me servir utilement de l'imagination. Cette faculté est même chez moi tellement inerte, que si je voulais me figurer et me représenter en moi-même l'humanité de Notre-Seigneur, je n'y arrivais pas.

Ceux qui ne peuvent faire travailler leur entendement parviennent plus vite à la contemplation, s'ils persévèrent ; mais leur voie est très pénible et très douloureuse. En voici la raison : dès lors que la volonté n'est point occupée et que l'amour manque d'un objet présent auquel il puisse s'attacher, l'âme se trouve comme sans appui et sans exercice, la solitude et la sécheresse la font beaucoup souffrir, et les pensées lui livrent un étrange combat. A des âmes ainsi faites, il faut une plus grande pureté de conscience qu'à celles dont l'entendement est capable d'agir. En effet, les personnes qui peuvent réfléchir sur le néant du monde, sur les bienfaits de Dieu, sur les grandes souffrances de notre Sauveur, sur le peu de services qu'elles lui rendent, sur les récompenses qu'il réserve à ceux qui l'aiment, puisent là des considérations qui les aident à repousser les distractions, à se préserver des occasions dangereuses. Ceux qui sont hors d'état d'user de ce secours, se trouvent bien plus exposés. Ne pouvant se procurer par eux-mêmes ces bonnes pensées, ils doivent s'appliquer beaucoup à la lecture. Mais leur voie est tellement

pénible, que si le maître qui les dirige les force à rester longtemps en oraison sans le secours d'un livre, il leur sera impossible d'y persévérer, et s'ils s'obstinent à le faire, ils trouveront dans une lutte si douloureuse la ruine de leur santé. Au contraire, la lecture, si courte soit-elle, les aide beaucoup à entrer en recueillement ; elle leur est même nécessaire et remplace pour eux l'oraison mentale qu'ils ne peuvent faire.

Je le vois maintenant, ce fut par une disposition de Dieu que je ne rencontrai pas de guide. Si l'on eût voulu me contraindre, il m'eût été impossible, je crois, de persévérer dans l'oraison durant les dix-huit années que durèrent pour moi l'épreuve dont je parle et les grandes sécheresses que me causait cette impuissance à discourir.

Jamais pendant tout ce temps, si j'en excepte les moments qui suivaient la communion, je n'osais faire l'oraison sans un livre. L'aborder sans ce secours causait à mon âme autant d'effroi qu'un combat à soutenir contre une multitude ennemie. Mon livre était pour moi une compagnie, un bouclier sur lequel je recevais les coups des pensées importunes. Avec lui, j'étais contente. La sécheresse, en effet, n'était pas continuelle. Mais le livre venait-il à me manquer, je n'y échappais pas ; mon âme aussitôt se sentait bouleversée, et mes pensées entraîaient dans un égarement complet. A l'aide de mon livre, je les ramenaient doucement, et, grâce à cette amorce, je parvenais à gouverner mon âme. Souvent il me suffisait d'ouvrir le livre ; parfois je lisais un peu, d'autres fois longtemps : c'était selon la grâce que le Seigneur m'accordait.

A l'époque dont je parle, il me semblait qu'avec

des livres et de la solitude, aucun péril n'eût été capable de me ravir le bien dont je jouissais. Et, Dieu aidant, il en eût réellement été ainsi, je le crois, si j'avais rencontré un directeur, ou quelqu'un enfin qui m'eût avertie de fuir dès le principe les occasions dangereuses, ou m'en eût retirée promptement une fois que j'y étais engagée. J'en suis persuadée, si le démon m'avait attaquée ouvertement, jamais jen'aurais consenti à retomber dans une faute grave; mais il fut si habile et moi si misérable, que toutes mes résolutions me servirent peu. Je me trompe, tout le temps que je demeurai ferme dans le service de Dieu, elles me furent d'un immense secours pour endurer avec cette inaltérable patience, vrai don de sa main, les maladies terribles dont je me vis attaquée.

Que de fois j'ai admiré la grande bonté de Dieu! Que de fois mon âme s'est délectée à la vue de l'immensité de sa munificence et de sa miséricorde! Qu'il soit béni de tant de bienfaits! J'ai reconnu clairement qu'il ne manque jamais de récompenser, même en cette vie, le moindre bon désir. Mes œuvres étaient défectueuses et imparfaites : ce bon Maître les rectifiait, les perfectionnait et leur donnait de la valeur. Quant à mes torts, à mes péchés, il se hâta de les couvrir d'un voile. Maintenant encore, il les dissimule aux yeux des personnes qui en furent témoins, et il les efface de leur mémoire. Il dore mes fautes, et fait resplendir une vertu que lui-même place en moi, pour ainsi dire malgré moi.

Je reviens à ce que l'on m'a enjoint d'écrire. Mais, je le répète, si je devais rapporter en détail toute la conduite de Dieu sur mon âme pendant cette période de mon existence, je n'y parviendrais pas. Il faudrait

un autre esprit que le mien pour représenter, d'un côté tous les bienfaits dont je lui suis redevable, de l'autre, la grandeur d'une ingratitude et d'une malice qui ont pu les mettre en oubli. Qu'il soit à jamais béni de m'avoir si longtemps supportée ! Amen.

CHAPITRE V

SES GRANDES MALADIES ET GRACE DE PATIENCE QUI LUI EST ACCORDÉE. COMMENT DIEU TIRE LE BIEN DU MAL. ELLE LE PROUVE PAR CE QUI LUI ARRIVA AU LIEU OU ELLE ÉTAIT ALLÉE SE FAIRE TRAITER.

SOMMAIRE. — *Quelques particularités de l'année du noviciat. — Héroïque patience d'une religieuse du monastère de l'Incarnation. — Thérèse arrive au lieu où elle espère recouvrer la santé. — Conversion qu'elle opère. — La vertu est le vrai moyen pour les femmes de régner sur les cœurs. — État lamentable où la réduit le traitement. — Effroyable crise. — Elle déplore les offenses qu'elle a commises contre Dieu.*

J'ai oublié de dire que pendant l'année de mon noviciat, j'éprouvais de grands troubles pour des choses en elles-mêmes peu importantes. On m'adressait bien souvent des reproches immérités : je ne les recevais qu'avec beaucoup de chagrin et d'imperfection. Néanmoins, dans ma joie d'être religieuse, j'acceptais tout. Les sœurs, me voyant rechercher la solitude et pleurer quelquefois mes péchés, se figuraient que j'étais mécontente, et elles en parlaient dans ce sens. En réalité, j'aimais toutes les observances de la vie religieuse, mais je n'avais nul attrait pour ce qui ressemblait à du mépris. J'étais très satisfaite de me voir estimée, et je mettais la plus grande recherche en tout ce que je faisais : cela même me paraissait vertu. Cette fausse persuasion

ne saurait néanmoins me disculper, car je savais fort bien prendre en toutes choses ma satisfaction ; ainsi, l'ignorance ne m'exempte pas de faute. Ce qui peut-être pourrait me servir d'excuse, c'est que mon monastère n'était pas établi sur le pied d'une perfection très élevée. Mauvaise comme je l'étais, je me portais à ce que je voyais de défectueux, et ce qu'il y avait d'excellent, je le laissais de côté.

Une des religieuses se trouvait atteinte d'une maladie très grave et très douloureuse. Elle avait au ventre des ouvertures causées par des obstructions, et rejetait par là les aliments qu'elle prenait, ce qui la conduisit rapidement au tombeau. Son mal effrayait toutes les sœurs ; pour moi, je portais grande envie à sa patience. Je disais à Dieu que, s'il daignait m'accorder une patience égale à la sienne, je le priais de m'envoyer toutes les maladies qu'il lui plairait ; il me semble que je n'en redoutais aucune. De fait, j'étais si avide des biens éternels, que je me sentais résolue à les acquérir à quelque prix que ce fût. Je m'en étonne maintenant, car, autant que j'en puis juger, je n'avais pas encore cet amour de Dieu qui devint, ce semble, mon partage dès que je commençai à faire oraison. J'avais seulement une certaine lumière qui me montrait le peu de valeur de toutes les choses qui passent, et le prix inestimable des biens éternels qu'elles nous permettent d'acquérir. Sur ce point encore, Notre-Seigneur m'exauça ; car, moins de deux ans après, je fus attaquée d'un mal, tout différent sans doute, mais qui ne fut, je crois, ni moins pénible ni moins douloureux. Ce mal dura trois ans, comme je le dirai bientôt.

La saison que j'attendais chez ma sœur étant

arrivée, je fus conduite avec tous les soins imaginables au lieu du traitement, par mon père, ma sœur et cette religieuse, mon amie, qui m'avait accompagnée et m'aimait si tendrement. C'est là que le démon entreprit de troubler mon âme, mais Dieu sut en tirer un grand bien.

Il y avait en cet endroit un ecclésiastique d'une naissance et d'un esprit distingués, et qui ne manquait pas d'une certaine instruction. Je le choisis pour confesseur, car j'ai toujours aimé les gens instruits. Et cependant, des confesseurs d'un médiocre savoir m'ont fait bien du tort : la raison en est que je n'en trouvais pas d'aussi doctes que je l'aurais voulu. Dans la suite, l'expérience m'a montré que lorsque les confesseurs sont vertueux et de bonne vie, il vaut encore mieux qu'ils n'aient aucune instruction que d'en avoir une médiocre, parce qu'alors ils s'informent auprès des hommes de doctrine et ne se fient pas à leurs propres lumières : et moi-même, du reste, je ne m'en contenterais pas. Ces derniers ne m'ont jamais trompée. Les autres n'en avaient pas la volonté, sans doute, mais ils n'en savaient pas davantage. Moi qui les croyais éclairés, je pensais avoir le droit de m'en rapporter à eux. D'ailleurs, leurs décisions étaient larges et ne gênaient pas ma liberté ; s'ils m'eussent pressée, peut-être ma malice m'eût-elle portée à en chercher d'autres. Là où il y avait péché véniel, ils me disaient qu'il n'y avait aucun mal ; et ce qui était péché mortel très grave, ils le qualifiaient de péché véniel. Cette erreur eut pour moi les plus funestes conséquences ; aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que je la mentionne ici, en vue de prémunir les autres contre un si grand mal. Aux yeux de Dieu, je le vois

bien, je suis sans excuse : du moment qu'une chose n'était pas bonne en elle-même, j'aurais dû l'éviter. C'est à cause de mes péchés, je pense, que Dieu a permis que les confesseurs se soient trompés et m'aient trompée moi-même. Dans la suite, j'en ai trompé beaucoup d'autres, en leur répétant ce qui m'avait été dit. Je restai plus de dix-sept ans, je crois, dans cet aveuglement. Ce fut un père dominicain, théologien d'un grand savoir (1), qui m'éclaira enfin sur certains points. Les pères de la Compagnie de Jésus achevèrent de m'inspirer les craintes les plus vives, en me montrant la gravité de pareils débuts; je le raconterai plus loin.

Je commençai donc à me confesser à cet ecclésiastique, et il s'affectionna extrêmement à moi. En effet, les fautes que j'avais à accuser étaient peu nombreuses, comparées à celles dont j'eus plus tard à faire l'aveu; et il en était ainsi depuis que j'avais embrassé la vie religieuse. Cette affection qu'il me portait n'avait rien de mauvais en elle-même, mais l'excès pouvait la rendre répréhensible. Il avait compris que, pour rien au monde, je n'irais contre ma conscience en chose grave, et il m'assurait qu'il était dans les mêmes dispositions : ainsi, nous avions de fréquents entretiens. Enivrée de Dieu comme je l'étais alors, tout mon plaisir était de parler de lui. Un pareil langage dans une personne si jeune le remplissait de confusion. Enfin, poussé par la sympathie que je lui inspirais, il en vint à me dévoiler sa triste vie : il y avait près de sept ans qu'il se trouvait dans l'état d'âme le plus dangereux, car il entretenait une affection et des relations coupables avec

1. Le père Vincent Baron.

une femme de l'endroit, et, malgré cela, il continuait à dire la messe. La chose était si publique, qu'il était perdu d'honneur et de réputation; personne, cependant, n'osait lui en faire des reproches. Il m'inspira une pitié profonde, car je lui avais voué un vif attachement. Ma légèreté et mon aveuglement étaient tels, que je regardais comme une vertu de marquer de la reconnaissance et de la réciprocité à ceux qui m'aimaient. Maudite soit la loi d'un tel retour, qui va jusqu'à faire manquer à la loi de Dieu! C'est une folie qui a cours dans le monde et que je ne puis comprendre. Quoi! c'est à Dieu que nous sommes redevables de tout le bien qu'on nous fait, et nous regardons comme une vertu de rester fidèles à une amitié qui l'offense! O aveuglement du monde! Que ne me suis-je montrée ingrate envers l'univers entier, en évitant de l'être le moins du monde envers vous, Seigneur! Mais, à cause de mes péchés, tout le contraire est arrivé.

Je pris des renseignements plus précis sur cet ecclésiastique auprès des personnes de sa maison. Mieux au courant de ses égarements, je vis en même temps que l'infortuné n'était pas tout à fait aussi coupable qu'il le paraissait. En effet, la malheureuse femme en question le tenait lié par des charmes, qu'elle avait attachés à une petite idole de cuivre; elle l'avait prié de porter cet objet au cou pour l'amour d'elle, et personne n'avait eu assez d'empire sur lui pour l'amener à s'en séparer.

Je n'ajoute pas une foi entière à ce que l'on raconte des charmes, mais je dis ce que j'ai vu, afin de mettre les hommes en garde contre ces femmes qui cherchent à les attirer à elles. Qu'ils en soient bien persuadés, une fois qu'elles ont perdu toute

honte devant Dieu, elles que leur sexe oblige davantage à la pudeur, elles ne méritent plus aucune confiance. En effet, pour venir à bout d'exécuter leur dessein et de satisfaire une passion que le démon lui-même leur inspire, il n'y a rien dont elles ne soient capables. Je me suis oubliée en bien des choses; mais jamais, je dois le reconnaître, je ne suis tombée dans aucun égarement de ce genre : jamais je n'ai eu l'intention de faire le mal, jamais, quand la chose eût été en mon pouvoir, je n'aurais voulu forcer quelqu'un à m'aimer. C'est le Seigneur qui m'en a préservée, car s'il m'avait laissée à moi-même, je me serais écartée de mon devoir en ce point comme en bien d'autres, tant il y a peu de fonds à faire sur ma vertu.

Une fois informée de cette particularité, je me mis à témoigner à ce malheureux plus d'affection que par le passé. Mon intention était bonne, mais ma conduite était répréhensible : pour obtenir un bien, si grand qu'il pût être, je n'aurais pas dû me permettre le plus petit mal. Je lui parlais presque toujours de Dieu, et cela lui fut utile sans doute. Mais la grande affection qu'il me portait eut sur lui, je le crois, plus de pouvoir encore. Effectivement, pour me faire plaisir, il en vint à me remettre la petite idole. Je la fis aussitôt jeter dans la rivière. A peine en fut-il dessaisi, qu'il s'éveilla comme d'un profond sommeil. Repassant dans son esprit la conduite qu'il avait menée pendant ces dernières années, effrayé de lui-même, il se prit à gémir de ses désordres et à les détester. Notre-Dame, sans nul doute, lui fut d'un puissant secours, car il était très dévot à sa Conception et il en célébrait la fête avec grande solennité. Enfin, il cessa entièrement de voir

la personne qui l'avait égaré. Depuis, il ne se lassait pas de remercier Dieu de lui avoir ouvert les yeux. Sa mort arriva un an, jour pour jour, après notre première entrevue. Pendant cet intervalle, sa vie avait été exemplaire.

Je n'ai jamais rien reconnu de mauvais dans la grande affection qu'il me portait, bien qu'elle eût pu être d'une pureté plus haute. Cependant, il se présenta des circonstances où, si nous n'avions eu la pensée de Dieu très présente, nous aurions été exposés à l'offenser gravement. J'étais alors, je le répète, dans la ferme résolution de ne rien faire que j'eusse compris être péché mortel, et c'était, je crois, cette disposition même qui contribuait à me faire aimer de lui. Les hommes, j'en suis convaincue, se sentiront toujours inclinés vers les femmes qu'ils verront portées à la vertu ; c'est même pour elles le meilleur moyen d'acquérir cet empire qu'elles désirent exercer : je reviendrai plus loin sur ce sujet.

Je tiens pour certain que celui dont je parle est en voie de salut, car il mourut dans les meilleures dispositions et dans l'éloignement complet de ce qui avait été pour lui une occasion de péché. Le Seigneur, ce semble, voulut se servir de moi pour sauver cette âme.

Mon séjour en ce lieu fut de trois mois. J'y endurai d'indicibles souffrances, le traitement qu'on me fit suivre étant trop violent pour mon tempérament. Au bout de deux mois, à force de remèdes, on m'avait presque ôté la vie. Les douleurs causées par la maladie de cœur dont j'étais allée chercher la guérison, étaient devenues beaucoup plus intenses. Il me semblait, par moments, qu'on m'enfonçait

dans le cœur des dents aiguës. On finit par craindre que ce ne fût de la rage. A la faiblesse excessive — car un dégoût extrême me mettait dans l'impossibilité d'avaler autre chose que des liquides, — à une fièvre continue, à l'épuisement causé par les médecines que j'avais prises tous les jours durant près d'un mois, vint se joindre un feu intérieur si violent que mes nerfs commencèrent à se contracter, mais avec des douleurs si insupportables, que je ne pouvais trouver de repos ni jour ni nuit. Ajoutez à cela une tristesse profonde.

Voilà ce que j'avais gagné, lorsque mon père me ramena chez lui. Les médecins me virent de nouveau. Tous me condamnèrent, disant qu'indépendamment des maux que je viens de dire, j'étais atteinte de phtisie. Cet arrêt me laissa indifférente, absorbée que j'étais par le sentiment des souffrances qui me torturaient également des pieds à la tête. De l'aveu des médecins, les douleurs de nerfs sont intolérables, et comme chez moi leur contraction était universelle, j'endurais un cruel martyre. Pourquoi, hélas ! en ai-je perdu le mérite par ma faute ?

La souffrance, à ce degré d'intensité, ne dura pas plus de trois mois, me semble-t-il ; mais on n'aurait jamais cru qu'il fût possible de supporter tant de maux réunis. Aujourd'hui, je m'en étonne moi-même, et je regarde comme une grande faveur de Dieu la patience qu'il m'accorda ; elle ne pouvait venir que de lui. Il me fut très utile d'avoir lu dans les *Morales* de saint Grégoire l'histoire du saint homme Job. On eût dit que par cette lecture et l'oraison à laquelle je m'adonnais depuis quelque temps, le Seigneur avait voulu me préparer à supporter mes maux avec tant de résignation. Je m'entretenais continuelle-

ment avec lui. J'avais ordinairement présentes à l'esprit et je répétais souvent ces paroles de Job : *Puisque nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux* (1)? J'y puisais, ce me semble, un grand encouragement.

La fête de l'Assomption de Notre-Dame arriva. Mes tortures duraient depuis le mois d'avril, plus intenses cependant les trois derniers mois. Je demandai instamment à me confesser; toujours, au reste, j'avais aimé le faire souvent. On crut que ce désir m'était inspiré par la frayeur de la mort, et mon père, pour ne pas m'alarmer, ne voulut pas le satisfaire. Oh! amour excessif de la chair! Quoique partant d'un père si catholique, si éclairé — car le mien l'était en un haut degré, et chez lui ce n'était pas ignorance, — combien tu aurais pu me devenir funeste! Cette nuit-là même, j'eus une crise qui me laissa sans connaissance pendant près de quatre jours. Je reçus en cet état l'Extrême-Onction. A chaque heure, à chaque moment, on croyait me voir expirer, et l'on ne cessait de me dire le *Credo*, comme si j'eusse pu comprendre quelque chose. Parfois même on me crut morte, au point qu'on laissa couler sur mes paupières de la cire que j'y trouvai ensuite.

Mon père était au désespoir de ne m'avoir pas permis de me confesser; ce n'étaient que cris et prières s'élevant vers Dieu. Béni soit Celui qui voulut bien les entendre! Dans mon monastère, la sépulture était ouverte depuis un jour et demi, attendant mon corps, et dans une autre ville les religieux de notre

1. *Si bona suscepimus de manu Dei mala quare non suscipiamus?*
(II, 10.)

ordre avaient déjà célébré à mon intention un service funèbre, quand le Seigneur permit que je revinsse à moi.

Je voulus me confesser sans retard. Je communiai en répandant beaucoup de larmes. Ce n'était pas uniquement, je crois, la contrition et la douleur d'avoir offensé Dieu qui les faisaient couler. Cette contrition, pourtant, eût été suffisante pour assurer mon salut, quand bien même Dieu ne m'aurait pas tenu compte de l'erreur où m'avaient engagée certains confesseurs, en m'assurant qu'il n'y avait point péché mortel là où je reconnus ensuite, d'une manière positive, qu'il existait réellement. Mes larmes provenaient aussi des intolérables douleurs que je souffrais et qui m'enlevaient presque à moi-même. Néanmoins, ma confession fut, je crois, très complète, et s'étendit à toutes les offensés que je pensais avoir commises contre Dieu. Parmi les grâces que j'ai reçues de sa Majesté, je dois compter celle-ci : jamais, depuis que je commençai à communier, je n'ai manqué d'accuser en confession ce que je croyais être péché, même véniel. Cependant, d'un autre côté, je ne puis m'empêcher de croire que mon salut, si j'étais morte alors, eût été bien exposé, tant à cause de l'ignorance des confesseurs qu'à cause de ma malice, et pour bien d'autres motifs encore. Oui, en vérité, arrivée à cet endroit de ma vie, j'éprouve un tel effroi en voyant de quelle manière Dieu me ressuscita, en quelque sorte, que j'en suis, pour ainsi dire, toute tremblante.

O mon âme ! comment n'as-tu pas réfléchi au péril dont le Seigneur t'avait délivrée ? Et si l'amour ne suffisait pas pour te faire éviter le péché, comment la crainte ne te retenait-elle point ? Car enfin, la

mort aurait pu mille fois te frapper dans un état plus dangereux encore. Et en disant mille fois, je n'exagère, je crois, que de bien peu. Je m'expose ici, je le sais, aux reproches de celui qui m'a enjoint une grande réserve dans l'aveu de mes péchés; mais ils n'ont revêtu déjà une apparence que trop avantageuse. Aussi je lui demande, pour l'amour de Dieu, de ne rien retrancher de ce qui regarde mes fautes, car elles font mieux ressortir la magnificence de la miséricorde de Dieu et la patience dont il use envers les âmes. Qu'il soit à jamais béni! Et qu'il ne permette pas que je cesse de l'aimer! Mais que plutôt il me réduise en cendres!

CHAPITRE VI

DE LA RÉSIGNATION QUE LE SEIGNEUR LUI DONNA AU MILIEU DE SES GRANDES SOUFFRANCES. COMBIEN IL LUI FUT AVANTAGEUX D'AVOIR CHOISI SAINT JOSEPH POUR MÉDIATEUR ET AVOCAT.

SOMMAIRE. — Détail des souffrances qu'elle endure. — Elle se fait transporter à son monastère. — Dieu lui fait la grâce de garder une inaltérable patience et de pratiquer des vertus. — Elle publie le crédit de saint Joseph auprès de Dieu. — Guérison qu'elle obtient par son intercession. — Elle déplore le malheur qu'elle a eu de faire un mauvais usage de la santé.

Au sortir de cette crise de quatre jours, je me trouvais dans un état lamentable. Dieu seul peut savoir les intolérables douleurs auxquelles j'étais en proie. J'avais la langue en lambeaux à force de l'avoir mordue, la gorge tellement resserrée par suite de l'absence d'aliments et de l'extrême faiblesse, que je suffoquais et ne pouvais même avaler une goutte d'eau. Tout mon corps me paraissait disloqué, ma tête livrée à un désordre étrange. Mes membres, contractés, étaient ramassés en peloton, par suite de la torture des jours précédents. A moins d'un secours étranger, j'étais aussi incapable de remuer les bras, les pieds, les mains, la tête, que si j'eusse été morte; j'avais seulement, me semble-t-il, la faculté de mouvoir un doigt de la main droite. On ne savait comment m'approcher, toutes les parties de mon

corps étant tellement endolories que je ne pouvais supporter le moindre contact. Pour me changer de position, il fallait se servir d'un drap que deux personnes tenaient, l'une d'un côté, l'autre de l'autre.

Cette situation se prolongea jusqu'à Pâques-fleuries (1), avec cette seule amélioration que souvent, lorsqu'on s'abstenait de me toucher, mes douleurs se calmaient. Un peu de répit, à mes yeux, c'était presque la santé. Je craignais que la patience ne m'échappât; aussi, je fus charmée de voir les douleurs devenir moins aiguës et moins continues. Pourtant, j'en éprouvais encore d'insupportables, lorsque venaient à se produire les frissons d'une fièvre double-quarte très violente qui m'était demeurée. Mon dégoût de la nourriture restait aussi très accentué.

Il me tardait à tel point de retourner à mon monastère, que je m'y fis transporter en cet état. On reçut donc en vie celle que l'on attendait morte, mais le corps en pire état que s'il eût été privé de vie; sa seule vue inspirait la compassion. Impossible de dépeindre l'excès de mon épuisement : je n'avais plus que les os. Cette situation, je le répète, dura plus de huit mois. Quant à la contraction des membres, malgré une amélioration progressive, elle se prolongea près de trois ans. Quand je commençai à me traîner à l'aide des genoux et des mains, j'en remerciai Dieu avec effusion.

Ces années s'écoulèrent pour moi dans une grande résignation, et si j'en excepte les premiers temps, je pourrais même dire dans une grande joie, car toutes

1. Dans notre langue, Pâques-fleuries désigne le dimanche des Rameaux. En espagnol, Pascua florida se prend pour le jour de la Résurrection du Sauveur.

mes souffrances ne me semblaient que bagatelle en comparaison des douleurs, des tortures, endurées au début. J'étais entièrement soumise à la volonté de Dieu, quand même il lui aurait plu de me laisser toujours en cet état. Mon envie de guérir ne venait, ce me semble, que du désir de m'appliquer à l'oraison dans la solitude, comme j'en avais pris l'habitude; car à l'infirmerie ce n'était pas chose facile. Je me confessais très souvent; je parlais fréquemment de Dieu. Toutes les religieuses en étaient édifiées; elles s'étonnaient aussi de la patience que Notre-Seigneur me donnait. Effectivement, sans une grâce venant de lui, il n'eût guère été possible de souffrir de tels maux avec une pareille allégresse.

Ce don d'oraison qui m'avait été accordé me fut d'un immense secours; par là, j'avais appris ce que c'est qu'aimer Dieu. En ce peu de temps, j'avais vu naître en moi les vertus que je vais dire, vertus bien peu fermes, il est vrai, puisqu'elles ne suffirent pas à me maintenir dans la voie de la justice. Je ne disais le moindre mal de personne. Ce soin d'éviter habituellement toute médisance venait de la pensée, toujours présente à mon esprit, que je ne devais pas dire d'autrui ce que je n'aurais pas voulu que l'on dit de moi. J'étais très stricte sur ce point dans les occasions qui se présentaient; quelquefois pourtant, quand on cherchait à m'entraîner, il m'arrivait bien de m'oublier un peu, mais c'était rare. Je pressais celles qui m'entouraient ou me fréquentaient de suivre cette ligne de conduite, en sorte qu'elles en prirent l'habitude. Le bruit se répandit que là où je me trouvais, la réputation des absents était en sûreté, et que mes amies, mes parentes, les jeunes filles que j'instruisais, faisaient de même. Sur d'autres points,

hélas! j'ai un grand compte à rendre à Dieu pour le mauvais exemple que j'ai donné : que sa Majesté daigne me le pardonner! J'ai été cause de bien des maux; cependant mon intention était moins mauvaise que mes actes.

Je recherchais la solitude. J'aimais à parler des choses de Dieu. Rencontrais-je l'occasion d'un entretien de ce genre, j'y goûtais plus de plaisir et de satisfaction que dans la politesse, ou pour parler plus exactement, dans la grossièreté des relations mondaines. Je me confessais, je communiais bien plus souvent que par le passé, et j'en ressentais de grands désirs. La lecture des livres de piété faisait mes délices. M'arrivait-il d'offenser Dieu, mon repentir était profond; souvent, je m'en souviens, je n'osais plus faire oraison, parce que je redoutais comme un très rude châtement l'amère douleur qui allait me pénétrer.

Cette disposition s'accrut à tel point dans la suite, que je ne sais à quoi comparer ce supplice. Au reste, ce n'était nullement la crainte qui le causait. Ce qui m'était insupportable, c'était de voir, d'un côté, les grâces que Dieu me faisait dans l'oraison et tous les bienfaits dont il me comblait, de l'autre, l'ingratitude dont je me rendais coupable à son endroit. Je m'en voulais à moi-même de verser tant de larmes sur mes fautes et de n'en pas devenir meilleure. De fait, ni mes résolutions, ni cette douleur ne m'empêchaient de retomber lorsque je m'exposais à l'occasion. Mes larmes me paraissaient trompeuses, et la grâce même que le Seigneur m'accordait de pleurer mes fautes avec un si vif repentir, me semblait en accroître la gravité. Je tâchais de me confesser au plus tôt, et je faisais, je crois, tout ce qui était en

mon pouvoir pour me remettre en grâce avec lui. Tout le mal venait de ce que je ne retranchais pas jusqu'à la racine les occasions de péché, et aussi du peu de secours que je tirais des confesseurs. Si l'on m'eût dit que je m'exposais à un réel péril et qu'il y avait obligation pour moi de renoncer à ces relations mondaines, c'eût été mon salut, j'en suis persuadée. Jamais, en effet, je n'aurais consenti à passer sciemment un seul jour en état de péché mortel.

Tous ces indices de la crainte de Dieu, je les devais à l'oraison. Mais la meilleure marque de toutes, c'est que la crainte, chez moi, était tellement absorbée dans l'amour, que je ne songeais point au châtiement. Tout le temps que durèrent mes grandes maladies, je veillai très attentivement sur ma conscience, afin d'éviter les péchés mortels. Hélas ! je désirais la santé pour mieux servir Dieu, et c'est elle qui causa ma ruine.

Me trouvant, si jeune encore, percluse de tous mes membres, et voyant en quel état m'avaient réduite les médecins de la terre, je résolus de m'adresser à ceux du ciel pour en obtenir ma guérison. Ce désir de recouvrer la santé ne m'empêchait pas d'endurer mes maux avec beaucoup de joie ; je me disais même quelquefois que si, me portant bien, je devais me damner, mieux valait pour moi rester infirme. Pourtant, je continuais à croire que, rendue à la santé, je servirais Dieu bien davantage. C'est là notre grande erreur : nous ne nous en remettons pas entièrement à la conduite du Seigneur. Il sait pourtant bien mieux que nous ce qui nous convient.

Je commençai à faire dire des messes à cette intention et à réciter des prières très approuvées. Jamais, d'ailleurs, je n'ai eu d'attrait pour ces dévotions que

pratiquent quelques personnes, les femmes surtout et où elles font entrer certaines cérémonies qui les charment : pour moi, je ne puis les souffrir. De fait, on a reconnu qu'elles ne valaient rien et qu'il s'y mêlait de la superstition. Je pris aussi le glorieux saint Joseph pour avocat et pour protecteur, et je me recommandai tout particulièrement à son intercession.

Ce père vénéré de mon âme me secourut d'une manière visible. Il en a usé de même en bien d'autres occasions plus considérables, où il y allait de mon honneur et du salut de mon âme ; il a même fait pour moi plus que je ne lui demandais. Au reste, je ne me souviens pas de lui avoir jusqu'ici rien demandé qu'il ne me l'ait accordé. C'est une chose étonnante que les grandes grâces dont Dieu m'a favorisée, que les périls, tant de l'âme que du corps, dont il m'a délivrée par l'entremise de ce bienheureux saint. Le Seigneur semble avoir donné grâce aux autres pour nous assister dans tel ou tel besoin ; mais saint Joseph, je le sais par expérience, nous assiste en toutes nos nécessités. Notre-Seigneur veut nous montrer, sans doute, qu'il exauce dans le ciel toutes les prières de celui auquel il obéissait sur la terre, car Joseph, en qualité de nourricier et de père adoptif, avait ici-bas droit de lui commander. C'est ce qu'ont reconnu plusieurs personnes que j'avais engagées à l'invoquer, et il en est beaucoup maintenant qui, grâce à cette expérience, lui portent de la dévotion. Je faisais célébrer sa fête avec toute la solennité dont j'étais capable, mais c'était plutôt par vanité que par esprit intérieur. Je voulais que tout y fût élégant et soigné. En cela, j'avais bonne intention ; mais malheureusement, au moindre bien que le Seigneur me faisait

la grâce d'accomplir, je mêlais toujours une foule d'imperfections et de fautes, tandis que pour le mal, la recherche, la vanité, j'avais une adresse et des ressources étonnantes. Que Dieu me le pardonne !

Je voudrais porter tout le monde à la dévotion envers ce glorieux saint, tant j'ai d'expérience de son crédit auprès de Dieu. Je n'ai vu personne lui être vraiment dévoué et l'honorer d'un culte spécial, sans avancer dans la vertu, car il favorise singulièrement les progrès spirituels des âmes qui se recommandent à lui. Depuis plusieurs années, ce me semble, je lui demande le jour de sa fête une grâce particulière, et chaque fois je suis exaucée. Lorsque ma demande n'est pas entièrement ce qu'elle doit être, il la redresse pour mon plus grand bien.

Si j'avais autorité pour écrire, je m'arrêteraient bien volontiers à faire ici le récit détaillé des grâces accordées par ce grand saint, et à moi-même et à d'autres. Mais pour ne point sortir de la tâche qui m'a été imposée, je serai sur bien des points plus brève que je ne le voudrais, sur d'autres, au contraire, plus longue qu'il ne serait nécessaire, tant je manque de discrétion quand il s'agit de faire le bien. Je demande seulement, pour l'amour de Dieu, à ceux qui ne me croiraient pas, d'en faire l'essai. Ils reconnaîtront, par leur propre expérience, quel avantage on retire de l'intercession de ce glorieux patriarche et de la dévotion qu'on lui porte. Les âmes d'oraison, surtout, devraient toujours l'honorer d'un culte particulier. D'ailleurs, je ne vois pas comment on peut penser à la Reine des Anges et à tout ce qu'elle eut à souffrir en compagnie de l'Enfant Jésus, sans remercier saint Joseph de les avoir si bien assistés l'un et l'autre. Ceux qui ne trouvent pas de maître pour leur

enseigner l'oraison n'ont qu'à prendre ce saint pour guide, et ils ne feront pas fausse route. Dieu veuille que je ne me sois pas égarée moi-même, en prenant la hardiesse de parler de lui ! Je me fais gloire, il est vrai, de lui être dévouée ; mais pour ce qui est de le servir effectivement et d'imiter ses vertus, je suis toujours restée bien en arrière.

Saint Joseph, dans sa bonté, m'obtint donc de pouvoir me lever et marcher, en un mot, de recouvrer l'usage de mes membres. Mais moi, dans ma malice, j'usai mal d'un tel bienfait. Et qui aurait pu me croire si près de tomber, après tant de faveurs, après avoir reçu de sa Majesté un commencement de vertu qui m'excitait à la servir, après m'être vue si près de la mort et en si grand danger de me damner, après avoir été ressuscitée corps et âme, à la stupeur de ceux qui me voyaient en vie ?

Ah ! mon tendre Maître ! Quelle vie pleine de périls que la nôtre ici-bas ! Au moment où j'écris ceci, grâce à votre secours, à votre miséricorde, je pourrais, il me semble, dire comme saint Paul quoique avec moins de perfection que lui : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est vous, ô mon Créateur, qui vivez en moi* (1). Depuis plusieurs années, si je ne me trompe, vous me soutenez de votre main ; je trouve en moi le désir et la ferme résolution de ne pas m'écarter de votre volonté en la moindre chose, et quoique je commette certainement, sans m'en rendre compte, bien des offenses contre votre Majesté, l'expérience a montré jusqu'à un certain point que ces désirs étaient sincères. Il me semble aussi qu'il n'y a point d'entreprise où je ne sois prête à m'engager

1. *Vivo ego, jam non ego : vivit vero in me Christus.* Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. (Galat., II 20.)

courageusement pour l'amour de vous, et, par le fait, vous m'avez aidée à venir à bout de plusieurs. Je n'aime ni le monde ni rien de ce qui est à lui; vous seul contentez mon cœur, et tout le reste m'est une pesante croix. Je puis me tromper; sans doute, je me trompe et ce ne sont pas là mes sentiments. Pourtant vous savez, Seigneur, que je ne mens point; du moins, il me le semble. Ce que je crains, et à juste titre, c'est que de nouveau vous m'abandonniez à moi-même: je sais trop jusqu'où vont ma force et ma vertu quand vous n'êtes pas là pour me fortifier à tout instant, pour m'aider à ne point m'éloigner de vous. Mais, en cet instant même où je me figure être dans les dispositions que je viens de dire, ne m'avez-vous pas abandonnée déjà? Vraiment, je ne sais comment on peut tenir à la vie, alors que tout y est si incertain! Tout à l'heure, il me semblait impossible, ô mon Maître, de m'éloigner de vous à ce point, et maintenant, en songeant que je vous ai quitté tant de fois, je ne puis m'empêcher de trembler. Venez-vous à vous éloigner tant soit peu, aussitôt j'étais renversée. Mais, soyez-en à jamais béni, mon Dieu! lors même que je vous abandonnais, vous ne m'abandonniez pas entièrement et je finissais par me relever, parce que vous ne manquiez jamais de me tendre la main. Que de fois, hélas! je l'ai repoussée! Que de fois j'ai refusé d'entendre les appels réitérés que vous m'adressiez! La suite de mon récit va le prouver.

CHAPITRE VII

COMMENT ELLE EN VINT A PERDRE LES GRACES QU'ELLE AVAIT REÇUES DE DIEU ET A MENER UNE VIE TRÈS COUPABLE. INCONVÉNIENTS DU MANQUE DE CLOTURE DANS LES MONASTÈRES DE RELIGIEUSES.

SOMMAIRE. — *La sainte s'engage dans une vie frivole et dissipée. — Elle abandonne l'oraison. — Combien il lui fut nuisible de se trouver dans un monastère peu cloîtré. — Notre-Seigneur se montre à elle pour lui reprocher sa conduite. — Autre avertissement du ciel. — Elle travaille au bien spirituel des âmes. — Maladie et mort de son père. — Elle reprend l'oraison. — Cruelles souffrances que lui cause son partage entre Dieu et le monde.*

Bientôt, de passe-temps en passe-temps, de vanité en vanité, d'occasion en occasion, j'en vins à m'exposer à de si grands périls et à livrer mon âme à de telles frivolités, que j'avais honte de m'approcher de Dieu par cet intime commerce d'amitié qui s'appelle l'oraison. Un autre motif se joignait à celui-là : à mesure que mes fautes augmentaient, je ne trouvais plus dans les choses de la piété le même goût, la même douceur. Je le voyais avec évidence, ô mon Maître, si les consolations me faisaient défaut, c'est que moi-même j'étais en défaut vis-à-vis de vous.

Le démon me tendit alors, sous prétexte d'humilité, le plus terrible des pièges. A la vue de mes égarements, je commençai à craindre de faire oraison. Puisque ma misère me mettait au rang des pires

créatures, mieux valait, pensais-je, suivre le grand nombre et me contenter de mes prières vocales d'obligation : une personne qui méritait d'habiter avec les démons, ne devait pas faire oraison mentale et entretenir des relations si intimes avec Dieu. Enfin, il me semblait que je trompais le monde. A l'extérieur, en effet, ma conduite n'avait rien de répréhensible, et en ceci ma communauté ne saurait être responsable : j'étais assez adroite pour donner de moi une opinion avantageuse. D'ailleurs, ce n'était de ma part ni calcul, ni vaine ostentation de piété. En fait d'hypocrisie et de vaine gloire, je ne me souviens pas, grâce à Dieu, d'être jamais tombée dans aucune faute ; du moins, je n'en ai pas conscience. Un premier mouvement de vanité venait-il à s'élever dans mon cœur, j'en éprouvais tant de regret que le démon se retirait avec perte, et le profit me demeurait ; aussi m'a-t-il bien rarement tentée de ce côté. Si Dieu lui avait permis de m'attaquer aussi violemment sur ce point que sur d'autres, peut-être serais-je tombée de même ; mais Notre-Seigneur m'a jusqu'ici préservée de fautes de ce genre. Qu'il en soit à jamais béni ! Moi qui connaissais le véritable état de mon âme, j'éprouvais au contraire un vif chagrin de me savoir estimée.

Voici ce qui empêchait de me croire aussi mauvaise : on me voyait, malgré ma jeunesse et les occasions dangereuses où j'étais engagée, me retirer souvent dans la solitude pour lire et pour prier, parler fréquemment de Dieu, faire peindre l'image de Notre-Seigneur en plusieurs endroits, avoir un oratoire et l'orner de ce qui pouvait porter à la dévotion. Jen'étais point médisante, et j'avais d'autres habitudes encore qui présentaient les dehors de la vertu ; enfin, vaine comme je l'étais, je savais me

faire valoir dans les choses auxquelles le monde accorde son estime.

Avec cela, on me laissait autant et plus de liberté qu'aux religieuses les plus anciennes, et l'on se croyait en pleine sécurité sur mon compte. De fait, prendre certaines libertés, agir sans permission — j'entends avoir des entretiens par quelque ouverture ou par-dessus les murs, ou bien pendant la nuit — c'est ce qu'on n'aurait jamais pu, ce me semble, obtenir de moi dans le monastère. Jamais je n'ai rien fait de semblable, parce que le Seigneur m'a soutenue de sa main. J'examinais les choses avec attention et d'un esprit rassis, et il me semblait que compromettre par mes fautes l'honneur de tant de bonnes religieuses, c'eût été un crime : comme si d'autres actes que je me permettais eussent été sans reproche ! A la vérité, mes torts, si grands qu'ils fussent, ne portaient pas sur des points aussi graves.

Ce qui me nuisit beaucoup, je le crois, ce fut de me trouver dans un monastère non cloîtré. Des religieuses vertueuses pouvaient user innocemment de la liberté qui leur était laissée : ne faisant pas vœu de clôture, elles n'étaient pas obligées à davantage. Mais pour moi, qui suis très misérable, cette liberté m'eût assurément conduite en enfer, si le Seigneur, par tant de voies, tant de secours et par des grâces très particulières, ne m'eût arrachée à ce péril. A mon avis, rien de plus dangereux qu'un monastère de femmes où l'on jouit de sa liberté ; pour celles qui inclinent vers le mal, c'est plutôt une voie conduisant à l'enfer, qu'un abri pour leur fragilité.

Ceci, toutefois, ne s'applique pas à mon monastère. Il renferme un grand nombre de religieuses

qui servent Dieu de tout leur cœur et d'une façon exemplaire; aussi sa Majesté, dont la bonté est si grande, ne peut manquer de les favoriser. Il n'est pas de ceux dont l'accès est le plus facile, et l'on y mène une vie très régulière. Je parle d'autres monastères que je connais et que j'ai vus. Je le déclare, les religieuses qui les habitent me font une pitié profonde; elles ont besoin, pour se sauver, que le Seigneur leur adresse de fréquents et bien pressants appels, tant les honneurs et les divertissements mondains s'y trouvent autorisés, et tant les obligations de l'état religieux y sont mal comprises. Dieu veuille qu'on n'y prenne pas pour vertu ce qui est péché, comme je ne le faisais que trop souvent! Amener ces âmes à ouvrir les yeux, est bien difficile; il faut que Dieu lui-même se charge de le faire.

A des parents qui me demanderaient conseil, je dirais : « Si vous ne vous préoccupez pas de choisir pour vos filles un séjour où elles soient à même de faire leur salut, s'il vous est indifférent de les voir exposées à de plus grands dangers qu'elles ne l'auraient été dans le monde, songez du moins à l'honneur de votre famille. Mieux vaudrait leur faire contracter un mariage fort au-dessous de leur rang, que de les placer en de pareils couvents : j'excepte le cas où elles auraient des dispositions exceptionnelles pour la vertu, et Dieu veuille que cela suffise ! Ou bien encore, gardez-les à la maison paternelle. Là, si une jeune fille veut se mal comporter, elle ne pourra dissimuler que peu de temps; dans de tels monastères, elle le pourra longtemps. Mais à la fin, Dieu met tout au grand jour.

Ces religieuses ne se nuisent pas seulement à elles-mêmes, elles nuisent encore à toutes les autres.

Quelquefois, les pauvres filles ne sont pas coupables : elles ne font que suivre le chemin frayé. Quelle pitié d'en voir un si grand nombre qui s'éloignent du monde dans l'espoir de servir Dieu et de se mettre à l'abri des dangers, et qui, au lieu d'un monde, en rencontrent dix ! Elles ne savent plus que devenir, ni où trouver secours. La jeunesse, la sensualité, le démon, les invitent et les poussent à certains actes d'une vie réellement mondaine, et qui, autour d'elles, passent en quelque sorte pour vertu. Selon moi, il en est d'elles en partie comme des malheureux hérétiques, qui cherchent à s'aveugler eux-mêmes et à persuader aux autres qu'ils sont dans la vérité, que leur conviction est sincère, alors qu'il n'en est rien et qu'une voix secrète les avertit de leur erreur.

Oh ! qu'il est lamentable, oui, lamentable, de voir des monastères — je parle ici des couvents d'hommes aussi bien que ceux de femmes — d'où la régularité est bannie, où s'ouvrent deux sentiers, tous deux presque également suivis : celui de la vertu, de l'observance, et celui du relâchement ! Mais j'ai mal dit ; non, ces sentiers ne sont pas également suivis. Pour nos péchés, le moins exemplaire est le plus fréquenté, et partant, le plus en faveur. Celui de l'observance est même si peu suivi, que le religieux, la religieuse, qui entreprend de vivre conformément à sa vocation, a plus à redouter ceux qui habitent sous son toit, que tous les démons réunis. Il faut alors plus de réserve, plus de mystère, pour parler de l'amitié qu'on désire contracter avec Dieu, que pour s'entretenir de certaines amitiés, de certaines affections, auxquelles le démon donne naissance au sein des monastères. Comment s'étonner des grands

maux qui affligent l'Église, quand ceux qui devraient être pour les autres des modèles de vertu, ont ruiné à ce point les travaux des saints des temps passés et la ferveur implantée par eux dans les ordres religieux? Daigne la divine Majesté porter remède à des maux si pressants! Amen.

En formant ces liaisons que je voyais passées en coutume autour de moi, je ne pensais pas qu'elles causeraient à mon âme les dommages et la dissipation que je constatai plus tard. Il me semblait que ces visites, si ordinaires en tant de monastères, ne me feraient pas plus de mal qu'à d'autres religieuses dont la vie était louable. Je ne réfléchissais pas qu'elles étaient bien meilleures que moi, et qu'ainsi le péril pour elles devait être moindre. A vrai dire, il doit toujours se rencontrer quelque danger, quand ce ne serait que celui de la perte du temps.

Un jour que je me trouvais avec quelqu'un dont je venais tout récemment de faire la connaissance, le Seigneur voulut me montrer que les amitiés de ce genre ne me convenaient point, m'avertir du danger que je courais, éclairer en un mot mon profond aveuglement. Jésus-Christ se fit voir à moi le visage sévère, me témoignant par là combien il était mécontent de ma conduite. Je le vis des yeux de l'âme, beaucoup plus clairement que je n'aurais pu le voir des yeux du corps. Son image s'imprima tellement dans mon esprit, qu'après plus de vingt-six ans écoulés, il me semble encore l'avoir devant les yeux. La frayeur et le trouble me saisirent; je ne voulais plus recevoir ce visiteur.

Il me fut extrêmement préjudiciable d'ignorer que l'on pût voir quelque chose autrement que des yeux du corps. Le démon s'efforça de me confirmer dans

cette erreur, en me persuadant que c'était impossible, qu'il y avait là une illusion dont lui-même était l'auteur, et autres choses de ce genre. Pourtant je gardais le sentiment que cette vision venait réellement de Dieu et n'était pas une chimère; mais comme elle contrariait mon attrait, je cherchais à me tromper moi-même. D'autre part, je n'osais en parler à personne.

Au bout de quelque temps, on me fit de vives instances, m'affirmant que des rapports avec cette personne n'avaient rien de répréhensible, que loin de nuire à mon honneur, ils y ajoutaient au contraire. Je renouai donc ces relations. A différentes époques j'en formai d'autres encore, car je me donnai pendant bien des années cette récréation empoisonnée. Au temps où je m'y livrais ainsi, je ne la croyais pas aussi nuisible qu'elle l'était en réalité; pourtant, à certains moments, j'en voyais clairement le côté blâmable. Mais aucune de ces liaisons ne me dissipa autant que celle dont je parle, parce que mon cœur s'y complaisait beaucoup.

Une autre fois, comme je me trouvais avec le même visiteur, nous vîmes venir à nous une espèce de crapaud, d'une grosseur énorme, et beaucoup plus rapide dans sa marche que ne le sont ces animaux. D'autres personnes qui étaient là l'aperçurent également. Je ne puis m'expliquer comment un animal de ce genre pouvait se trouver en plein jour au lieu d'où il sortit; et, en effet, jamais on n'en vit là depuis. L'impression que sa vue produisit sur moi ne fut pas sans mystère, ce me semble, et le souvenir ne s'en effaça jamais de ma mémoire. O grand Dieu! avec quelle sollicitude, avec quelle bonté, vous ne cessiez de m'avertir! et combien peu j'en profitais!

J'avais une parente dans le monastère, religieuse depuis longtemps déjà. C'était une grande servante de Dieu, très fidèle aux observances monastiques. Elle aussi me donnait de temps en temps des avis. Non seulement je ne la croyais pas, mais je m'en fâchais, trouvant qu'elle se scandalisait sans motif.

Si j'ai rapporté tout ceci, c'est afin de mettre en lumière d'un côté ma malice, et de l'autre, l'immense bonté de Dieu ; c'est aussi pour montrer à quel point une telle ingratitude m'avait rendu digne de l'enfer ; c'est enfin, dans le cas où, Dieu le permettant ainsi, cet écrit tomberait sous les yeux de quelque religieuse, pour qu'elle puisse s'instruire par mon exemple. Je les en supplie toutes, pour l'amour de Notre-Seigneur, qu'elles prennent en horreur les récréations semblables ! Plaise à sa Majesté que je puisse en désabuser ne fût-ce qu'une seule, sur le grand nombre de celles que j'ai trompées en leur représentant comme innocent ce qui était blâmable, comme sûr ce qui était dangereux. De ma part c'était aveuglement, car certainement je n'avais nul dessein de les induire en erreur. Sans doute, par le fâcheux exemple que j'ai donné, j'ai été cause de bien des maux, mais c'était sans en comprendre la gravité.

Dans la première période de ma maladie, et avant de savoir me bien gouverner moi-même, j'avais de très grands désirs de faire du bien aux autres. C'est une tentation très ordinaire chez les commençants ; ici, les résultats en furent heureux. Comme j'aimais tendrement mon père, j'aurais voulu le voir en possession du trésor que j'avais trouvé dans l'oraison : à mes yeux, il n'y en avait point en cette vie qui lui fût comparable. Ainsi, sous quelques prétextes et en

m'ingéniant, je l'amenai à s'y appliquer. Dans ce but, je lui donnai des livres. Il avait, je l'ai dit déjà, une vertu profonde; aussi, son âme se familiarisa si bien avec cet exercice, qu'au bout de cinq ou six ans, je crois, ses progrès étaient considérables. J'en bénissais Dieu de tout mon cœur, et j'en ressentais la plus vive consolation. Il eut de très sensibles épreuves de divers genres à porter : il les soutint avec une résignation admirable. Les visites qu'il me faisait étaient fréquentes, car il aimait à s'entretenir des choses de Dieu.

Vint le temps où je m'engageai dans une vie de plus en plus dissipée, et où j'abandonnai l'oraison. M'apercevant que mon père me croyait toujours la même, je ne pus me décider à le laisser dans cette erreur. Effectivement, je passai une année, et même davantage, sans faire oraison, persuadée que c'était montrer plus d'humilité. C'est la plus funeste des tentations dont j'aie jamais été attaquée : elle me conduisait à une ruine totale. Avec l'oraison, du moins, s'il m'arrivait un jour d'offenser Dieu, j'en passais ensuite plusieurs dans le recueillement et je m'éloignais de l'occasion dangereuse. Mon excellent père me croyait toujours dans les mêmes relations avec Dieu. Il m'en coûtait de le voir trompé à ce point. Je lui avouai donc que je ne faisais plus oraison, mais sans lui en dire le vrai motif. Je me contentai de lui alléguer mes infirmités; car, bien que remise de la terrible maladie dont j'ai parlé, j'en avais et j'en ai encore de bien fâcheuses. Depuis peu, il est vrai, elles ont diminué d'intensité; cependant, j'en souffre de bien des manières. Durant vingt ans, en particulier, j'ai eu tous les matins des vomissements qui m'obligeaient parfois à rester à jeun jusqu'après

midi, et quelquefois plus tard encore. Depuis que je communie plus fréquemment, ces accidents me prennent le soir avant de me coucher, mais ils m'occasionnent plus de souffrances, car je suis obligée de les provoquer à l'aide d'une plume ou d'autre chose, et si je néglige de le faire, je m'en trouve fort mal. Il est très rare, ce me semble, que je n'éprouve à la fois des souffrances de diverses natures, et par moments bien intenses, celle du cœur par exemple. Seulement, ce mal, qui autrefois était continu, ne se fait plus sentir que de loin en loin. Quant à ces rhumatismes aigus et à ces fièvres qui m'étaient si ordinaires, j'en suis délivrée depuis huit ans. Au reste, je fais bien peu de cas des maux qui me sont demeurés ; souvent même j'en éprouve de la joie, en songeant que de cette façon j'ai quelque chose à offrir à Dieu.

Mon père ajouta foi, sur ma parole, au motif que je lui alléguai. C'est qu'il ne blessait jamais la vérité. De mon côté je n'aurais pas dû la blesser non plus, eu égard surtout à l'intimité qui nous unissait. Pour le confirmer encore dans cette pensée et tout en voyant bien que l'excuse n'était pas valable, je lui dis que c'était beaucoup pour moi de remplir les obligations du chœur. Évidemment, l'assistance au chœur ne me dispensait point d'un exercice qui n'exige pas de forces corporelles, et pour lequel l'amour et l'habitude suffisent. Dieu nous donne toujours le moyen de faire oraison lorsque nous en avons le désir. Je dis : toujours. Si quelquefois, en effet, par les circonstances et la maladie, il nous empêche de donner un temps considérable à l'oraison, il reste encore bien des moments que notre santé nous permet d'y consacrer. D'ailleurs, au milieu de la mala-

die et des obstacles, la véritable oraison, pour une âme qui aime, consiste à offrir sa souffrance à Dieu, à se souvenir que c'est pour lui qu'elle l'endure, à se résigner à sa volonté, enfin, à produire mille actes de ce genre qui se présentent d'eux-mêmes. C'est alors que l'âme s'exerce à aimer, et les temps de solitude ne sont pas si indispensables que, s'ils viennent à faire défaut, l'oraison n'existe plus. Lors même que le Seigneur, par les épreuves qu'il nous envoie, nous retire les heures de l'oraison, nous pouvons encore, avec tant soit peu de vigilance, nous enrichir de grands biens. Et ces biens, j'avais su en jouir à l'époque où ma conscience était pure.

Grâce à l'opinion favorable qu'il avait de moi et à l'affection qu'il me portait, mon père crut tout, et me plaignit. Dans la suite, comme il était déjà fort avancé, il ne passait plus autant de temps avec moi ; après quelques moments d'entretien, il se retirait, disant que c'était du temps perdu. Moi qui le dépensais en d'autres futilités, je n'y regardais pas de si près.

Ce ne fut pas mon père seulement, mais d'autres personnes encore que j'amenai à faire oraison, dans le temps même où je vivais ainsi dans la mondanité. Lorsque je les voyais portées à prier, je leur disais comment il fallait s'y prendre pour méditer, je leur donnais des livres : en un mot, je les faisais avancer. Je le répète, ces désirs de voir les autres servir Dieu, je les ai eus dès que je commençai à faire oraison. Ne servant pas le Seigneur suivant les lumières que j'avais reçues de sa divine Majesté, il me semblait que je devais du moins ne pas les laisser perdre, mais porter les autres à le servir à ma place. Je dis ceci pour montrer quel était mon

aveuglement : j'allais à ma perte, et je cherchais à sauver les autres.

A cette époque, mon père fut atteint de la maladie dont il mourut et qui dura un certain temps. J'allai le soigner, plus malade de l'âme qu'il ne l'était du corps, par suite de toutes les vanités où je me trouvais engagée. Pourtant, je dois le dire, durant cette période de mes plus grands égarements, jamais, autant que j'en pouvais juger, je ne fus en état de péché mortel ; car, pour rien au monde, je n'y serais demeurée sciemment.

J'eus bien à souffrir pendant la maladie de mon père, et je payai alors de quelque retour, je crois, toutes les peines qu'il avait prises durant les miennes. Extrêmement souffrante, je surmontais tout pour le servir. Perdre ce père, c'était pour moi perdre le bonheur et le charme de ma vie, car il ne songeait qu'à me rendre heureuse. J'eus néanmoins le courage de lui cacher ma douleur. Jusqu'à sa mort, je parus insensible ; et cependant, en le voyant approcher de sa fin, il me semblait qu'on m'arrachait l'âme, si grande était ma tendresse pour lui. Sa mort fut admirable. Que dire de son désir de quitter la vie, des conseils qu'il nous donnait après avoir reçu l'Extrême-Onction, des recommandations qu'il nous faisait de prier pour lui, de lui obtenir miséricorde, de servir Dieu toujours, de ne point oublier que tout passe ? C'est en versant des larmes qu'il nous disait son profond regret de n'avoir pas lui-même servi le Seigneur comme il l'aurait dû. Il ajoutait qu'en cet instant il voudrait être religieux — je veux dire l'avoir été — dans un ordre des plus austères.

Quinze jours avant sa mort, j'en suis convaincue,

Dieu lui fit connaître que sa fin était arrivée. Auparavant, tout en se sentant malade, il ne croyait pas que le mal fût mortel ; mais à partir de ce moment, il ne tint aucun compte ni d'une amélioration marquée, ni des paroles rassurantes des médecins, et ne pensa plus qu'à mettre ordre aux affaires de son âme. Il souffrait surtout d'une douleur aiguë et continuelle dans le dos ; par instants, le mal le pressait extraordinairement et lui causait de vives angoisses. Je lui rappelai sa grande dévotion pour le portement de croix, et lui dis que Notre-Seigneur voulait sans doute lui faire sentir quelque chose de ses douleurs en ce mystère. Cette pensée le consola tellement que jamais, depuis, ce me semble, je ne l'entendis se plaindre. Il resta trois jours presque sans connaissance ; mais le jour de sa mort, le Seigneur la lui rendit si entière que nous en fûmes surpris, et il la conserva jusqu'à la fin. Arrivé au milieu du *Credo* qu'il récitait lui-même, il rendit le dernier soupir. Ses traits devinrent beaux comme ceux d'un ange, et, selon moi, angéliques étaient réellement les dispositions de son âme.

Je ne sais pourquoi j'ai rapporté tout ceci, si ce n'est pour me condamner davantage. Avoir été témoin d'une telle mort, et mener une pareille vie ! Quand ce n'eût été que pour ressembler un peu à un tel père, n'aurais-je pas dû m'amender en quelque chose ? Son confesseur, dominicain d'éminent savoir, ne doutait point que son âme ne fût allée droit au ciel. Il y avait plusieurs années qu'il le confessait et il louait sa pureté de conscience.

Ce père dominicain (1), qui avait beaucoup de

1. Le père Vincent Baron.

vertu et de crainte de Dieu, me fut très utile. Je me confessai à lui. Il prit à cœur de faire du bien à mon âme et de m'éclairer sur mes égarements. Il me faisait communier de quinze en quinze jours. Peu à peu, je m'ouvris à lui et lui parlai de mon oraison.

Il me dit de ne pas l'abandonner, parce qu'elle ne pouvait m'être que très profitable. Je la repris donc pour ne plus la quitter, mais sans m'éloigner cependant des occasions dangereuses.

La vie que je menais était extraordinairement pénible, car l'oraison me faisait mieux comprendre mes fautes. D'un côté, Dieu m'appelait; de l'autre, je suivais le monde. Je trouvais beaucoup de joie dans les choses de Dieu, et celles du monde me tenaient captive. Je voulais, ce semble, allier ces deux contraires, si ennemis l'un de l'autre : d'une part, la vie spirituelle avec ses consolations, de l'autre, les divertissements et les plaisirs des sens. Je souffrais beaucoup dans l'oraison, parce que l'esprit, au lieu d'être le maître, se trouvait esclave. Je ne pouvais me renfermer au-dedans de moi-même, ce qui était toute ma méthode d'oraison, sans y renfermer en même temps mille futilités. Bien des années s'écoulèrent ainsi, et je m'étonne maintenant d'avoir pu supporter un pareil combat sans abandonner l'un ou l'autre. Mais ce que je sais très bien, c'est qu'il n'était plus en mon pouvoir de renoncer à l'oraison, parce que Celui-là me retenait, qui me voulait à lui afin de m'accorder de plus grandes faveurs.

Ah ! que ne puis-je décrire de quelle manière, durant ces années de ma vie, Dieu m'arrachait aux occasions dangereuses, et comment je m'y engageais de nouveau ! Combien de fois n'a-t-il pas

soustrait ma réputation au péril que je lui faisais courir ! Moi, par mes œuvres, je m'appliquais à dévoiler le secret de ma malice, lui, s'appliquait à voiler mes fautes et à révéler une vertu qui ne faisait que de naître en moi, si tant est qu'elle existât ; il la faisait même paraître grande aux yeux de tous, en sorte que je continuais à jouir de beaucoup de considération. A l'occasion, ma frivolité perçait bien au dehors, mais à raison des qualités qu'on m'attribuait, on ne pouvait y croire. Celui qui connaît tout voyait la nécessité qu'il en fût ainsi, afin qu'au moment où il s'agirait de son service, on m'accordât quelque confiance. Guidé par sa souveraine libéralité, il fermait les yeux sur la grandeur de mes péchés, ne considérant que ces désirs de le servir qui m'animaient souvent et cette douleur de voir que je n'avais pas la force de les mettre à exécution.

O Seigneur de mon âme ! Comment dépeindre les grâces que vous m'accordiez pendant ces années, la rapidité avec laquelle, au temps où je vous offensais le plus, vous me disposiez, par un très vif repentir, à goûter vos caresses et vos faveurs ? A vrai dire, ô mon Roi, vous choisissiez le châtiment le plus délicat et le plus cruel qui pût m'être infligé. Sachant très bien celui qui me serait le plus sensible, vous punissiez mes fautes par de souveraines délices. Non, je ne crois pas divaguer en parlant ainsi ; et pourtant, il serait trop juste que ma raison cédât, au moment où j'évoque le souvenir de mon ingratitude et de ma malice. Avec ma nature, il m'était incomparablement plus pénible, quand j'étais tombée dans des fautes graves, de recevoir des faveurs que des châtimens ; aussi, je le dis avec assurance, une

seule de ces faveurs m'accablait, me confondait, me désolait plus que bien des maladies, jointes à toutes sortes d'épreuves. Celles-ci, je le comprenais, étaient méritées, et j'y voyais une certaine satisfaction pour mes péchés, bien légère, il est vrai, eu égard à leur nombre. Mais recevoir de nouvelles faveurs tandis que je répondais si mal aux précédentes, c'était pour moi un genre de tourment terrible. Et il en sera de même, je pense, pour tous ceux qui auront quelque connaissance et quelque amour de Dieu : les sentiments d'une âme naturellement vertueuse nous donnent le droit de le conjecturer. Ce qui me faisait verser des larmes et m'en vouloir à moi-même, c'était de constater les sentiments que Dieu me donnait, et en même temps de me voir toujours à la veille d'une rechute. Alors pourtant — j'entends dans ces moments de repentir — mes résolutions et mes désirs étaient sincères.

C'est un grand malheur pour une âme de se trouver seule au milieu de tant de dangers. Quant à moi, si j'avais pu m'ouvrir entièrement à quelqu'un, j'y aurais, je crois, rencontré un secours qui m'eût empêchée de retomber. La crainte de Dieu n'ayant plus sur moi assez d'empire, la honte du moins m'eût retenue. J'engagerais donc les personnes qui font l'oraison à rechercher, surtout dans ces commencements, l'amitié et le commerce de celles qui s'y adonnent aussi. Quand on ne ferait que s'aider en priant les uns pour les autres, ce serait déjà un immense avantage ; mais il y en a bien d'autres. A ceux qui entretiennent des liaisons et des affections profanes et médiocrement louables, l'on permet bien d'avoir des amis avec qui s'épancher, afin de savourer davantage, en leur en faisant confiance,

ces frivoles jouissances : pourquoi interdirait-on à ceux qui se mettent sérieusement à aimer et à servir Dieu, de prendre, eux aussi, des confidants de leurs joies et de leurs peines, car les unes et les autres se rencontrent dans le chemin de l'oraison ? Lorsqu'on a une volonté sincère d'entrer en relations intimes avec sa Majesté, il n'y a pas à craindre la vaine gloire. On pourra bien en ressentir les premiers mouvements, mais on aura le mérite d'en triompher. Oui, j'en suis convaincue, quiconque formera de telles liaisons avec cette droiture d'intention, en tirera profit pour lui-même et pour les autres. Il sortira des entretiens de ce genre mieux instruit, et ayant lui-même instruit ses amis sans s'en rendre compte. Ceux pour qui ces entretiens seraient une source de vanité, en éprouveraient aussi lorsque, à la vue de tous, ils assistent à la messe avec dévotion, et s'acquittent d'autres devoirs, qu'on est obligé de remplir sous peine de n'être plus chrétien et dont la crainte de la vaine gloire ne permet pas de se dispenser.

Cette ligne de conduite est d'une plus haute importance que je ne saurais dire, pour les âmes qui ne sont pas encore affermiées dans la vertu et qui ont à lutter contre de nombreux adversaires, contre des amis même, toujours prêts à les porter au mal. Le démon, je le crois, est l'auteur d'une ruse qui sert si admirablement ses intérêts : il porte les âmes pieuses à envelopper d'autant de mystère les sincères désirs qu'elles ont d'aimer Dieu et de lui plaire, que d'autres mettent d'empressement à découvrir leurs affections coupables. Ces désordres, au reste, sont aujourd'hui si fréquents, qu'ils deviennent une affaire de mode, et l'on arrive à

rendre publiques des offenses réelles commises contre Dieu.

Je dis des folies peut-être. S'il en est ainsi, veuillez, mon père, déchirer ces pages; sinon, je vous en supplie, venez en aide à mon ignorance, en appuyant ce que je viens de dire de beaucoup d'autres raisons encore. Il y a de nos jours si peu d'énergie dans le service de Dieu! Ceux qui veulent lui plaire ont bien besoin, pour avancer, de se soutenir mutuellement. Se livrer aux vanités et aux plaisirs du monde semble aujourd'hui si légitime que, vient-on à le faire, c'est à peine si l'on est remarqué. Mais une âme commence-t-elle à se donner à Dieu, voilà sur-le-champ les murmures qui s'élèvent, et tant qu'elle n'est pas assez affermie pour ne plus redouter la souffrance, force lui est de chercher une compagnie qui lui serve de défense; autrement, elle se verrait fort en peine. C'est probablement pour se soustraire à ces attaques, que quelques saints se retiraient dans les déserts. Au reste, il y a toujours de l'humilité à se défier de soi, et à penser que Dieu nous viendra en aide par égard pour nos amis. De plus, la charité croit à proportion qu'elle se communique. Enfin, il y a mille avantages, et si j'ose en parler, c'est que je sais par une longue expérience combien cela est important.

Je suis, il est vrai, la créature la plus faible et la plus mauvaise qui existe; mais, j'en ai la conviction, une âme forte elle-même ne perdra rien à ne pas s'estimer telle, et à s'en rapporter humblement à une personne expérimentée. Je puis dire, pour ma part, que si le Seigneur ne m'eût éclairée sur ce point et ne m'eût fourni les moyens de converser

habituellement avec des personnes d'oraison, à force de tomber et de me relever, j'aurais fini par donner tête baissée dans l'enfer. Pour m'aider à tomber, je n'avais que trop d'amis; mais s'agissait-il de me relever, je me trouvais seule. Ce qui m'étonne maintenant, c'est de n'être pas restée à terre. J'en rends grâce à la miséricorde de Dieu, c'était lui, et lui seul, qui me tendait la main. Qu'il en soit à jamais béni ! Amen.

CHAPITRE VIII

SA PERSÉVÉRANCE DANS L'ORAISON FUT CAUSE DU SALUT DE SON ÂME. L'ORAISON EST UN EXCELLENT MOYEN DE RECOURIR LES BIENS QUE L'ON A PERDUS. TOUT LE MONDE DEVRAIT S'ADONNER A UN EXERCICE SI SALUTAIRE ET JOUIR, AU MOINS POUR UN TEMPS, DES GRANDS AVANTAGES QU'IL PROCURE.

SOMMAIRE. — Elle raconte comment, au milieu de ses infidélités, elle garda la hardiesse de continuer l'oraison. — Elle exhorte ceux qui s'y adonnent à ne jamais l'abandonner, quelles que soient leurs fautes et leurs misères. — Elle invite toutes les âmes à ne pas se priver des immenses avantages qu'elle procure. — L'oraison est la porte par laquelle les faveurs divines pénètrent dans notre âme. — Attrait de la sainte pour la parole de Dieu.

Ce n'est pas sans raison que je me suis tant appesantie sur cette période de ma vie. Un tel tableau n'aura, je le sens bien, de charme pour personne. Ah! puissent tous ceux qui liront ces pages prendre en horreur une âme aussi obstinée, aussi ingrate envers Celui qui l'avait comblée de tant de faveurs! Et que ne suis-je autorisée à révéler toutes les fautes dont, à cette époque, je me rendis coupable envers mon Dieu, pour ne m'être point appuyée à la forte colonne de l'oraison!

Je restai près de vingt ans au milieu de cette mer orageuse, tombant, me relevant, imparfaitement sans doute, puisque je retombais encore. Ma vie se traîna dans les plus bas sentiers de la perfection,

car je ne prenais presque point garde aux péchés véniels ; quant aux mortels, je les craignais certainement, mais pas autant que je l'aurais dû, puisque je m'exposais au danger de les commettre. Oui, je puis le dire, c'est une des existences les plus pénibles qu'il soit possible d'imaginer. Je ne jouissais point de Dieu, et je ne trouvais point de satisfaction dans le monde. Étais-je au milieu des jouissances frivoles, la pensée de ce que je devais à Dieu venait y mêler l'amertume ; étais-je avec Dieu, les affections mondaines jetaient le trouble dans mon âme. C'est là une guerre si cruelle, que je ne sais comment j'ai pu la soutenir, je ne dis pas tant d'années, mais un mois seulement. Et malgré tout, je vois très bien que le Seigneur usa envers moi d'une grande miséricorde en me laissant, tout engagée que j'étais dans le monde, la hardiesse de faire oraison. Je dis la hardiesse. Y a-t-il, en effet, une hardiesse comparable à celle d'un sujet qui trame une trahison contre son roi, qui sait que sa trahison lui est connue, et qui, néanmoins, se tient sans cesse en sa présence ? Nous sommes tous sous le regard de Dieu, mais ceux qui s'adonnent à l'oraison s'y trouvent, me semble-t-il, d'une façon spéciale. Ils voient que Dieu les considère, tandis que les autres passent quelquefois bien du temps sans même songer qu'il a les yeux fixés sur eux.

Je dois cependant le reconnaître, durant cette période il y eut bien des mois, et même une année entière, pendant lesquels j'évitais d'offenser Dieu, je donnais beaucoup de temps à l'oraison et prenais quelques précautions, beaucoup même, pour ne pas retomber dans le péché. L'entière franchise dont je me suis fait une loi en écrivant ceci, m'oblige à le

mentionner. Au reste, ces heureux temps ont dû être courts, car j'en ai gardé peu de souvenir, tandis que celui de mes mauvais jours m'est très présent. Cependant, il n'est guère de journées où je n'aie consacré un temps considérable à l'oraison, sauf quand je me trouvais très souffrante ou très occupée. C'est durant mes maladies que j'étais le mieux avec Dieu. Je tâchais qu'il en fût de même des personnes qui m'approchaient, je le demandais pour elles à Notre-Seigneur, je leur parlais souvent de lui.

Ainsi, sauf l'année que je signalais tout à l'heure, depuis vingt-huit ans que j'ai commencé à m'adonner à l'oraison, j'en ai passé plus de dix-huit dans ce combat et cette lutte d'une âme partagée entre Dieu et le monde. Dans les années dont il me reste à parler, si le motif de la guerre fut différent, les combats furent bien rudes encore; mais comme alors, je crois pouvoir le dire, je servais Dieu sincèrement et comprenais le néant du monde, tout se changeait pour moi en suavité. J'y reviendrai plus loin.

Si j'ai donné tant d'étendue à mon récit, c'est, je le répète, pour mettre dans tout leur jour la divine miséricorde et mon ingratitude; c'est aussi pour montrer quelle grâce Dieu accorde à une âme, lorsqu'il met en elle la résolution bien arrêtée de s'appliquer à l'oraison, n'eût-elle pas encore pour cela toutes les dispositions requises; c'est enfin pour montrer que si l'âme persévère malgré les péchés, malgré les tentations, malgré les chutes de toutes sortes où le démon l'entraîne, Dieu, j'en suis convaincue, finira par la conduire au port du salut, comme il m'y a, ce semble, conduite moi-même. Ah! qu'il me préserve de m'égarer de nouveau!

Bien des saints et des personnages de vertu ont écrit sur les avantages de l'oraison mentale, et nous devons en bénir Dieu. Mais quand cela ne serait pas, si dépourvue d'humilité que je puisse être, je n'ai pas assez d'orgueil pour oser traiter semblable matière. Mon expérience me permet pourtant de dire ceci. Quelques fautes que vienne à commettre celui qui a entrepris de s'adonner à l'oraison, qu'il se garde bien de l'abandonner : avec elle, il aura les moyens de se corriger; sans elle, ce sera beaucoup plus difficile. Qu'il repousse la tentation dont j'ai été assaillie moi-même, de renoncer à l'oraison sous prétexte d'humilité. Qu'il croie à la parole infallible du Seigneur : dès que nous nous repentons sincèrement et que nous prenons la résolution de ne plus l'offenser, il nous rend sa première amitié, il nous fait les mêmes grâces qu'auparavant, et quelquefois de beaucoup plus grandes, si notre repentir nous en rend dignes.

Quant à ceux qui n'ont pas encore abordé l'oraison, je leur demande, pour l'amour de Dieu, de ne pas se priver d'un si grand bien. Ici, rien à craindre et tout à espérer. En effet, quand bien même on ne ferait ni ces progrès ni ces efforts vers la perfection qui méritent les consolations et les délices accordées aux parfaits, on apprendra du moins à connaître le chemin du ciel; et si l'on persévère, j'attends tout de la miséricorde de Dieu. Personne, après l'avoir choisi pour ami, n'a été abandonné de lui. Selon moi, en effet, l'oraison mentale n'est autre chose qu'une amitié intime, un entretien fréquent, seul à seul, avec Celui dont nous nous savons aimés. Mais je suppose que vous ne l'aimez pas encore, car seule la ressemblance d'inclinations rend l'affection vraie,

l'amitié durable, et Notre-Seigneur, nous le savons, n'a aucun défaut, tandis que nous sommes par nature vicieux, sensuels, ingrats; or, vous vous jugez incapable de porter tant d'amour à Celui qui a des inclinations si éloignées des vôtres. Eh bien! que la perspective des précieux avantages dont son amitié sera pour vous la source, que la pensée du grand amour qu'il vous porte, vous fassent surmonter la difficulté que vous éprouvez à rester longtemps en la compagnie de Celui qui est si différent de vous.

O Bonté infinie de mon Dieu! Que je vous reconnais ici et que je me reconnais moi-même! O délices des anges! Je voudrais, à cette vue, me fondre tout entière d'amour pour vous. Oui, c'est ainsi! Vous souffrez en votre présence celui que votre présence fatigue! O mon Maître! Quel excellent ami vous vous montrez à son égard! De quelle bonté, de quelle patience, vous usez envers lui! Vous attendez qu'il se fasse à votre manière d'être, et durant tout ce temps vous supportez la sienne! Vous lui tenez compte, Seigneur, des rares moments où il vous aime, et au premier mouvement de repentir, vous oubliez toutes ses offenses. J'en ai fait bien clairement l'épreuve; aussi je ne comprends pas, ô mon Créateur, comment tout le monde ne cherche pas à s'approcher de vous par cette intime amitié. Que les méchants, qui vous ressemblent si peu, s'approchent de vous pour que vous les rendiez bons. Qu'ils vous permettent de vous tenir auprès d'eux, ne fût-ce que deux heures par jour, lors même que leur esprit s'égare loin de vous, emporté par mille préoccupations et mille pensées profanes, comme il m'arrivait bien souvent. En retour de l'effort que nous nous imposons pour rester quand même en si excellente

compagnie, vous tenez compte de l'impossibilité où nous sommes dans les commencements, et parfois même dans la suite, de faire davantage, et vous défendez aux démons de nous attaquer. Vous diminuez de jour en jour leur pouvoir sur nous, et vous nous rendez assez forts pour les vaincre. Non, non, Vie de toutes les vies, vous ne donnez la mort à aucun de ceux qui se confient en vous, de ceux qui vous choisissent pour ami. En donnant la vie à notre âme, vous soutenez même la vie du corps et lui communiquez de nouvelles forces.

Je ne sais, en vérité, ce que redoutent ceux qui tremblent de faire oraison mentale, ni de quoi ils ont peur. Mais le démon, lui, sait bien ce qu'il fait en nous inspirant ces frayeurs, et il nous cause un mal très réel quand il nous empêche ainsi de penser à nos péchés et aux bienfaits de Dieu, de nous souvenir qu'il y a un enfer et un paradis, de réfléchir aux travaux, aux douleurs immenses que Jésus-Christ a embrassés pour nous. C'était là toute mon oraison au milieu des dangers dont j'ai parlé, là que je portais mes réflexions quand j'en avais le pouvoir. Mais très souvent, et cela pendant des années, j'étais plus occupée du désir de voir la fin de l'heure que j'avais résolu de donner à l'oraison, plus attentive au son de l'horloge qu'à de pieuses considérations. Bien des fois, j'aurais préféré n'importe quelle pénitence, si sévère fût-elle, à l'effort qu'il me fallait faire pour entrer dans le recueillement de l'oraison. Oui, en vérité, si violent était le combat que me livrait le démon — ou peut-être ma mauvaise nature — pour m'empêcher de me rendre à l'oraison, si profonde était la tristesse dont je me sentais saisie dès mon entrée à l'oratoire, que j'avais besoin, pour me

vaincre, de rassembler tout mon courage, lequel, dit-on, n'est pas petit : et en effet, Dieu me l'a donné bien supérieur à celui d'une femme ; seulement, j'en ai mal usé. A la fin, il venait à mon aide, et quand j'avais ainsi fait effort sur moi-même, je goûtais plus de tranquillité et de consolation dans la prière, qu'à d'autres jours où j'y avais été conduite par l'attrait.

Si donc le Seigneur a supporté tant de temps une créature aussi misérable, si, comme il est visible, il m'a fait trouver dans l'oraison le remède à tous mes maux, quelle âme, pour mauvaise qu'elle soit, peut avoir sujet de crainte ? Si grande que soit sa malice, elle n'y aura pas persévéré comme moi tant d'années, après de si nombreuses faveurs reçues. Et qui donc pourrait perdre confiance en voyant combien de temps Dieu m'a supportée, et cela, uniquement parce que je désirais sa compagnie et m'efforçais de trouver un peu de loisir et de temps à passer en sa société ? Bien souvent je n'y sentais pas le moindre attrait ; j'avais au contraire une extrême violence à me faire, ou plutôt je subissais celle que me faisait Notre-Seigneur.

Si aux âmes qui, loin de servir Dieu, l'offensent, l'oraison procure tant d'avantages, si elle leur est même nécessaire, si personne ne peut avec justice lui attribuer d'inconvénients qui ne soient dépassés, et de beaucoup, par ceux qui résultent de son absence, pourquoi les personnes qui servent Dieu et qui désirent lui plaire, devraient-elles s'en éloigner ? En vérité, je ne le comprends pas, à moins que ce ne soit pour ressentir plus douloureusement les épreuves de la vie, et ôter à Dieu le moyen de verser en elles la consolation. Oui, vraiment, je les plains,

car elles servent Dieu à leurs dépens. Pour ceux qui s'adonnent à l'oraison, c'est le Seigneur lui-même qui fait les frais : en retour d'un léger effort, il leur donne des consolations qui leur rendent toutes les épreuves faciles à supporter.

Comme j'aurai à parler longuement de ces consolations accordées par Dieu aux âmes qui persévèrent dans l'oraison, je ne m'y arrêterai pas ici. Je dirai seulement ceci. La porte par où pénètrent dans l'âme les grâces de choix, comme celles que Dieu m'a faites, c'est l'oraison. Une fois cette porte close, je ne sais comment il pourrait nous les accorder. En vain voudra-t-il entrer dans une âme pour prendre ses délices avec elle et les lui faire trouver en lui, les avenues lui sont fermées. Pour lui faire ces grâces, il a besoin de la trouver seule, pure et désireuse de les recevoir. Mais si nous lui barrons le passage par mille obstacles, sans nous mettre en peine de les faire disparaître, comment viendra-t-il à nous? Et après cela, nous prétendons recevoir de Dieu de grandes faveurs!

Pour bien montrer l'étendue de la divine miséricorde et l'immense avantage que j'ai retiré moi-même de n'avoir abandonné ni l'oraison ni la lecture, je veux indiquer ici — car il est très important d'en être instruit — d'une part les ressorts mis en jeu par le démon pour gagner une âme, et de l'autre, le miséricordieux artifice dont le Seigneur se sert pour la rappeler à lui. Mais qu'on évite les périls dont je n'ai pas su me garantir! Et par-dessus tout, je le demande pour l'amour de Notre-Seigneur et au nom de cette immense tendresse avec laquelle il travaille à nous ramener à lui, que l'on s'éloigne des occasions dangereuses! Une fois que l'on s'y engage,

tout est à craindre : il y a trop d'ennemis pour l'attaque et trop de faiblesse pour la défense !

Je voudrais pouvoir donner l'idée de la captivité où gémissait alors mon âme. Je voyais bien qu'elle était captive, mais je ne pouvais comprendre en quoi. Je ne parvenais pas non plus à me rendre entièrement au témoignage de ma conscience, qui jugeait si graves des choses estimées par les confesseurs de médiocre importance. L'un d'eux, à qui j'allai faire part de mon scrupule, me répondit que quand bien même je serais élevée à une haute contemplation, ces relations et ces liaisons seraient pour moi sans inconvénient. Ceci se passait dans les derniers temps, alors qu'avec l'aide de Dieu je m'éloignais déjà des grands périls, sans pourtant renoncer entièrement aux occasions dangereuses. Les confesseurs, voyant mes bons désirs et le temps que je consacrais à l'oraison, trouvaient que je faisais beaucoup ; mais ma conscience me disait que je ne donnais pas à Dieu ce qu'exigeaient tant de bienfaits reçus. Quand je me rappelle tout ce que ma pauvre âme eut à souffrir, combien elle était dépourvue de secours, si ce n'est de la part de Dieu, quelle latitude on lui laissait pour se procurer des divertissements et des satisfactions qu'on lui représentait comme licites, en vérité, je lui porte compassion.

Un autre supplice pour moi, c'étaient les sermons. J'aimais extrêmement à les entendre, et lorsqu'un prédicateur s'exprimait avec ferveur et éloquence, je sentais pour lui une affection toute particulière. Je ne faisais rien pour exciter en moi ce sentiment, j'ignore même ce qui le faisait naître. En vain j'entendais dire qu'un prédicateur parlait mal, il était bien rare qu'un sermon me parût si défectueux, que

je n'eusse, malgré tout, du plaisir à l'entendre. Mais lorsqu'il était bon, j'y trouvais un vrai bonheur. Au reste, jamais, en quelque sorte, je ne me lassais de parler de Dieu et d'entendre parler de lui, et il en avait été ainsi dès que je commençai à faire oraison. D'un côté donc, les sermons faisaient ma joie, et de l'autre, ils causaient mon tourment, parce qu'ils me montraient à quel point j'étais éloignée de ce que j'aurais dû être.

Je suppliais le Seigneur de me venir en aide. Mais une chose me manquait sans doute, je crois m'en rendre compte à présent : c'est que je ne me confiais pas entièrement en sa Majesté et ne me défiais pas absolument de moi-même. Je cherchais un remède, je prenais des moyens, mais évidemment je ne comprenais pas encore que tout cela sert de peu quand on ne bannit pas toute confiance en soi-même, pour placer totalement sa confiance en Dieu. Je désirais vivre, car, je le sentais, ce n'était pas vivre que de se débattre ainsi contre une espèce de mort, mais je n'avais personne pour me donner la vie, et j'étais hors d'état de la prendre moi-même. Celui qui pouvait me la donner avait raison de me refuser son assistance, puisque tant de fois déjà il m'avait ramenée à lui, et toujours je l'avais abandonné.

CHAPITRE IX

COMMENT LE SEIGNEUR TOUCHA SON ÂME, ÉCLAIRA SES PROFONDES TÉNÉBRES ET LA FORTIFIA DE MANIÈRE A LUI FAIRE ÉVITER LE PÉCHÉ.

SOMMAIRE. — *Vive impression que produit sur la sainte l'aspect d'un Ecce homo. — Sa dévotion pour sainte Madeleine. — Sa fidélité à méditer les souffrances de Jésus-Christ au jardin des Oliviers. — De quelle manière elle s'applique d'ordinaire à l'oraison. — Elle lit les Confessions de saint Augustin. — La grâce achève de triompher de son cœur. — Elle retrouve la suavité de ses relations avec Notre-Seigneur.*

Mon âme se sentait bien lasse, mais la triste vie que je menais ne lui permettait pas de trouver le repos dont elle avait soif.

Un jour, comme j'entrais dans l'oratoire, j'y aperçus une statue qu'on s'était procurée en vue d'une fête à célébrer dans le couvent, et qu'on avait placée là, en attendant. Elle représentait Jésus-Christ couvert de plaies; son aspect était particulièrement touchant. A peine y eus-je porté les yeux, que je me sentis bouleversée. Elle peignait si bien ce que Notre-Seigneur endura pour nous! A la pensée de l'ingratitude dont j'avais payé de telles blessures, ma douleur fut si véhémement que je croyais sentir mon cœur se briser. Je me jetai auprès de mon Sauveur en versant un torrent de larmes, et le suppliai de me donner en cet instant la force de ne plus l'offenser.

Ma dévotion pour la glorieuse Madeleine était très vive, et bien souvent j'avais l'esprit occupé de sa conversion, surtout quand je communiais. Certaine alors que Notre-Seigneur était au-dedans de moi, je me plaçais à ses pieds, lui représentant que mes larmes n'étaient point à mépriser. Evidemment, je ne savais ce que je disais, et c'était déjà trop de bonté de sa part de me permettre de les verser pour lui, puisque ma douleur devait durer si peu. Je me recommandais ensuite à cette glorieuse sainte, lui demandant de m'obtenir mon pardon.

Cette fois — je parle du jour où je contemplai cette statue, — mon recours à cette sainte m'apporta une grâce particulièrement efficace. C'est qu'alors je n'espérais plus rien de moi-même, j'attendais tout de Dieu. Si je m'en souviens bien, je dis à Notre-Seigneur que je ne me lèverais point de là qu'il n'eût exaucé ma prière. Il l'exauça, j'en suis convaincue, car à partir de ce jour mes progrès furent sensibles.

Voici quelle était ma manière d'oraison. Ne pouvant discourir avec l'entendement, je cherchais à me représenter Jésus-Christ au-dedans de moi. Je me trouvais bien surtout de le considérer dans les circonstances où il a été le plus délaissé; il me semblait que, seul et affligé, il serait, par sa détresse même, plus disposé à m'accueillir. J'avais beaucoup de simplicités de ce genre. La prière au jardin m'attirait particulièrement; c'était là que, de préférence, je tenais compagnie à Notre-Seigneur. Autant que j'en avais le pouvoir, je réfléchissais à la sueur qu'il répandit alors, à la désolation où il fut plongé. J'aurais voulu essuyer cette sueur si douloureuse, mais jamais, je m'en souviens, je ne me décidais à le faire,

arrêtée que j'étais par le souvenir de mes fautes si graves. Je demeurais là, près de lui, autant de temps que les distractions me le permettaient, car j'en avais beaucoup, et c'était mon tourment.

Presque tous les soirs avant de m'endormir, au moment où je recommandais à Dieu le repos de la nuit, je pensais quelques instants à ce mystère de la prière au jardin. Je faisais ainsi depuis bien des années, et même avant d'être religieuse, car on m'avait dit que l'on gagnait par là beaucoup d'indulgences. Cette pratique me fut, je crois, très utile, car je commençai ainsi à faire oraison, sans même savoir ce que c'était. J'en avais si bien pris l'habitude, que j'y étais aussi fidèle qu'à faire mon signe de croix avant de m'endormir.

Je reviens au tourment que me causaient les distractions. Ce genre d'oraison, sans discours de l'entendement, a cela de propre que l'âme y est ou profondément occupée ou étrangement égarée; par égarée, j'entends qu'elle est livrée aux distractions. Lorsqu'elle avance, elle le fait rapidement, parce que c'est un progrès tout d'amour. Mais elle a bien à souffrir pour en venir là, à moins qu'il ne plaise à Dieu de l'élever en très peu de temps à l'oraison de quiétude, comme il l'a fait pour quelques personnes de ma connaissance. A celles qui marchent par cette voie, un livre est très utile : il les aide à se recueillir promptement. La vue de la campagne, de l'eau, des fleurs, était aussi pour moi un secours. Dans ces objets créés, je voyais les vestiges du Créateur. Ils me portaient à la ferveur, au recueillement; ils me servaient de livre. Je m'aidais également du souvenir de mon ingratitude et de mes péchés.

Quant à me peindre les choses du ciel, les choses

sublimes, jamais, non jamais, mon entendement grossier n'en a été capable : il a fallu que le Seigneur m'en donnât l'idée par une autre voie. Mon inhabileté à me représenter les objets à l'aide de l'imagination allait même si loin, qu'il m'était tout à fait impossible de me figurer ce que je n'avais pas sous les yeux, bien différente en cela de ces personnes qui peuvent se former certaines représentations qui les aident à se recueillir. Tout ce qui était en mon pouvoir, c'était de penser à Jésus-Christ comme homme ; mais j'avais beau entendre décrire sa beauté ou voir ses images, je ne parvenais pas à me représenter ses traits. Figurez-vous une personne aveugle ou plongée dans les ténèbres : elle parle à quelqu'un, et parce qu'elle est assurée de sa présence, elle voit qu'elle est en sa compagnie ; je veux dire que, sans l'apercevoir, elle sent, elle croit qu'il est là. Ainsi en était-il de moi quand je pensais à Notre-Seigneur. C'est pour cela que j'aimais tant les images. Ah ! qu'ils sont malheureux ceux qui se privent volontairement d'un si précieux avantage ! On voit bien qu'ils n'aiment pas Notre-Seigneur. S'ils l'aimaient, ce leur serait une joie de contempler son portrait, puisque, même dans le monde, on trouve tant de plaisir à fixer les yeux sur celui d'une personne aimée.

Vers cette époque, on me donna les *Confessions* de saint Augustin. Ce fut, à n'en point douter, par une disposition particulière de Dieu, car je ne les avais pas demandées et jamais je ne les avais eues entre les mains. J'aime tout particulièrement saint Augustin, d'abord parce que le couvent où j'ai été pensionnaire était de son ordre, ensuite parce qu'il a été pécheur. De fait, j'ai toujours goûté une con-

solation particulière auprès des saints que Dieu a tirés du péché ; il me semblait trouver en eux du secours : si Dieu leur avait pardonné, il pouvait me pardonner à moi-même. Mais, je le redis encore, une chose me désolait : Dieu ne les avait appelés qu'une fois et ils n'étaient plus retombés, et moi, j'avais déjà été appelée tant de fois ! Cette pensée m'affligeait profondément. Cependant, quand je songeais à l'amour que Dieu me portait, je reprenais courage. Bien souvent, il est vrai, j'ai désespéré de moi-même, mais jamais je n'ai manqué de confiance en la divine miséricorde.

Oh ! quelle effrayante dureté que celle de mon âme, au milieu de tant de secours que Dieu lui prodiguait ! A la vue du peu d'empire que j'avais sur moi-même et des chaînes qui m'empêchaient de me donner tout à lui, je ne puis maintenant faire autrement que de trembler.

A peine avais-je commencé la lecture des *Confessions* de saint Augustin, qu'il me sembla me retrouver moi-même. Je me mis à prier instamment ce grand saint. Arrivée à sa conversion, à cette voix qu'il entendit dans le jardin, le Seigneur, je crois, la fit résonner à mes oreilles, si vive était l'émotion de mon cœur. Longtemps je restai inondée de larmes, anéantie de douleur et de regret. O Dieu ! que ne souffre pas une âme, quand elle a perdu cette liberté qui devait faire d'elle une souveraine ! que de supplices elle endure ! J'admire vraiment comment j'ai pu vivre dans un pareil tourment. Béni soit Dieu qui me rendit la vie et me tira d'une si lamentable mort !

Mon âme, j'en suis persuadée, reçut alors de Notre-Seigneur des forces surprenantes. Sans doute

il avait entendu mes cris, il avait eu pitié de tant de larmes. Je sentis croître en moi le désir de passer plus de temps en sa compagnie et d'éloigner de mes regards les causes de ma dissipation. A peine les avais-je perdues de vue, que je sentais son amour renaître en moi. Il me semblait bien que je l'aimais, mais je ne comprenais pas encore, comme je le fis plus tard, en quoi consiste le véritable amour.

Je venais seulement de former la résolution de le servir, et déjà Notre-Seigneur me rendait les consolations d'autrefois. Ce que les autres s'efforcent d'obtenir au prix de bien des efforts, on eût dit qu'il me pressait de l'accepter. Au reste, il y avait déjà quelques années qu'il m'accordait des goûts spirituels et des délices. Quant à les solliciter, à demander de tendres sentiments de dévotion, jamais je n'osai le faire. Je me contentais d'implorer la grâce de ne pas l'offenser, et le pardon de mes grandes fautes. Voyant leur énormité, je n'aurais même jamais eu, de propos délibéré, la hardiesse de désirer des consolations et des douceurs. C'était déjà trop de bonté à Notre-Seigneur de me souffrir en sa présence et de m'attirer auprès de lui. Et, réellement, il usait alors envers moi d'une bien grande miséricorde, car, s'il n'eût fait lui-même toutes les avances, je le voyais très bien, je ne serais pas venue. Je ne me souviens de lui avoir demandé des consolations qu'une seule fois en ma vie; j'étais alors dans une grande sécheresse. M'apercevant de ce que je faisais, je demurai toute confuse, et le chagrin de me voir si peu humble me donna ce que j'avais eu la témérité de solliciter. Je savais bien qu'il n'est pas défendu de faire cette demande, mais je la croyais permise à ceux-là seulement qui se sont convenablement dis-

posés en travaillant de toutes leurs forces pour acquérir la véritable dévotion, en un mot à ceux qui fuient le péché, qui sont prêts et déterminés à tout bien. Mes larmes à moi me semblaient des larmes de femme, des larmes sans énergie, puisqu'elles ne m'obtenaient point ce que je désirais. Et pourtant, je crois qu'elles m'ont servi, à partir surtout de ces deux circonstances où je les versai avec de tels sentiments de componction et d'intime douleur. Dès lors, en effet, je commençai à m'adonner davantage à l'oraison et à m'exposer moins aux occasions de chute. Je n'y renonçais pas cependant d'une façon absolue, mais enfin, Dieu m'aidait à m'en éloigner progressivement.

Comme la divine Majesté n'attendait qu'un peu de préparation de ma part, les faveurs spirituelles, ainsi que je vais le dire, allèrent croissant : chose rare, assurément, Dieu ne les accordant d'ordinaire qu'à des âmes qui vivent dans une plus grande pureté de conscience.

CHAPITRE X

FAVEURS QU'ELLE REÇUT DE DIEU DANS L'ORAISON. JUSQU'OU S'ÉTEND NOTRE PART DE CONCOURS, ET COMBIEN IL EST AVANTAGEUX DE CONNAÎTRE LES GRACES DONT ON EST FAVORISÉ. ELLE DEMANDE A SON CONFESSEUR LE SECRET SUR CE QUI VA SUIVRE, PUISQUÉ C'EST PAR ÔBÉISSANCE QU'ELLE RÉVÈLE LES FAVEURS DIVINES.

SOMMAIRE. — *Premières faveurs surnaturelles. — Sentiment de la présence de Dieu. — Dévotion habituelle qui avait précédé. — Il dépend de nous d'acquérir cette dévotion. — Il est pour nous de la plus grande utilité de connaître les grâces que Dieu nous accorde. — La sainte donne à ses confesseurs toute latitude pour révéler les fautes de sa vie. — Elle leur demande le secret sur les faveurs divines dont elle va faire le récit.*

Ainsi que je l'ai dit précédemment (1), j'avais déjà goûté, mais d'une manière rapide et transitoire, les prémices de la faveur que voici. Pendant que je me tenais en esprit auprès de Jésus-Christ de la manière indiquée plus haut, ou bien au milieu d'une lecture, j'étais saisie soudain d'un vif sentiment de la présence de Dieu. Je ne pouvais alors aucunement douter qu'il ne fût en moi ou que je ne fusse moi-même tout abîmée en lui.

Ce n'est pas là une vision ; c'est ce qu'on appelle, je crois, théologie mystique. L'âme est alors suspendue, au point qu'elle semble tout entière hors

1. Au chapitre IV.

d'elle-même. La volonté aime. La mémoire me semble presque perdue. L'entendement cesse de discourir, mais, à mon avis, il ne se perd pas; seulement, je le répète, il n'agit point: il reste comme stupéfait des grandes choses qu'il conçoit. Dieu, en effet, veut qu'il comprenne alors qu'il ne comprend rien de ce qui lui est montré.

Auparavant j'avais senti, d'une manière continue, une tendresse de dévotion qui est en partie, me semble-t-il, le résultat de nos efforts; c'est un sentiment de consolation qui n'est ni entièrement sensible ni entièrement spirituel. Il est clair que tout nous vient de Dieu. En ceci, cependant, nous pouvons, je crois, nous aider beaucoup nous-mêmes, soit en considérant notre bassesse, notre ingratitude envers Dieu, les bienfaits dont il nous a comblés, la passion douloureuse de Jésus-Christ et sa vie si amère, soit en nous réjouissant des œuvres du Seigneur, de ses grandeurs, de son tendre amour pour nous, sans parler de bien d'autres réflexions qui se présentent d'elles-mêmes quand on a souci de son avancement spirituel. Si à cela se joint un peu d'amour, l'âme s'épanouit, le cœur s'attendrit, les larmes coulent. Quelquefois, il semble que nous nous fassions violence pour les verser; d'autres fois, c'est Dieu lui-même qui paraît nous faire violence, au point qu'il nous est impossible de résister. On dirait que Notre-Seigneur veut alors récompenser nos petits efforts par un don magnifique, j'entends par cette joie qu'éprouve l'âme en voyant qu'elle pleure pour un souverain si auguste. Et je ne suis pas étonnée qu'il en soit ainsi, elle a bien raison d'en être heureuse. De fait, elle y trouve de véritables délices.

Voici une comparaison qui me vient à l'esprit, et

qui me parait juste. Il doit en être de ces joies de l'oraison comme de celles que l'on goûte dans le ciel. Chaque élu ne connaissant rien au delà de ce que le Seigneur lui découvre conformément à ses mérites, et voyant d'ailleurs combien ses mérites sont restreints, il est satisfait de la place qu'il occupe. Cependant, il y a dans le ciel une immense différence entre telle jouissance et telle autre, et cette différence est bien supérieure à celle qui distingue les goûts spirituels entre eux, si grande qu'elle soit d'ailleurs. De même, quand l'âme est encore au début de la vie spirituelle, et que Dieu lui accorde la faveur dont je traite, elle croit n'avoir en quelque sorte plus rien à désirer ; elle s'estime très bien récompensée de tout ce qu'elle a fait pour Dieu, et elle a bien raison.

Ces larmes, je le répète, sont, jusqu'à un certain point, le fruit de nos efforts soutenus de la grâce de Dieu, sans laquelle, bien entendu, nous ne pouvons rien. Et pourtant toutes les souffrances de ce monde ne sauraient, à mon avis, en payer une seule, tant l'avantage qu'on en retire est précieux. Et quel avantage comparable à celui d'avoir en soi un témoignage que l'on est agréable à Dieu ? Que l'âme ainsi favorisée lui en rende donc de grandes actions de grâces, et reconnaisse l'immense obligation qu'elle lui a. Dieu, en effet, lui montre par là qu'il la veut de sa maison, qu'il l'a choisie pour son royaume, si toutefois elle ne retourne pas en arrière. Qu'elle laisse de côté certaines humilités dont j'ai l'intention de parler. Il est des personnes qui croient faire acte de cette vertu en refusant de reconnaître les dons que le Seigneur leur accorde. Comprendons-le bien, oui, comprenons-le bien — ce n'est d'ailleurs que l'exacte vérité, — Dieu nous les accorde sans

que nous les ayons aucunement mérités. Ensuite, témoignons-lui en notre reconnaissance. Mais si le présent que nous avons reçu nous reste inconnu, comment fera-t-il naître l'amour dans notre cœur ? Il est hors de doute que plus nous nous voyons riches, alors que notre indigence personnelle nous est bien connue, plus aussi nous avançons dans la vertu et dans la véritable humilité. Tout le reste n'est bon qu'à abattre l'âme, en lui persuadant qu'elle n'est pas capable de grands biens. C'est précisément ce qui arrive, lorsque au moment où le Seigneur commence à les lui départir, elle se met à avoir peur de la vaine gloire. Soyons-en persuadés, si le démon nous tente sur ce point, celui qui nous donne ces biens nous donnera, et la grâce de reconnaître dans cette suggestion l'œuvre de l'ennemi, et la force nécessaire pour lui résister. Je suppose d'ailleurs que nous sommes sincères vis-à-vis de Dieu, que c'est à lui que nous désirons plaire et non aux hommes.

Notre amour envers une personne croît à proportion de la fréquence avec laquelle nous repassons ses bienfaits dans notre esprit : ceci est de toute évidence. De même, s'il est permis et très méritoire de nous rappeler sans cesse que c'est de Dieu que nous tenons l'existence, qu'il nous a tirés du néant et soutient notre vie, que bien avant de nous créer il avait préparé pour chacun de nous les bienfaits de ses souffrances et de sa mort, pourquoi me serait-il défendu, à moi, de reconnaître, de voir, de me rappeler souvent, qu'autrefois je m'adonnais aux conversations frivoles, et que maintenant, par un don de Dieu, je ne trouve plus de plaisir qu'à m'entretenir de lui ? Voici, je suppose, un joyau : si nous nous

souvenons qu'on nous l'a donné, qu'il est en notre possession, nous voilà forcés d'aimer le donateur. Eh bien! c'est là tout le fruit de l'oraison, fondée sur l'humilité. Qu'en sera-t-il de ceux qui verront en leur pouvoir d'autres joyaux plus précieux encore, ceux du mépris du monde, par exemple, et du mépris de soi, que certains serviteurs de Dieu ont en effet reçus? Evidemment, ils se regarderont alors comme plus redevables à Dieu et plus obligés à le servir; ils reconnaîtront qu'ils étaient dépourvus de ces trésors, et ils confesseront la munificence du Seigneur. A une âme aussi pauvre, aussi mauvaise, aussi dénuée de mérites que la mienne, accorder le premier de ces joyaux, c'était assez, c'était déjà trop; et voici qu'il a plu à Dieu de me combler de plus de richesses que je n'aurais pu en désirer.

Ces faveurs nous obligent à faire de nouveaux efforts pour servir Dieu et ne point nous montrer ingrats envers lui. C'est à cette condition, du reste, que Dieu les accorde. Si nous usons mal de ce trésor, de la haute situation où il nous place, il nous les retirera, et nous nous trouverons beaucoup plus pauvres qu'auparavant. Il donnera ses joyaux à qui saura s'en parer et les mettre à profit pour soi et pour les autres. Mais si l'on ne sait pas qu'on est riche, comment utiliser ses richesses et en faire des libéralités? Etant donné notre nature, il nous est impossible, je le crois, d'avoir le courage des grandes choses, si nous ne nous sentons pas en possession de la faveur de Dieu. Nous sommes si misérables, si inclinés vers les choses de la terre, qu'il nous sera bien difficile d'arriver à un mépris sincère de tous les biens d'ici-bas et à un détachement

parfait, si nous n'avons reçu quelque gage des biens de l'autre vie, car c'est par le moyen de ces dons que le Seigneur nous rend la vigueur que nous avons perdue par nos péchés. De même, à moins d'avoir reçu, avec une foi vive, un gage de l'amour que Dieu nous porte, on aura bien de la peine à concevoir le désir de devenir pour tous un objet de contradiction et d'horreur, à parvenir enfin aux autres vertus éminentes qu'on remarque chez les parfaits. Notre nature est tellement appesantie, qu'elle se porte sans cesse vers les objets qu'elle a sous les yeux : ce sont ces faveurs qui viennent ranimer et affermir notre foi. Il peut se faire qu'étant misérable comme je le suis, je juge des autres par moi-même ; sans doute il est des âmes qui, à l'aide des seules vérités de la foi, produisent des œuvres très parfaites. Pour moi, vu mon peu de vertu, j'avais besoin de tous ces secours.

C'est à ces âmes de nous dire ce qu'il en est. Moi, je raconte ce que j'ai éprouvé, suivant l'ordre que j'en ai reçu. Si c'est mal, celui à qui j'envoie ces pages les déchirera ; il est plus à même que moi d'en découvrir les défauts. Je le supplie, pour l'amour de Notre-Seigneur, de publier ce que j'ai dit jusqu'ici de ma triste vie et de mes péchés. Dès ce jour, je donne à cet égard toute liberté à mes confesseurs, car celui auquel je m'adresse est de ce nombre. Et s'ils le veulent, ils peuvent, de mon vivant même, en agir ainsi. De cette façon, je cesserai de tromper le monde en lui laissant croire qu'il se trouve en moi quelque bien. Si j'en juge par mes dispositions actuelles, j'y trouverai le sujet d'une bien grande joie, je puis l'affirmer en toute vérité. Mais pour ce que je vais écrire maintenant, je ne donne pas à mes

confesseurs la même latitude. S'ils montrent cet écrit à quelqu'un, je ne veux pas qu'ils disent en qui ces choses se sont passées, ni qui les a écrites. Dans ce but, j'éviterai de me nommer et de nommer ceux dont j'aurai à parler; enfin, je m'y prendrai de mon mieux pour rester inconnue.

C'est une faveur que je demande pour l'amour de Dieu. L'approbation d'hommes de tant de poids et de doctrine suffira pour autoriser ce qu'il y aura de bon dans ces pages, si tant est que le Seigneur me donne grâce pour l'y mettre. Dans ce cas, la chose viendra de lui et non de moi, car je manque à la fois de savoir et de vertu. En outre, je ne suis à même de recourir ni à un théologien ni à qui que ce soit. Ceux-là seulement qui ont exigé de moi cet écrit, savent que je m'en occupe et, actuellement, ils ne sont pas ici. Je n'y emploie pour ainsi dire qu'un temps dérobé, et encore à regret, car cela m'empêche de filer, et je suis dans une maison pauvre où j'ai bien des occupations. Encore, si Dieu m'avait donné un peu de capacité et de mémoire! Je pourrais alors mettre à profit ce que j'ai lu ou entendu. Mais j'en suis aussi dépourvue que possible. Si donc je dis quelque chose de bon, c'est que le Seigneur l'aura ainsi voulu, pour en tirer quelque bien. Ce qui sera mauvais viendra de moi, et vous voudrez bien, mon père, le retrancher. Ni dans l'un ni dans l'autre cas, il n'y a utilité à dire mon nom. Pendant ma vie, il est clair qu'il ne le faut point, quand il s'agit de choses à mon avantage; après ma mort, cela ne ferait qu'enlever toute autorité à ce que j'aurai pu dire de bon. Nul, en effet, n'y donnerait la moindre créance, voyant que cela provient d'une personne aussi vile et aussi mauvaise.

J'ai la confiance que vous exaucerez cette demande que j'adresse, pour l'amour de Notre-Seigneur, à vous et à tous ceux qui liront ces pages. C'est là ce qui me permet d'écrire en toute liberté. Autrement, je m'en ferais grand scrupule, sauf pour ce qui regarde mes péchés, car en cela je n'en ai point. Pour tout le reste, la pensée que je suis femme suffit déjà pour me couper bras et jambes : que dire, quand le souvenir de mes misères vient s'y joindre ? Ainsi, mon père, tout ce qui sortira du simple récit de ma vie, regardez-le comme vous étant personnellement adressé, puisque vous m'avez tant pressée de vous faire par écrit l'exposé des faveurs que je reçois de Dieu dans l'oraison. Je suppose le cas où ce que j'en dirai se trouvera conforme aux vérités de notre sainte foi catholique ; s'il en est autrement, brûlez tout sur-le-champ, j'y consens de grand cœur.

Je vais donc exposer ce qui se passe en moi. Si tout est en rapport avec les données de la foi, vous pourrez en tirer quelque profit ; sinon, vous me détromperez afin que le démon ne trouve pas un gain là où je croyais en trouver un moi-même. Notre-Seigneur le sait, et d'ailleurs on le verra plus loin, j'ai toujours recherché ceux qui pouvaient m'éclairer.

Malgré tout mon désir de m'exprimer clairement sur ces matières d'oraison, elles resteront bien obscures pour ceux qui n'en ont pas l'expérience. Je signalerai quelques obstacles qui, selon moi, retardent la marche dans ce chemin spirituel, et je prémunirai contre certains dangers, suivant ce que Dieu m'a enseigné par la voie de l'expérience et ce que m'ont appris mes entretiens avec de grands théologiens et des hommes appliqués depuis longtemps à

la vie spirituelle. Ils reconnaissent que malgré toutes mes chutes et tous mes faux pas dans ce chemin de l'oraison, Notre-Seigneur m'a donné, en vingt-sept ans, la même expérience qu'à d'autres qui suivent ce même chemin depuis trente-sept et quarante-sept ans, dans la pratique constante de la pénitence et de la vertu. Qu'il soit béni de tout, et qu'il daigne se servir de moi pour sa gloire ! Je le lui demande au nom de lui-même. Mon maître le sait bien, je n'ai qu'une ambition : celle de lui procurer quelques louanges et un peu de gloire, en montrant comment il a su transformer un fumier si abject et si dégoûtant en un jardin de fleurs embaumées. Ah ! qu'il me préserve de les arracher encore par ma faute, et de retourner ainsi à mon premier état ! Je vous supplie, mon père, au nom de Notre-Seigneur, de m'obtenir cette grâce, car vous savez ce que je suis, bien mieux que vous ne m'avez permis de le dire ici.

CHAPITRE XI

D'OU VIENT QUE L'ON N'ATTEINT PAS EN PEU DE TEMPS LE PARFAIT AMOUR DE DIEU. COMPARAISON DESTINÉE A FAIRE COMPRENDRE QUATRE DEGRÉS D'ORAISON. PREMIER DEGRÉ. CES PENSÉES SERONT TRÈS UTILES AUX COMMENÇANTS ET AUX AMES PRIVÉES DE CONSOLATIONS DANS L'ORAISON.

SOMMAIRE. — *Ce qui arrête les âmes désireuses de se donner à Dieu. — L'âme comparée à un jardin. — Quatre manières d'arroser ce jardin ou quatre degrés d'oraison. — Premier degré : la méditation. — La sainte encourage ceux qui ne rencontrent que sécheresse dans cet exercice. — La sécheresse peut avoir diverses causes. — Sage discrétion qu'il faut garder.*

Parlons maintenant de ceux qui commencent à être les esclaves de l'amour, car tel est, selon moi, l'heureux sort des âmes qui se déterminent à suivre, par le chemin de l'oraison, Celui qui nous a tant aimés. C'est là une dignité si sublime que je ne puis y songer sans une joie singulière ; et en effet, si dans ce premier degré l'on se comporte comme il convient, la crainte servile ne tarde pas à disparaître.

O le Dieu de mon cœur ! O mon Trésor ! Pourquoi n'avez-vous pas voulu qu'au moment où une âme se décide à vous aimer et, dans la mesure où elle le peut, renonce à tout pour se mieux appliquer à votre divin amour, elle ait sans plus de délai le bonheur de s'élever à la perfection de cet amour ? J'ai mal dit. Je devais dire en gémissant : pourquoi ne voulons-

nous pas ? Oui, si nous ne sommes pas sur-le-champ en possession d'une dignité si haute, c'est à nous qu'il faut nous en prendre.

Lorsque ce véritable amour de Dieu est acquis dans toute sa perfection, il apporte avec lui tous les biens. Mais nous sommes si avares, si peu empressés de faire à Dieu le don total de nous-mêmes, que nous n'en finissons pas de nous mettre dans les dispositions voulues. Et cependant, Notre-Seigneur ne veut pas que nous entrions en jouissance d'un bien si précieux sans le payer un prix élevé. Je vois bien qu'il n'y a rien sur la terre qui puisse l'acheter. Cependant, si nous faisons ce qui dépend de nous pour ne nous attacher à rien de terrestre, si notre conversation et toutes nos pensées étaient dans le ciel, un tel trésor, j'en suis convaincue, nous serait très vite accordé. En un mot, il faudrait nous disposer promptement et sans réserve, comme l'ont fait plusieurs saints.

Nous croyons tout donner; mais, en réalité, nous présentons à Dieu le revenu ou les fruits, et nous gardons la propriété, la possession. Nous embrassons la pauvreté, et c'est un acte très méritoire. Bien souvent pourtant nous nous engageons ensuite, tout de nouveau, dans des sollicitudes et des empressements pour nous procurer, non seulement le nécessaire, mais même le superflu, pour nous faire des amis qui nous le donnent; et la crainte de le voir nous manquer nous jette dans de plus grands soucis, de plus grands dangers peut-être, que ne nous en apportait la possession de nos biens. On pourrait croire également que nous avons renoncé à l'honneur humain le jour où nous avons embrassé l'état religieux ou entrepris une vie spirituelle et parfaite. Et

cependant, vient-on à l'effleurer le moins du monde, cet honneur, aussitôt nous oublions que nous l'avons donné à Dieu, nous voulons nous en emparer de nouveau, nous cherchons, pour ainsi parler, à le lui arracher des mains; et cela, après l'en avoir, en apparence du moins, volontairement rendu le maître. Ainsi en va-t-il de tout le reste.

Plaisante manière de chercher l'amour de Dieu ! Il nous le faut sur-le-champ et à pleines mains, comme l'on dit, mais à condition de garder nos affections. A le bien prendre, nous ne faisons aucun effort pour exécuter nos bons désirs, nous les laissons misérablement traîner à terre. Et après cela, il nous faut beaucoup de consolations spirituelles ! En vérité, cela ne s'accorde guère. A mon avis, ce sont deux choses incompatibles.

Ainsi, c'est parce que notre don n'est pas entier, que nous ne recevons pas non plus d'un seul coup le trésor de l'amour divin. Plaise au Seigneur de nous l'accorder du moins goutte à goutte, fût-ce au prix de toutes les tribulations du monde !

De quelle miséricorde il use envers une âme, lorsqu'il lui donne grâce et courage pour se mettre généreusement et de toutes ses forces à la poursuite d'un tel bien ! Qu'elle persévère seulement. Dieu ne se refuse à personne : peu à peu il fait croître le courage, et finalement l'on remporte la victoire. J'ai dit : le courage, car dans les commencements le démon accumule les obstacles pour fermer aux âmes l'entrée de ce chemin. C'est qu'il n'ignore pas le dommage qui lui en reviendra : il sait qu'il s'agit pour lui de perdre, non une âme, mais un grand nombre d'âmes. De fait, si celui qui commence fait de généreux efforts pour atteindre, avec l'aide de Dieu, la cime de la

perfection, j'en suis persuadée, il ne va jamais seul au ciel : il y mène à sa suite une troupe nombreuse. Comme à un bon capitaine, Dieu lui donne des gens qui marchent en sa compagnie. Mais, je le répète, le démon représente à l'âme de tels périls et de si grandes difficultés, qu'il ne lui faut pas un mince courage pour tenir ferme : il lui en faut un très grand, et une assistance de Dieu toute particulière.

Je parlais des premiers efforts de ces âmes décidées à conquérir un si grand bien et à ne s'arrêter point qu'elles ne soient venues à bout de leur entreprise. Remettant à plus tard ce que j'avais commencé à dire de la théologie mystique — car je crois bien que c'est ainsi qu'on l'appelle, — je tiens à les avertir que le plus rude labeur est en ces commencements. Alors, bien que le fonds soit fourni par Dieu, c'est l'âme qui travaille. Dans les autres degrés, au contraire, la jouissance domine. Tous néanmoins, qu'ils soient au début, au milieu, ou à la fin de la route, portent leur croix, bien qu'en différentes manières. C'est le chemin frayé par Jésus-Christ. Que ceux-là s'y engagent qui veulent marcher à sa suite : ils seront sûrs de ne point s'égarer. O heureuses souffrances, qui reçoivent dès cette vie une si magnifique récompense !

Force me sera d'user de quelque comparaison. J'aurais bien voulu l'éviter, d'abord parce que je suis femme, ensuite parce que mon désir est d'écrire simplement ce qui m'est demandé. Mais il est si difficile de s'exprimer en ce langage spirituel quand on est dépourvu d'instruction comme je le suis, qu'il me faudra bien recourir à un expédient, et le plus souvent, peut-être, la comparaison manquera de justesse. Le spectacle d'une intelligence aussi bor-

née vous fournira, mon père, un sujet de récréation.

Voici une comparaison qu'il me semble avoir lue ou entendue quelque part, mais comme j'ai mauvaise mémoire, je ne sais plus où ni à quel propos. Elle me paraît néanmoins convenir parfaitement à mon sujet.

Celui qui commence à faire oraison doit se représenter qu'il entreprend de transformer un terrain entièrement inculte et couvert de mauvaises herbes, en un jardin d'agrément pour Notre-Seigneur. C'est le divin Maître lui-même qui arrache les mauvaises herbes et plante les bonnes, et nous supposons que c'est chose faite lorsqu'une âme a résolu de s'adonner à l'oraison, que déjà elle s'y exerce. Notre tâche à nous, comme bons jardiniers, est de travailler avec l'aide de Dieu à cultiver et arroser les plantes, afin de les empêcher de mourir, et leur faire produire des fleurs embaumées pour la joie de notre bon Maître. Alors il viendra souvent se récréer dans ce jardin et prendra plaisir à voir s'y épanouir les vertus.

Examinons maintenant de quelle manière l'on peut arroser, afin que nous sachions bien ce que nous avons à faire, quel travail il nous en coûtera, si le profit dépassera la peine, enfin combien de temps devront durer les efforts.

Pour moi, il me semble qu'il y a quatre manières d'arroser. On peut d'abord tirer péniblement l'eau d'un puits. On peut aussi se servir d'une noria et de godets, mis en mouvement au moyen d'une manivelle, et moi-même je m'en suis servie quelquefois : on se fatigue moins et l'on obtient une plus grande quantité d'eau. On peut encore amener l'eau d'une

rivière ou d'un ruisseau : l'arrosage est alors plus complet, la terre s'imbibe d'eau plus profondément, il n'est pas nécessaire d'arroser aussi souvent, et le jardinier n'a pas, à beaucoup près, autant de fatigue. Enfin il y a une pluie abondante, et c'est sans comparaison la meilleure de toutes les manières, le Seigneur dans ce cas arrosant lui-même, sans aucun travail de notre part.

Ce que je prétends maintenant, c'est appliquer à mon sujet ces quatre manières de dispenser à un jardin l'eau nécessaire à son entretien, et dont il ne saurait être privé sans périr. Je pourrai par là, ce me semble, donner une certaine idée des quatre degrés d'oraison auxquels le Seigneur, dans sa miséricorde, a quelquefois élevé mon âme. Plaise à sa bonté que je réussisse à m'exprimer d'une manière qui soit utile à l'un de ceux qui m'ont commandé d'écrire ! Le Seigneur, en quatre mois, l'a conduit bien plus loin que je n'en étais moi-même au bout de dix-sept ans. Il s'est mieux disposé ; aussi, sans aucune fatigue, arrose-t-il son verger des quatre eaux dont je viens de parler. La quatrième, il est vrai, ne lui est encore donnée que goutte à goutte ; mais au train dont il va, il s'y trouvera bientôt, Dieu aidant, totalement abîmé. Si ma façon de m'expliquer lui paraît dénuée de sens, eh bien ! qu'il en rie, j'en serai charmée.

Les personnes qui commencent à faire oraison, nous pouvons bien le dire, tirent l'eau du puits, et c'est un rude labeur, je l'ai fait remarquer déjà. Il leur faut nécessairement de pénibles efforts pour recueillir leurs sens accoutumés à se répandre au dehors ; elles doivent s'habituer peu à peu à ne plus se soucier de voir ni d'entendre, et s'en abstenir

effectivement aux heures d'oraison, rester dans la solitude, et là, séparées de tout, réfléchir à leur vie passée. C'est, d'ailleurs, ce que débutants et gens avancés doivent faire souvent, mais en insistant plus ou moins, ainsi que je le montrerai plus loin. Une des peines des commençants est de ne pouvoir se rendre compte s'ils se repentent de leurs fautes; ce repentir, ils l'ont cependant, puisqu'ils se donnent si résolument au service de Dieu. C'est de la vie de Jésus-Christ qu'ils doivent occuper leur esprit, et cet exercice ne laisse pas que de causer de la fatigue.

Voilà ce que nous pouvons obtenir par nos efforts, aidés du secours de Dieu bien entendu, car — personne ne l'ignore — de nous-mêmes nous ne saurions avoir une bonne pensée. C'est ce que j'appelle commencer à tirer l'eau du puits, et Dieu veuille qu'il y en ait ! Du moins, il ne tient pas à nous d'en trouver : nous allons au puits pour en tirer; en un mot nous faisons ce qui est en notre pouvoir pour arroser les fleurs. Dieu est infiniment bon. Si, tandis qu'en laborieux jardiniers nous faisons ce qui dépend de nous, il permet, pour des motifs connus de lui et peut-être pour notre très grand avantage, que le puits reste à sec, il saura bien entretenir les fleurs sans eau, et donner ainsi l'accroissement aux vertus. Par eau j'entends ici les larmes que l'on répand, et, à leur défaut, la dévotion intérieure, les tendres sentiments.

Mais que fera, je le demande, celui qui durant un temps considérable n'éprouve que sécheresse, ennui, répugnance ? Il ne sent pas le moindre attrait pour venir tirer de l'eau. Et sans la pensée qu'il fait plaisir et rend service au maître du jardin, sans la crainte de perdre ses peines passées et la récom-

pense du pénible travail de descendre si souvent le seau pour le remonter vide, sans nul doute il abandonnerait l'entreprise. Bien des fois même, il lui arrivera de ne pouvoir lever les bras, pour faire le mouvement voulu. En d'autres termes, il sera hors d'état de concevoir une bonne pensée, car tirer l'eau du puits, nous en sommes convenus, c'est travailler avec l'entendement. Je le demande encore, que fera le jardinier ?

Eh bien ! il se consolera, il se réjouira, il regardera comme une grâce immense de travailler dans le jardin d'un si puissant empereur. Evidemment, c'est la satisfaction de son maître et non la sienne qu'il doit avoir en vue. Dès lors, sachant que son travail lui est agréable, il le remerciera beaucoup de la confiance qu'il lui témoigne : et par le fait, son maître, le voyant prendre tant de soin du jardin qu'il lui a confié, sans recevoir pourtant aucun salaire, le juge digne de sa confiance. Ainsi, il aidera son Seigneur à porter sa croix, se souvenant que toute la vie de ce divin Maître n'a été qu'une croix continuelle ; il ne cherchera point ici-bas son royaume ; il n'abandonnera jamais l'oraison ; il restera fermement résolu à ne point laisser tomber Jésus-Christ sous le poids de sa croix, quand bien même la sécheresse devrait durer autant que sa vie. Un temps viendra où, en une fois, la récompense lui sera donnée tout entière. Qu'il n'ait donc aucune frayeur de perdre sa peine ; il sert un bon maître, qui a les yeux fixés sur lui. Enfin, qu'il ne s'inquiète point des mauvaises pensées ; le démon les présentait bien à saint Jérôme dans son désert !

Ces peines seront un jour évaluées à leur juste valeur. Je les connais par expérience, les ayant souf-

fertes de longues années, au point de me croire très favorisée quand je parvenais à tirer une goutte d'eau seulement de ce puits béni. Elles sont très grandes, je le sais, et à mon avis, elles demandent plus de courage que bien d'autres tribulations qui se rencontrent dans le monde. Mais, je le vois aussi, Dieu leur réserve, dès cette vie, une haute récompense. Oui, une seule de ces heures où il s'est dans la suite fait goûter à mon âme, m'a dédommée de toutes les angoisses que m'avait coûtées la persévérance dans l'oraison.

Si le Seigneur envoie ces peines, avec bien d'autres tentations, aux uns dans les premiers temps — et c'est le plus ordinaire, — aux autres vers la fin, c'est, je pense, afin d'éprouver ses amants. Avant de mettre en eux de si grands trésors, il veut s'assurer qu'ils pourront boire son calice et l'aider à porter sa croix. C'est pour notre bien, j'en suis persuadée, que Notre-Seigneur nous conduit par cette voie; par là il nous montre le peu que nous sommes. Les faveurs qu'il nous réserve étant si hautes, il veut, avant de nous les départir, nous faire toucher du doigt notre misère, sans doute afin qu'il n'en soit pas de nous comme de Lucifer.

Mais y a-t-il, ô mon Maître, une seule de vos dispositions qui ne tende au plus grand bien d'une âme que vous savez tout à vous, d'une âme qui s'abandonne entre vos mains pour vous suivre partout où vous irez et jusqu'à la mort de la croix, d'une âme résolue de vous aider à porter votre fardeau, sans jamais vous laisser seul en soutenir le poids? Qui-conque voit en soi une telle détermination, n'a rien à craindre, rien absolument.

Et pourquoi vous affliger, âmes spirituelles? Vous

avez dit adieu aux divertissements du monde et vous aspirez à vous entretenir seul à seul avec Dieu : une fois à cette hauteur, le principal est fait. Bénissez-en Notre-Seigneur, et confiez-vous en sa bonté ; il n'a jamais manqué à ses amis. Ensuite, rejetez avec le plus grand soin les pensées comme celle-ci : pourquoi à telle personne Dieu donne-t-il en si peu de temps la dévotion, et me la refuse-t-il, à moi, au bout de tant d'années ? Soyons-en persuadés, tout est pour notre plus grand bien. Que Notre-Seigneur nous conduise par où il voudra, nous ne sommes plus à nous, mais à lui. Il nous fait une grande grâce en voulant bien nous conserver la volonté de bêcher son jardin, en nous permettant de nous tenir tout près de lui, qui en est le maître. Il est avec nous ; en cela, point de doute possible. Et s'il veut que, chez les uns, les plantes et les fleurs croissent avec l'eau qu'il met pour eux dans le puits, chez les autres sans elle, qu'ai-je à y voir ? Faites, Seigneur, ce qu'il vous plaira : pourvu que je ne vous offense point et que mes vertus — si tant est que votre bonté en ait mis en moi — ne viennent pas à disparaître, il me suffit ! Vous avez souffert, Seigneur, je veux souffrir. Que votre volonté s'accomplisse en moi tout entière ! Mais, j'ose vous en prier, qu'un bien aussi précieux que votre amour ne soit pas donné en partage à des gens qui ne vous servent que pour goûter des délices.

Il faut remarquer ceci, et je le dis parce que j'en ai l'expérience : l'âme qui, dans ce chemin de l'oraison mentale, se met à marcher résolument, qui arrive à se soucier peu des goûts et des consolations, à ne point se réjouir ou se désoler outre mesure soit qu'elle les reçoive, soit qu'elle s'en voie privée, cette âme, dis-je, a fourni déjà une grande partie de la

carrière. Quels que soient ses faux pas, elle est sûre de ne pas retourner en arrière, car l'édifice qu'elle construit repose sur un solide fondement. En définitive, l'amour de Dieu ne consiste pas à verser des larmes, à éprouver ces goûts spirituels et ces douceurs, qu'on désire tant d'ordinaire et où l'on met sa joie, mais à servir Dieu dans la justice, la force d'âme et l'humilité. Le reste, à mon avis, c'est recevoir toujours et ne jamais donner. Qu'une petite femme, faible et sans énergie comme moi, soit conduite par la voie des consolations, cela se conçoit. Dieu, en ce moment, en agit ainsi à mon égard, pour me rendre supportables certaines peines qu'il lui a plu de m'envoyer. Mais entendre des serviteurs de Dieu, des hommes graves, de savoir et d'intelligence, se plaindre comme ils le font de n'avoir point de dévotion, en vérité, cela me fâche ! Je ne leur dis pas de la refuser, si Dieu la leur donne ; ils doivent même en faire grand cas, parce qu'alors sa Majesté estime qu'elle leur convient. Mais je dis que s'ils en sont privés, ils ne doivent pas s'en désoler. Quand Notre-Seigneur ne la leur donne pas, c'est qu'elle ne leur est pas nécessaire : qu'ils sachent le comprendre et rester maîtres d'eux-mêmes. En user autrement, qu'ils en soient persuadés, c'est une faute : je l'ai expérimenté, je l'ai reconnu. C'est agir imparfaitement, c'est faire brèche à la liberté d'esprit et perdre toute énergie pour les généreuses entreprises.

Quelque importance que j'attache à ceci pour les commençants — et de fait il leur est souverainement utile de débiter avec ce courage et cette liberté, — c'est moins pour eux que je parle, que pour d'autres, nombreux, hélas ! qui, après avoir commencé il y a longtemps, ne parviennent jamais à finir. Cela vient

en grande partie, j'en suis convaincue, de ce qu'ils n'ont pas dès le principe embrassé la croix. Ils sont tristes, il leur semble qu'ils n'arrivent à rien. Leur entendement cesse-t-il d'agir, ils ne peuvent s'y résigner, et c'est peut-être alors qu'à leur insu, leur volonté se nourrit et prend de la vigueur. Disons-nous bien que Dieu ne s'arrête pas à certaines choses qui nous paraissent des fautes, et qui n'en sont pas. Notre-Seigneur connaît mieux que nous notre misère et la bassesse de notre nature, il sait que nos âmes ont un désir constant de penser à lui et de l'aimer : c'est cette ferme résolution qu'il demande. Quant à ce chagrin que nous nous causons à nous-mêmes, il ne sert qu'à jeter le trouble dans notre âme, et si elle devait se trouver pendant une heure incapable de rien de bon, elle le sera pendant quatre.

Souvent, cet état ne provient que d'une indisposition corporelle; j'en ai fait bien des fois l'expérience, et je sais que c'est exact. J'ai observé la chose avec grand soin et j'en ai parlé ensuite à des personnes spirituelles. Notre misère est telle, que notre âme, cette pauvre petite prisonnière, participe aux infirmités du corps. Les changements des saisons et la révolution des humeurs la mettent bien souvent, sans qu'il y ait de sa faute, hors d'état d'accomplir ce qu'elle souhaite, et la font souffrir de toute manière. Plus on veut alors la forcer, plus le mal augmente et se prolonge. Ainsi l'on doit user de discernement, afin de reconnaître quand le mal procède de cette cause, et ne pas achever alors d'accabler la pauvre âme. Il faut que ces personnes comprennent qu'elles sont malades. Elles feront bien de changer l'heure de leur oraison, souvent même durant un certain temps. Qu'elles supportent de leur

mieux leur exil; il est bien dur, pour une âme qui aime Dieu, de se voir réduite à mener une si misérable existence et dans l'impuissance de faire ce qu'elle veut, et cela, à cause d'un hôte aussi incommode que le corps.

J'ai dit qu'il fallait du discernement, car le démon pourra quelquefois être l'auteur de ce que l'on éprouve. Il ne faut donc ni toujours abandonner l'oraison quand l'esprit est livré aux distractions et aux troubles, ni tourmenter l'âme sans relâche en lui demandant l'impossible. Au reste, il est des œuvres extérieures, des actions de charité, des lectures, auxquelles on peut s'appliquer. A la vérité, il y aura des moments où l'âme s'en trouvera également incapable : alors, qu'elle serve le corps pour l'amour de Dieu, afin qu'en d'autres rencontres le corps la serve à son tour. Dans ce cas, on pourra très bien prendre quelque pieuse distraction, comme seraient des conversations saintes, ou bien encore aller à la campagne, le tout suivant le conseil du confesseur. L'expérience, qui nous apprend ce qui nous convient, est d'un précieux secours en toutes choses. Il y a bien des manières de servir Dieu. Son joug est suave, et c'est un grand point de ne pas traîner l'âme comme par force, mais de la conduire avec douceur pour son plus grand bien.

Ainsi, je le répète, il n'y a pas d'inconvénient à le redire souvent, tant la chose est importante : que nul ne se tourmente ni ne s'afflige, soit des sécheresses, soit des inquiétudes, soit de l'égarement des pensées. S'il veut acquérir la liberté d'esprit et ne pas vivre dans un chagrin continuel, qu'il commence par ne point s'épouvanter de la croix. Il verra comment Notre-Seigneur l'aidera à la porter, quelle heu-

reuse vie il mènera et quel profit il tirera de tout. Si le puits ne donne rien, il est clair que ce n'est pas nous qui pouvons y mettre de l'eau. Mais veillons toujours, afin d'en tirer quand il y en aura, car alors c'est par ce moyen que Dieu veut multiplier en nous les vertus.

CHAPITRE XII

JUSQU'OU NOUS POUVONS ARRIVER PAR NOUS-MÊMES, AIDÉS DE LA GRACE, ET COMBIEN IL EST DANGEREUX DE VOULOIR S'ÉLEVER AUX CHÔSES SURNATURELLES ET EXTRAORDINAIRES AVANT D'Y ÊTRE ÉLEVÉ PAR DIEU.

SOMMAIRE. — L'âme ne doit pas d'elle-même passer au delà de la méditation. — Elle trouvera un immense profit à s'attacher à l'humanité de Notre-Seigneur. — Inconvénients qui se produisent lorsqu'on fait effort pour atteindre aux goûts surnaturels. — La sainte n'entend pas interdire les considérations élevées sur Dieu et les choses d'en haut. — Comment Notre-Seigneur l'éclaira sur les effets qu'il opérerait dans son âme.

Mon but, dans le précédent chapitre, malgré bien des digressions, selon moi nécessaires, a été de montrer jusqu'où peuvent aller nos efforts personnels et comment, dans ce premier degré, la dévotion dépend en partie de notre travail. Nous appliquons-nous à méditer et approfondir ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous, notre âme se sent émue de compassion, et cette douleur, les larmes qu'elle fait répandre, ont quelque chose de suave. Venons-nous à considérer la gloire future, l'amour que Notre-Seigneur nous a témoigné, sa résurrection glorieuse, nous voilà sous une impression de joie. Cette joie n'est ni entièrement spirituelle ni entièrement sensible; c'est cependant une joie vertueuse, de même que la douleur précédente était une douleur méri-

toire. J'en dis autant de tout ce qui fait naître en nous une dévotion où le travail de notre esprit a eu sa part. Cette dévotion néanmoins reste un don de Dieu, et nous ne saurions sans lui ni la mériter ni l'obtenir. Une âme que Dieu n'a pas fait monter plus haut fera très sagement de ne pas chercher à s'y élever d'elle-même. Et ceci est bien à remarquer, car au lieu d'y gagner, elle ne ferait qu'y perdre.

En ce degré, il est bon de produire souvent des actes qui stimulent la générosité au service de Dieu, qui enflamment l'amour ou qui fortifient les vertus. C'est le conseil d'un livre intitulé : *L'art de servir Dieu*, ouvrage excellent, qui convient parfaitement à ce degré où l'entendement travaille (1). L'âme pourra se représenter aussi qu'elle est en la présence de Jésus-Christ, s'attacher très affectueusement à sa sainte humanité, vivre en la société de ce divin Maître, lui parler, lui exposer ses besoins, se plaindre à lui de ses peines, et au lieu de l'oublier quand elle est dans la joie, se réjouir alors avec lui. Tout cela sans formules étudiées, mais avec des paroles simples, dictées par les désirs et les besoins du moment.

C'est là une excellente méthode pour avancer, et pour le faire rapidement. Au reste, il est, à mon avis, bien avancé déjà, celui qui travaille à se maintenir dans une si précieuse compagnie, qui sait en tirer profit, qui conçoit un amour vrai pour le bon Maître qui nous a comblés de tant de bienfaits. Après cela, je le redis encore, si nous sommes privés de dévotion sensible, n'en ayons nul chagrin, mais remercions Dieu qui veut bien, malgré la faiblesse de nos œuvres, entretenir en nous le désir de lui

1. Cet ouvrage a été composé par le père Alphonse de Madrid, de l'ordre de Saint-François.

plaire. Vivre en la société de Jésus-Christ est utile dans tous les degrés de la vie spirituelle : c'est un moyen très sûr de profiter dans le premier, d'arriver promptement au second, et d'éviter les pièges du démon dans les derniers.

Voilà donc ce qui est en notre pouvoir. Celui qui entreprendra de passer outre et d'élever son esprit à des goûts spirituels qui ne lui sont point accordés, verra lui échapper l'un et l'autre. Telle est mon opinion. Et, en effet, d'une part il vise à ce qui dépasse la nature, de l'autre, il laisse son entendement inactif : forcément, l'âme se trouvera dans un désert, livrée à la sécheresse. D'ailleurs, l'édifice spirituel reposant tout entier sur l'humilité, plus on s'approche de Dieu, plus cette vertu doit grandir, et s'il en est autrement, tout est perdu. Or il y a, ce semble, un certain orgueil à vouloir de soi-même monter plus haut. Etant donnée notre misère, Dieu nous fait déjà trop de grâce en nous permettant de nous approcher de lui.

Qu'on n'aille pas croire cependant que je prétende interdire les grandes pensées auxquelles l'esprit peut s'élever sur Dieu et sa sagesse infinie, sur le ciel et les merveilles qu'il renferme. Pour moi, il est vrai, je n'en ai jamais usé ; encore une fois, j'en étais incapable. Dieu me faisait la grâce de le comprendre : toujours si misérable, c'était déjà témérité de ma part d'appliquer mon esprit aux choses de la terre. Dès lors, comment aurais-je pu l'élever aux choses du ciel ? Mais il est des personnes qui se serviront utilement des considérations de ce genre, spécialement si elles ont étudié ; car, à mon avis, la science est un grand trésor pour cet exercice, quand elle est jointe à l'humilité. J'en ai fait la remarque, il y a

quelque temps, à propos de plusieurs théologiens. Entrés depuis peu dans la voie de l'oraison, ils y ont déjà fait d'immenses progrès. C'est là ce qui m'inspire de si ardents désirs d'en voir beaucoup s'adonner à la vie intérieure; j'y reviendrai plus loin.

En disant qu'il ne faut pas s'élever, mais attendre que Dieu nous élève, je me sers d'une expression usitée dans le langage spirituel. Quiconque aura un peu d'expérience me comprendra. Et s'il en est autrement, je renonce à l'expliquer.

Dans la théologie mystique dont j'ai commencé à parler, l'entendement n'agit plus, parce que Dieu le suspend, ainsi que je l'exposerai plus au long dans la suite, si le Seigneur m'en rend capable. Ce que je désapprouve, c'est qu'on ait la présomption de le suspendre de soi-même. N'arrêtons pas son action : nous resterions froids et comme hébétés, frustrés tout à la fois de ce que nous avons et de ce que nous prétendions obtenir. Quand c'est Dieu qui suspend et arrête l'entendement, il lui fournit de quoi admirer et de quoi s'occuper; alors, dans l'espace d'un *Credo*, nous recevons, sans discourir, plus de lumière que nous ne pourrions en acquérir en bien des années par toutes nos industries terrestres. Mais, de nous-mêmes, vouloir lier les puissances de notre âme et arrêter leur activité, c'est une folie. De plus, je le répète, il y a là, sans qu'on s'en rende compte, un certain manque d'humilité. Et s'il n'y a pas faute, il y a pourtant châtement, car, outre que c'est peine perdue, l'âme éprouve une sorte de malaise : on dirait quelqu'un qui, ayant pris son élan pour sauter, se sent retenu par derrière. Elle a, ce semble, mis ses forces en mouvement, et voici qu'elle n'obtient

pas ce qu'elle s'était proposé. Au peu de profit qui en résulte, on reconnaîtra, pour peu qu'on veuille y prendre garde, le petit manque d'humilité dont je parlais tout à l'heure. En effet, cette excellente vertu a cela de propre, que nulle des actions où elle entre ne laisse de dégoût dans l'âme.

Je crois avoir été claire : peut-être ne sera-ce que pour moi seule. Daigne le Seigneur ouvrir par l'expérience les yeux de ceux qui liront ces pages ! Si restreinte que soit cette expérience, ils me comprendront sur l'heure.

Pendant bien des années, j'ai lu une foule de choses sans les comprendre. Ensuite, j'ai passé un temps considérable sans pouvoir trouver de termes pour expliquer les grâces que Dieu m'accordait, ce qui a été pour moi la source de bien des peines. Mais quand il plaît à sa Majesté, elle enseigne tout en un moment, et d'une manière qui me jette dans la stupeur. Voici ce que je puis affirmer en toute vérité. Bien des hommes spirituels avec qui j'avais des entretiens, ont cherché à m'expliquer les dons que Dieu faisait à mon âme, espérant ainsi m'aider à en rendre compte. Ma stupidité a rendu tous leurs efforts entièrement inutiles. Peut-être Notre-Seigneur voulait-il avoir seul en ceci des droits à ma reconnaissance. Et, par le fait, c'est lui qui a toujours été mon maître. Qu'il en soit béni ! Mais aussi, quelle confusion pour moi qu'un tel aveu soit l'expression de la vérité ! Curieuse pour des frivolités, je ne l'étais nullement en ce point, parce qu'ici la curiosité eût été vertu. C'est donc sans que je l'aie ni désiré ni demandé, que Dieu m'a éclairée en un instant et mise en état de m'exprimer. Mes confesseurs en étaient surpris, et moi bien davantage, parce que mon incapacité

m'était mieux connue. Ceci est tout récent et fait que je ne me mets pas en peine d'apprendre ce que Dieu ne m'enseigne point. Je me contente de m'informer de ce qui touche la conscience.

Oui, je le redis encore, il est très important de ne pas élever son esprit avant que Dieu ne l'élève; et quand il le fait, il n'y a pas à s'y méprendre. Cette tentative serait particulièrement funeste aux femmes, parce que le démon pourrait les faire tomber dans quelque illusion. Je suis persuadée cependant que Notre-Seigneur ne lui permettra pas de nuire à une âme qui cherche humblement à s'approcher de son Dieu. Au contraire, elle rencontrera gain et profit là où le tentateur pensait lui faire trouver une perte.

Si je me suis beaucoup étendue, c'est que cette voie est la plus fréquentée des commençants, et que les avis donnés ont une grande importance. On les trouvera sans doute bien mieux exposés ailleurs. Aussi ne les ai-je consignés ici qu'avec une honte, une confusion extrême, et j'aurais dû en éprouver une bien plus grande encore. Dieu soit béni de tout, lui qui permet et commande à une personne telle que moi de parler de matières qui le concernent et, par là même, sont si nobles et si relevées!

CHAPITRE XIII

ELLE CONTINUE A EXPLIQUER LE PREMIER DEGRÉ D'ORAISON.
CONSEILS AU SUJET DE PLUSIEURS TENTATIONS QUE LE
DÉMON SUSCITE ASSEZ SOUVENT. CE CHAPITRE EST D'UNE
GRANDE UTILITÉ.

SOMMAIRE. — *Il faut dès le début marcher avec dilatation et confiance. — Combien les âmes courageuses avancent rapidement. — En quoi l'on peut imiter les saints. — Il faut modérer les desirs excessifs de l'avancement du prochain et l'inquiétude que causent ses fautes. — Conseils aux âmes dont l'entendement est actif. — Tourments que les directeurs indiscrets causent parfois aux âmes spirituelles. — Importance du choix d'un directeur. — Admiration de la sainte pour les hommes éminents en doctrine.*

Je crois à propos d'indiquer ici certaines tentations que j'ai remarquées dans les commençants, et dont j'ai moi-même éprouvé quelques-unes. J'y joindrai plusieurs avis qui me paraissent nécessaires.

Dès le début, qu'on tâche de marcher avec joie et liberté. Certaines personnes se figurent que si elles se perdent de vue le moins du monde, la dévotion va les quitter. Il est bon, certainement, de se défier de soi et de ne pas s'exposer aux occasions où l'on a coutume d'offenser Dieu. C'est même indispensable, tant que l'on n'est pas encore solidement établi dans la vertu; et bien peu de personnes arrivent à l'être suffisamment pour pouvoir se dispenser de vigilance dans les occasions qui favorisent leurs penchants naturels. Tant que nous sommes en cette vie, il nous est bon, ne fût-ce qu'au point de vue de l'humilité,

de bien connaître la misère de notre nature. Mais enfin, je l'ai dit déjà, il y a bien des récréations que l'on peut se permettre, quand ce ne serait que pour revenir avec plus de vigueur à l'oraison. En tout, la discrétion est nécessaire.

Qu'on ouvre également son âme à une grande confiance. Ne rétrécissons pas nos désirs, c'est d'une haute importance. Croyons fermement qu'avec le secours divin et des efforts, nous pourrons, par succession de temps, acquérir nous aussi ce que tant de saints, aidés par Dieu, sont parvenus à obtenir. Si jamais ils n'avaient conçu de semblables désirs et si, peu à peu, ils n'en étaient venus à l'exécution, jamais ils ne seraient montés si haut. Notre-Seigneur demande et aime des âmes courageuses, pourvu qu'elles soient humbles et se défient beaucoup d'elles-mêmes. Je n'ai pas vu une seule de ces âmes rester dans les basses régions de la vie spirituelle. Jamais non plus je n'ai vu aucune de celles qui abritent leur lâcheté sous le couvert de l'humilité, faire en de longues années le chemin que font les premières en quelques années seulement. Ah! combien il importe dans la vie spirituelle de s'animer aux grandes choses! J'en suis tout étonnée moi-même. L'âme, sans doute, est faible encore : semblable au petit oiseau qui n'a pas entièrement dépouillé le duvet, elle se fatigue et ne tarde pas à s'arrêter. Mais déjà, d'un coup d'aile, elle a franchi un immense espace.

Pendant quelque temps, j'ai eu sans cesse présente à l'esprit cette parole de saint Paul : *On peut tout en Dieu* (1). De moi-même, je le comprenais, je

1. *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Phil., iv, 13.)

ne pouvais rien ; aussi cette pensée m'était-elle d'un grand secours. J'en dis autant de la parole de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez* (1). Souvent, je me disais que saint Pierre n'avait rien perdu à se jeter dans la mer, bien qu'ensuite la frayeur l'eût saisi. Ces premières résolutions sont d'une haute utilité. Néanmoins, dans ce premier degré, il faut de la réserve, de la discrétion, et l'on doit se soumettre à la conduite d'un guide. Mais encore faut-il bien prendre garde à n'en pas choisir un qui enseigne à faire le crapaud et qui, pour peu qu'il ait dressé une âme à donner la chasse aux lézards, se déclare satisfait.

L'humilité doit toujours aller la première, pour nous apprendre que les forces dont nous avons besoin ne viendront pas de notre propre fonds. Mais entendons bien de quelle nature doit être cette humilité. Le démon, j'en suis convaincue, nuit beaucoup aux personnes d'oraison et les empêche d'aller loin, en leur donnant une fausse idée de cette vertu. Il nous fait croire qu'il y a de l'orgueil à concevoir de grands désirs, à vouloir imiter les saints, à soupirer après le martyre. Il nous dit — ou nous persuade — que les actions des saints doivent être admirées, mais non imitées, par des pécheurs tels que nous. Je suis de cet avis ; mais encore faut-il distinguer ce qui appelle l'admiration et ce qui réclame l'imitation. Evidemment, il ne faudrait pas qu'une personne faible et malade entreprit de longs jeûnes, des austérités rigoureuses, qu'elle allât vivre dans un désert où elle ne pourrait ni dormir ni se procurer d'ali-

1. *Da quod jubes, et jube quod vis.* (Conf., lib. x, cap. xxix.)

ments, et le reste à l'avenant. Mais croyons qu'avec le secours de Dieu nous pouvons arriver à un grand mépris du monde, à l'indifférence en matière d'honneur, au détachement des biens de la terre.

Il nous semble, tant nos cœurs sont étroits, que si nous venons un instant à oublier le soin de notre corps pour songer à notre âme, la terre va nous manquer. Nous nous persuadons qu'avoir abondamment le nécessaire favorise le recueillement, parce que les sollicitudes sont une source de trouble dans l'oraison. Mais ce qui m'afflige, moi, c'est que nous ayons si peu de confiance en Dieu et tant d'amour de nous-mêmes, que les soins matériels nous jettent dans l'inquiétude. De fait, à ceux dont la vie intérieure est si faible, des niaiseries donnent autant de souci que des choses de poids et de conséquence pourraient en causer à d'autres. Et, après cela, nous nous figurons sérieusement être spirituels!

Voici une pensée qui me vient. Cheminer ainsi, c'est vouloir faire un compromis entre le corps et l'âme, de façon à ne pas se priver ici-bas des agréments de la vie et en même temps jouir de Dieu dans l'autre monde. Et réellement il en sera ainsi, si l'on vit selon la justice et si l'on s'attache à la vertu. Mais c'est là marcher à pas de poule, et jamais, à pareille allure, on ne parviendra à la liberté de l'esprit. Cette manière de procéder convient, selon moi, aux personnes mariées : il faut bien qu'elles vivent suivant leur vocation. Mais pour un autre état de vie, je ne saurais estimer cette méthode d'avancement, et l'on ne me persuadera pas qu'elle soit bonne. J'en ai fait l'épreuve, et jamais je ne m'en serais affranchie si le Seigneur, dans sa bonté, ne m'eût enseigné un sentier plus court. Quant aux dé-

sirs, j'en ai toujours eu de grands; mais, comme je le disais tout à l'heure, je voulais tout à la fois m'adonner à l'oraison et vivre à ma fantaisie. Si quelqu'un m'eût fait prendre mon vol, j'en serais venue, je crois, des désirs aux effets. Mais, pour nos péchés, ils sont malheureusement si peu nombreux, si rares, ceux qui n'ont pas sur ce point une discrétion excessive! A mon avis, cela suffit pour empêcher les commençants de s'élever en peu de temps à une haute perfection. Dieu ne nous manque jamais, et la faute n'est pas à lui. C'est nous, misérables que nous sommes, qui lui manquons toujours.

On peut encore imiter les saints en recherchant la solitude, le silence, et en pratiquant beaucoup d'autres vertus qui ne tueront pas ce malheureux corps. S'il réclame des traitements si bien réglés, c'est afin de dérégler l'âme. Le démon, d'ailleurs, contribue beaucoup à le rendre impuissant. Aperçoit-il en nous la moindre appréhension, il ne lui en faut pas davantage pour nous mettre dans l'esprit que tout va nous tuer, ou du moins ruiner notre santé. Il n'est pas jusqu'aux larmes qu'il ne nous représente comme pouvant nous rendre aveugles. J'ai passé par là : c'est ainsi que je le sais. Mais, je le demande, pouvons-nous faire un meilleur emploi de la vue et de la santé, que de les perdre de cette façon? Infirmes comme je le suis, j'ai été enchaînée et incapable de tout jusqu'au jour où j'ai pris la résolution de ne plus me soucier ni de mon corps ni de ma santé. A vrai dire, ce que je fais maintenant se réduit à bien peu de chose. Mais Dieu m'ayant dévoilé la ruse du démon, lorsqu'il objectait la perte de la santé, je répondais : Peu importe que je meure! Parlait-il de repos? Je n'ai plus besoin de repos, disais-je, mais

de croix. Et ainsi du reste. Je reconnus clairement que, malgré un état réellement maladif, je cédaï sur je ne sais combien de points à la tentation, ou peut-être à ma lâcheté. De fait, depuis que je n'y regarde plus de si près et que je me soigne moins, je me porte beaucoup mieux.

Il est donc d'une extrême importance, quand on commence à faire oraison, de ne point rabaïsser ses pensées. Qu'on en croie mon expérience. Si l'aveu de mes fautes rendait sage à mes dépens, il pourrait avoir son utilité.

Une autre tentation, très ordinaire chez ceux qui commencent à goûter le repos et les avantages de la vie spirituelle, c'est le désir de voir tout le monde y faire de grands progrès. Un tel désir est bon, mais la manière de le réaliser pourrait ne l'être pas. En ceci, il faut une grande discrétion et beaucoup d'adresse ; autrement on se donnerait l'air d'enseigner les autres. Pour obtenir un résultat, il est nécessaire d'avoir des vertus très fortes, sans quoi on leur devient un sujet de tentation. Voici ce qui m'est arrivé à moi-même, et c'est là ce qui me permet d'en parler. C'était à l'époque où, comme je l'ai dit, je tâchais d'inspirer à quelques personnes le désir de faire oraison. D'une part, elles m'entendaient relever bien haut les avantages qu'on en retire, et de l'autre, elles me voyaient rester, malgré l'oraison, fort pauvre de vertus. Elles en étaient à bon droit choquées, déconcertées, et se demandaient comment ces deux choses pouvaient s'accorder : elles-mêmes me l'ont avoué depuis. En outre, la bonne opinion qu'elles avaient de moi les empêchait de regarder comme blâmable ce qui l'était effectivement, et cela, parce qu'elles me le voyaient faire quelquefois.

C'est ainsi que s'y prend le démon : on dirait qu'il se sert de nos vertus pour autoriser, autant qu'il le peut, le mal qu'il a en vue. Et ce mal a beau être léger en lui-même, dès qu'il s'agit d'une communauté, l'ennemi en tire certainement de grands avantages. Combien plus lorsque ma conduite était si gravement répréhensible ! Aussi, en bien des années, trois personnes seulement tirèrent profit de mes conseils. Plus tard, au contraire, quand le Seigneur m'eut affermie dans la vertu, je pus en deux ou trois ans me rendre utile à un grand nombre ; on le verra plus loin. Il se rencontre en ceci un autre grave inconvénient, c'est que l'âme y perd. Dans le principe, en effet, elle doit viser par-dessus tout à ne s'occuper que d'elle-même, et se représenter qu'il n'y a que Dieu et elle sur la terre. Voilà ce dont elle a besoin.

Une autre tentation encore, c'est un vif chagrin causé par les péchés et les manquements du prochain. Comme toutes les autres, cette tentation se couvre des apparences du zèle ; aussi est-il nécessaire d'ouvrir les yeux sur soi-même et d'user de circonspection. Le démon fait accroire que ce chagrin vient uniquement du désir que Dieu ne soit point offensé, du regret de le voir outragé. On voudrait y remédier sur l'heure : de là, une inquiétude qui empêche de faire oraison. Et le pire, c'est qu'on se persuade que c'est vertu, perfection, zèle de la gloire de Dieu. Je ne parle pas de la douleur que causent soit des péchés publics qui seraient passés en coutume dans une communauté, soit les maux causés à l'Eglise par ces hérésies qui, sous nos yeux, entraînent tant d'âmes à leur perte. Cette douleur est très juste, et par là même, elle n'inquiète pas.

Pour l'âme qui s'applique à l'oraison, la voie sûre est d'oublier absolument toutes choses, pour ne s'occuper que d'elle-même et du soin de plaire à Dieu. C'est là le meilleur. Que n'aurais-je pas à dire, s'il me fallait parler des erreurs où j'ai vu tomber par trop de confiance en de bonnes intentions ! C'est pourquoi, ouvrons toujours les yeux sur les vertus et les qualités du prochain, et que la grandeur de nos péchés soit comme un bandeau qui nous empêche d'apercevoir ses défauts. Cette manière de faire, si imparfaite qu'elle puisse être au début, mène cependant à l'acquisition d'une vertu de grand prix : celle qui consiste à estimer les autres meilleurs que soi. C'est par cette voie qu'elle commence à s'implanter dans l'âme, avec l'assistance de Dieu, bien entendu, car en ceci comme en tout le reste son secours est indispensable, et ce secours vient-il à faire défaut, tous nos soins demeurent inutiles. Supplions donc le Seigneur de nous accorder cette vertu ; puis, faisons des efforts. Lui ne se refuse à personne.

Voici maintenant un avis que j'adresse à ceux qui discourent beaucoup avec l'entendement, et pour qui tout sujet fournit abondance de réflexions. A ceux qui sont hors d'état de faire travailler leur entendement — et j'étais de ce nombre, — il n'y a qu'un conseil à donner : prendre patience, en attendant que le Seigneur les illumine et leur fournisse de quoi s'occuper. De fait, ils ne peuvent par eux-mêmes que fort peu de chose, et leur entendement leur est plutôt un embarras qu'un secours.

Revenant à ceux qui discourent, je leur dis de ne pas employer à cet exercice, si méritoire qu'il soit d'ailleurs, tout le temps de l'oraison. Comme ils y trouvent du plaisir, ils se figurent que pour eux il

n'est point de jour de dimanche, et que tous leurs instants appartiennent au travail. Le reste, à leur avis, n'est qu'une perte de temps. Eh bien ! moi, je regarde cette perte comme un gain véritable. Que de la façon indiquée plus haut, ils se mettent intérieurement en présence de Jésus-Christ ; que là, sans effort de l'entendement, ils restent à lui parler, à jouir de sa compagnie ; qu'au lieu de se fatiguer à ordonner un discours, ils se contentent de représenter leurs besoins et les raisons qu'aurait Notre-Seigneur de ne pas les souffrir auprès de lui. Ils feront bien pourtant d'user de variété, de crainte que l'âme ne se fatigue par la continuité d'un même aliment. Ceux dont je parle sont extrêmement savoureux et profitables ; une fois que l'âme y a pris goût, elle y trouve une nourriture substantielle et vivifiante, avec de très précieux avantages.

Je voudrais m'expliquer plus clairement encore, car tout ce qui concerne l'oraison présente de la difficulté, et sans le secours d'un maître, on a bien de la peine à en avoir l'intelligence. Tout mon désir serait d'être brève, et vu l'excellent esprit de celui qui m'a ordonné de traiter ces matières d'oraison, il suffirait de les effleurer. Mais mon incapacité ne me permet pas d'expliquer en peu de mots des questions qu'il est si important d'élucider à fond. Ayant tant souffert moi-même, j'ai pitié de ceux qui commencent sans autre secours que celui des livres. C'est singulier à quel point la lumière qu'ils fournissent est différente de celle qu'on acquiert ensuite par l'expérience.

Je reviens à ce que je disais. Nous nous mettons à méditer un point de la passion, par exemple, Notre-Seigneur à la colonne. L'esprit recherche la

cause des cruelles douleurs, de l'extrême affliction que sa Majesté endura dans un tel abandon ; il se livre à bien d'autres réflexions qu'un entendement actif déduit facilement, surtout s'il est exercé par l'étude. C'est le mode d'oraison par lequel doivent commencer, poursuivre, et finir toutes les âmes que Dieu n'a pas encore élevées aux états surnaturels ; ce chemin est excellent et très sûr. J'ai dit toutes les âmes. Il en est cependant un grand nombre qui trouvent plus de profit à méditer des sujets autres que la passion. De même qu'il y a bien des demeures dans le ciel, il y a, pour y arriver, bien des chemins. A certaines personnes, il est avantageux de se considérer en enfer, à d'autres, que cette seule pensée afflige, il est meilleur de se voir dans le ciel. D'autres encore se trouvent bien de songer à la mort. Enfin il y en a dont le cœur est si tendre, que la méditation continuelle de la passion leur serait très pénible ; pour celles-là, il y a consolation et profit à contempler la puissance et la grandeur de Dieu dans les créatures, et cet amour pour l'homme qui brille dans tous ses ouvrages. C'est, du reste, une admirable manière de procéder, pourvu qu'on revienne souvent à la passion et à la vie de Jésus-Christ, sources permanentes de tout bien.

Quand on commence, il faut remarquer soigneusement ce dont on tire plus de profit. Pour cela un directeur est très nécessaire, mais il est à désirer qu'il ait de l'expérience. Autrement, il pourra commettre bien des erreurs. Ne comprenant pas l'âme qu'il dirige, il l'empêchera elle-même de voir clair. Et celle-ci, sachant tout le mérite de la soumission au guide spirituel, n'osera s'écarter en rien de ce qui lui est commandé. J'ai rencontré de ces

âmes qui étaient tourmentées et en quelque sorte parquées par des directeurs sans expérience. Vraiment, elles me faisaient pitié. L'une d'elles surtout ne savait plus que devenir. Ces directeurs, n'entendant rien à la vie spirituelle, fatiguent à la fois l'âme et le corps, et empêchent les progrès. Une personne me raconta que le sien la tenait enchaînée depuis huit ans dans la connaissance d'elle-même, sans lui permettre d'en sortir. Et pourtant, Dieu l'avait déjà élevée à l'oraison de quiétude. Il en résultait pour elle de bien grandes souffrances.

Sans doute, on ne doit jamais négliger la connaissance de soi-même, et il n'est pas d'âme, fût-elle un géant dans la vie spirituelle, qui n'ait souvent besoin de retourner à l'enfance et à la mamelle. Il ne faut jamais l'oublier ; au reste, je le répéterai peut-être encore, tant c'est important. Non, il n'y a pas d'état d'oraison, pour élevé qu'il puisse être, où il ne soit nécessaire de revenir souvent aux premiers principes. Dans le chemin de l'oraison, le souvenir de ses péchés et la connaissance de soi-même sont le pain avec lequel il faut manger tous les aliments, si délicats qu'ils soient ; et sans ce pain, on ne serait point nourri. Mais encore faut-il le prendre avec mesure. Quand une âme est déjà assouplie et intimement convaincue qu'elle n'a rien de bon par elle-même, quand elle se tient toute confuse en la présence d'un si grand Roi et voit le peu de retour dont elle paie ses immenses bienfaits, quel besoin a-t-elle de consumer là son temps ? Elle fera bien mieux de s'occuper à d'autres considérations que Dieu lui présente, et qu'il n'est pas juste de négliger. Notre-Seigneur sait bien mieux que nous la nourriture qui nous convient,

Il est donc très important que le directeur soit éclairé : j'entends, qu'il ait un jugement droit et de l'expérience. Si avec cela il est théologien, c'est parfait. Mais si l'on n'en peut trouver un qui réunisse ces trois avantages, mieux vaut qu'il possède les deux premiers, parce qu'on peut, en cas de besoin, consulter des hommes de doctrine. A mon avis, ces derniers, s'ils ne sont pas adonnés à l'oraison, seront peu utiles à des commençants ; cependant, je suis loin de déconseiller les rapports avec eux. Plutôt que de se faire une spiritualité mal établie, je préférerais qu'on renonçât à l'oraison. La doctrine est une grande chose ; elle instruit, elle éclaire les ignorants comme nous. Une fois appuyés sur les vérités de la sainte Ecriture, nous sommes sûrs de marcher droit. Quant aux dévotions niaises, Dieu nous en délivre !

Je veux m'expliquer davantage, car j'embrasse trop de choses, je crois. Comme je l'ai dit, j'ai toujours eu le défaut de ne savoir m'expliquer qu'en beaucoup de paroles. Voici une religieuse qui commence à faire oraison. Un homme simple la conduit. S'il se met dans l'esprit qu'elle doit lui obéir plutôt qu'à son supérieur, il le lui persuadera : cela, sans malice, et croyant bien faire. Et de fait, s'il n'est pas religieux lui-même, il se figurera qu'il doit en être ainsi. S'agit-il d'une femme mariée, il lui dira de passer en oraison le temps qu'elle doit consacrer aux soins de sa maison, au risque même de mécontenter son mari. Ainsi, il ne sait régler ni les temps, ni les choses conformément à la raison. La lumière lui faisant défaut, il lui est impossible, malgré tout son désir, d'en donner aux autres.

La doctrine, il est vrai, n'est pas nécessaire pour

régler les questions de ce genre. Et cependant, mon opinion est et sera toujours, que tout chrétien doit, lorsqu'il le peut, communiquer avec des hommes doctes ; et plus ils le seront, mieux cela vaudra. Ceux qui marchent par les voies de l'oraison en ont plus besoin que les autres ; et cela, à proportion qu'ils seront plus spirituels. Ce serait se tromper que de dire : les théologiens étrangers à l'oraison ne sauraient convenir aux personnes qui s'y adonnent. J'ai été en relation avec beaucoup de théologiens, et mes besoins ayant été plus grands ces dernières années, je les ai recherchés davantage : toujours, du reste, je leur ai été très affectonnée. Quelques-uns, évidemment, n'ont pas l'expérience des voies spirituelles, mais ils ne les ont pas pour cela en aversion, ils ne les ignorent pas, et dans l'Écriture sainte qu'ils étudient sans cesse, ils rencontrent les véritables marques du bon esprit. Ce dont je suis très persuadée, c'est que le démon ne séduira point par ses artifices une personne d'oraison qui consulte des théologiens, à moins qu'elle ne veuille se tromper elle-même. Selon moi, il redoute extrêmement la science humble et vertueuse : il sait qu'il sera démasqué par elle, et qu'il se retirera avec perte.

J'ai dit ceci, parce que certaines personnes se figurent que les hommes de doctrine non adonnés à la vie intérieure, ne sont pas faits pour diriger les âmes d'oraison. Qu'un directeur doive être spirituel, je l'ai déjà montré ; mais si la doctrine lui fait défaut, c'est un grave inconvénient. Il y aura donc grand avantage à traiter avec des théologiens, pourvu qu'ils aient de la vertu. A supposer qu'ils ne s'adonnent point à la vie spirituelle, ils nous seront

encore utiles. Dieu les éclairera sur les points dont ils doivent nous instruire ; il les rendra même spirituels pour les mettre en état de nous faire du bien. Je ne parle ainsi qu'après en avoir fait l'épreuve : cela m'est arrivé avec plus de deux.

Je le déclare, une âme se trompe lourdement si, avant de se remettre entièrement à la conduite d'un seul guide, elle ne le choisit pas tel que j'ai dit. Est-elle engagée dans la vie religieuse, elle doit déjà soumission à son supérieur, et celui-ci peut se trouver dépourvu des trois qualités indiquées. C'est une assez pesante croix, sans aller, de son plein gré, soumettre son jugement à un homme qui en manque. Quant à moi, jamais je n'ai pu m'y résoudre, et je ne trouve pas que ce soit à faire. Vit-elle au milieu du monde, elle a toute facilité de choisir son guide. Qu'elle en bénisse Dieu, et ne se prive pas d'une si sainte liberté. Je dis plus, qu'elle reste plutôt sans directeur, tant qu'elle n'en aura pas trouvé un qui lui convienne. Dieu le lui fera rencontrer, si elle n'est conduite que par l'humilité et le désir de faire un bon choix.

Je bénis Dieu de tout mon cœur, et nous autres femmes, avec tous ceux qui sont dépourvus d'instruction, nous devrions lui rendre à tout moment d'infinies actions de grâces, de ce qu'il se trouve des hommes qui, à force de travail, ont conquis la vérité que nous ignorons. Quelle n'est pas mon admiration quand je songe au prix de quels efforts les hommes de science, et spécialement les religieux, ont acquis ce trésor, tandis que je puis, moi, y avoir part sans autre peine que celle de les interroger ! Et quelqu'un refuserait d'en profiter ? Dieu nous en préserve ! Je les vois soumis, ces hommes,

aux labeurs de la vie religieuse, et ces labeurs sont grands : austérités, nourriture grossière, obéissance aux supérieurs — et sur ce point en vérité ils me font parfois rougir, — sommeil court et pénible, partout la souffrance, partout la croix. Ah ! quel malheur de se priver par sa faute d'un bien qui leur a tant coûté ! Et nous, libres de tous les sacrifices qu'ils s'imposent, recevant d'eux la nourriture tout apprêtée comme l'on dit, et vivant à notre guise, nous irions nous préférer à eux parce que nous faisons un peu plus d'oraison !

Vous qui m'avez faite si incapable et si inutile, soyez béni, Seigneur ! Mais soyez-le bien plus encore de susciter vos serviteurs en si grand nombre pour nous tirer de notre sommeil ! Nos prières devraient être continuelles pour ceux qui nous donnent ainsi la lumière. Que deviendrions-nous sans eux, au milieu de ces grandes tempêtes qui agitent actuellement l'Eglise ? S'il s'en est trouvé d'indignes, la vertu des autres n'en resplendira que davantage. Daigne le Seigneur les soutenir et les assister, pour qu'ils puissent nous venir en aide ! Amen.

Je me suis bien éloignée de mon sujet. Mais ces avis auront leur utilité pour ceux qui débutent : ils les aideront à marcher sûrement dans la voie sublime où ils se sont engagés.

Je reviens à ce que je disais de la méditation de Jésus-Christ à la colonne. Il est bon de discourir quelque temps, d'approfondir les douleurs que Notre-Seigneur a endurées dans ce mystère et le motif qui les lui fit embrasser, de songer à la grandeur de Celui qui a souffert et à l'amour qui accompagnait ses souffrances. Mais il ne faut pas se fatiguer sans relâche à creuser son sujet ; il faut aussi

se tenir auprès de Notre-Seigneur dans le silence de l'entendement. L'âme tâchera de se pénétrer de la pensée qu'il la regarde ; elle lui tiendra compagnie, elle lui parlera, lui adressera des demandes ; elle s'humiliera à ses pieds, elle trouvera sa joie auprès de lui, elle se reconnaîtra indigne de demeurer en sa présence. Si elle peut en venir là, même dès le début de l'oraison, elle en tirera grand profit, car cette manière de prier est des plus avantageuses ; elle l'a du moins été pour mon âme. Je ne sais, mon père, si j'ai réussi à me bien expliquer ; vous en jugerez. Dieu veuille que je réussisse toujours à le contenter ! Amen.

CHAPITRE XIV

SECOND DEGRÉ D'ORAISON. DIEU FAIT ICI GOUTER A L'ÂME DES CONSOLATIONS PLUS PARTICULIÈRES. ON EXPLIQUE COMMENT CES FAVEURS SONT SURNATURELLES. IMPORTANCE DE CETTE MATIÈRE.

SOMMAIRE. — Premières faveurs surnaturelles. — Oraison de quiétude. — La volonté doit s'affranchir des obstacles que lui apportent l'entendement et la mémoire. — Combien le plaisir qu'elle goûte en ce degré d'oraison surpasse les contentements d'ici-bas. — Effets de l'oraison de quiétude. — Effusion de reconnaissance envers Notre-Seigneur.

Nous avons dit combien il est pénible d'arroser le verger, en tirant l'eau du puits à force de bras. Voyons maintenant la seconde manière établie par le maître du jardin pour obtenir de l'eau. Au moyen d'une roue et de godets, le jardinier peut, avec moins de fatigue, s'en procurer une plus grande quantité, et il n'est plus obligé de se livrer à un travail incessant. Appliquer cette seconde manière d'arroser à l'oraison qu'on appelle de quiétude, tel est le but que je me propose en ce moment.

L'âme ici commence à entrer en recueillement : elle touche au surnaturel. De fait, quels que soient ses efforts, il lui est impossible d'obtenir par elle-même ce dont il s'agit à présent. A vrai dire, elle se fatigue d'abord quelque temps à faire tourner la manivelle pour remplir les godets : en d'autres

termes, elle fait agir l'entendement. Mais l'eau, étant plus rapprochée du sol, est bien plus facile à obtenir que lorsqu'il fallait la tirer du puits. Je dis que l'eau est plus rapprochée, parce qu'en ce degré, la grâce se fait plus clairement connaître à notre âme. Les puissances rentrent au dedans d'elles-mêmes pour mieux savourer le plaisir dont elles jouissent; elles ne sont cependant ni suspendues ni endormies. La volonté seule se trouve occupée, et sans savoir comment elle se rend captive, elle se laisse emprisonner par Dieu, bien assurée de tomber au pouvoir de Celui qu'elle aime. O Jésus! O mon Maître! Que nous sommes ici redevables à votre amour! Il tient le nôtre tellement enchaîné, qu'il ne nous laisse plus la liberté d'aimer autre chose que vous.

Les deux autres puissances apportent leur concours à la volonté, pour la rendre capable de jouir d'un si grand bien. Parfois cependant, tandis que la volonté est unie à Dieu, elles pourront la gêner considérablement. La volonté doit n'y faire aucune attention, mais demeurer dans sa jouissance et son repos. Et en effet, si elle cherche à les ramener, elles s'égareront toutes les trois. Ces deux puissances ressemblent à des colombes qui, mécontentes de la nourriture que leur distribue, sans aucun travail de leur part, le maître du colombier, vont en chercher ailleurs, mais s'en trouvent si mal qu'elles ne tardent pas à revenir. Toutes deux vont et viennent, pour voir si la volonté leur fera part de son bonheur. Le Seigneur leur jette-t-il du grain, elles s'arrêtent; sinon, elles vont à la recherche d'une autre pâture. Apparemment elles s'imaginent rendre service à la volonté; et pourtant, cette repré-

sensation même que la mémoire et l'imagination lui font de son bonheur, lui sera plus d'une fois un obstacle. La volonté devra donc tenir à leur égard la ligne de conduite que j'indiquerai tout à l'heure.

Dans tout ce qui se passe ici, la consolation est très vive, et le travail si léger que l'oraison peut se prolonger longtemps sans amener de lassitude. L'entendement, en effet, agit d'une manière très paisible, ce qui ne l'empêche pas d'obtenir une bien plus grande quantité d'eau que lorsqu'il en tirait du puits. Les larmes que Dieu donne sont pleines de douceur; on les sent couler, sans avoir rien fait pour les provoquer. Cette eau — je veux dire ces trésors et ces faveurs de prix, que le Seigneur accorde en ce degré — est incomparablement plus efficace pour faire grandir les vertus que l'eau fournie par l'oraison précédente. L'âme, ici, s'élève peu à peu au-dessus de sa misère, elle reçoit quelque connaissance des joies du ciel. C'est là, je pense, ce qui la fait grandir en vertu et la rapproche davantage de la vertu véritable, source de toutes les vertus, c'est-à-dire de Dieu même. Sa Majesté commence à se communiquer à cette âme et veut qu'elle sente ce mode de communication. L'âme, dès qu'elle en est là, perd le désir des choses de la terre, et il n'y a guère à lui en savoir gré: elle voit jusqu'à l'évidence que le bonheur dont elle jouit n'est point d'ici-bas, qu'il n'y a ni richesses, ni puissances, ni honneurs, ni plaisirs qui puissent lui donner, l'espace même d'un clin d'œil, ce contentement vrai, ce rassasiement si senti. Dans les contentements d'ici-bas, jamais, ce me semble, nous n'atteignons cette satisfaction complète, toujours il y a place au regret. Ici, rien

à désirer tant que cet état persévère; le regret vient ensuite, mais c'est de le voir disparaître et de ne pouvoir le recouvrer, d'en ignorer même le moyen. De fait, on a beau s'épuiser de pénitences, d'oraisons, et d'autres pratiques encore : s'il ne plaît pas à Dieu de nous le rendre, tout est inutile.

Le Seigneur veut alors, dans sa munificence, faire comprendre à cette âme qu'il est tout près d'elle, si près qu'elle n'a plus besoin de lui envoyer de messagers. Elle peut lui parler elle-même et sans élever la voix, car, à cause de sa proximité, il la comprend au seul mouvement des lèvres.

Ce que je dis ici semblera peut-être étrange, puisque, nous le savons très bien, Dieu est toujours avec nous et nous entend toujours. Sur ce point, aucun doute n'est possible. Mais ici, ce divin Monarque, notre Maître, veut que nous nous rendions compte qu'il nous entend, que nous éprouvions les effets de sa présence. Il lui plaît d'agir dans notre âme d'une manière spéciale, en la remplissant d'une très vive jouissance intérieure et extérieure, et en lui faisant comprendre, ainsi que je l'ai dit déjà, toute la différence qui existe entre les contentements d'ici-bas et cette satisfaction, ce plaisir, qui semble combler en elle le vide creusé par le péché. C'est au plus intime d'elle-même que réside cette jouissance. D'où et comment l'a-t-elle reçue ? C'est ce qu'elle ignore. Souvent même, elle ne sait ce qu'elle doit faire, désirer et demander. Il lui semble avoir trouvé tous les biens à la fois, mais elle ignore ce qu'elle a trouvé, et moi-même je ne sais comment en donner l'idée. Pour bien des choses, la science me serait nécessaire. Ici, par exemple, il conviendrait d'exposer la nature du

secours général et du secours particulier, que beaucoup ne connaissent pas, d'expliquer comment, durant cette oraison, l'âme voit de ses yeux, en quelque sorte, ce secours particulier. Enfin, la science me serait utile pour une foule de choses que j'exprimerai sans doute d'une manière inexacte. Heureusement, cet écrit sera lu par des hommes qui sauront en corriger les erreurs : c'est là ce qui me rassure. Sous le double rapport de la doctrine et de la spiritualité, je puis m'en rapporter à eux : ils ne manqueront pas, je le sais, de remarquer et de retrancher ce qui sera défectueux.

Je voudrais me bien expliquer, car ces faveurs sont les premières, et au moment où le Seigneur commence à les accorder, l'âme ne les comprend pas et ne sait comment se conduire. Si Dieu la mène par la voie de la crainte, comme il le fit pour moi, et qu'elle ne rencontre personne qui la comprenne, elle sera bien en peine. C'est alors une grande joie pour elle de trouver la description de sa voie et de pouvoir se dire : c'est celle où je marche. D'ailleurs, à tous les degrés de la vie spirituelle, si l'on veut avancer, il est d'une extrême utilité de savoir la conduite à tenir. Pour l'avoir ignorée, j'ai beaucoup souffert et perdu bien du temps ; aussi ai-je grande pitié des âmes qui, arrivées là, se trouvent seules. J'ai lu bien des livres spirituels, et je vois qu'ils ne font qu'effleurer ce sujet, sans s'y arrêter. D'ailleurs, quand ils le traiteraient avec étendue, si l'âme n'est très exercée, elle aura bien de la peine à se rendre compte de son état.

Combien je désirerais que le Seigneur m'aidât à indiquer les effets produits par ces opérations, déjà surnaturelles ! On reconnaîtrait ainsi, autant du

moins qu'on le peut ici-bas, quand c'est lui qui agit. Au reste, il est toujours bon de marcher avec crainte et circonspection, car lors même que l'action de Dieu est réelle, le démon peut parfois se transfigurer en ange de lumière. Pour reconnaître le piège, il faut que l'âme soit très exercée, ou pour mieux dire, qu'elle ait atteint le sommet de l'oraison.

Mon peu de loisir ne favorise guère mon dessein; il faut donc que Notre-Seigneur se charge de le réaliser. Je suis obligée de suivre les exercices de communauté, et j'ai bien d'autres occupations encore, car je me trouve dans un monastère de fondation toute récente, comme on le verra plus loin. Ne disposant que d'instantants dérobés, je ne puis écrire d'une manière suivie. Et cependant, j'en aurais bien le désir, car c'est au moment où Dieu donne l'inspiration, qu'on s'exprime plus facilement et d'une manière plus exacte. On est alors comme une personne qui, ayant un modèle devant les yeux, le reproduit à l'aiguille. Mais l'inspiration vient-elle à manquer, eût-on consacré déjà de longues années à l'oraison, il est presque aussi impossible de s'exprimer en cette langue que de parler arabe. Aussi, je regarde comme un très grand avantage, quand je traite d'un état d'oraison, de m'y trouver alors. Dans ce cas, je le vois bien, ce n'est pas moi qui parle, ce n'est pas mon esprit qui ordonne le discours. Dans la suite, je me demande même comment j'ai pu m'exprimer ainsi. Ceci m'arrive fort souvent.

Retournons maintenant à notre jardin, ou à notre verger. Voyons comment les arbres commencent à bourgeonner, pour fleurir ensuite et donner des fruits, comment les œillets et les autres fleurs se

préparent à répandre leur parfum. Cette comparaison me charme, et voici pourquoi. Bien souvent dans mes commencements — je veux dire au début de cette vie nouvelle dont je vais avoir à parler, et Dieu veuille que j'aie maintenant commencé à le servir! — j'avais un grand plaisir à considérer mon âme comme un jardin, et à me représenter Notre-Seigneur s'y promenant. Je le suppliais d'accroître pour sa gloire le parfum de ces petites fleurs, de ces vertus, qui semblaient sur le point de paraître, d'en prendre soin lui-même, et, puisque je n'en voulais point avoir la propriété, de couper celles qu'il voudrait : je savais bien qu'elles repousseraient plus belles. Je dis couper. C'est qu'en effet, il y a des temps où le jardin devient méconnaissable. Tout y paraît flétri, l'eau qui devait l'entretenir est comme tarie : on dirait qu'il n'y eut jamais dans cette âme la moindre vertu. C'est là un état fort pénible. Dieu le permettant ainsi, le pauvre jardinier se figure avoir pris en pure perte la peine d'entretenir et de soigner son jardin. C'est alors le bon moment de sarcler et d'enlever, jusqu'à la racine, les moindres mauvaises herbes qui sont demeurées. C'est également celui de reconnaître combien nos efforts sont inutiles quand Dieu nous retire l'eau de sa grâce, et de faire peu de cas de nous-mêmes, qui ne sommes que néant, et moins encore. L'âme acquiert par là une grande humilité, et les fleurs croissent ensuite tout de nouveau.

O mon Maître ! ô mon Trésor ! Je ne puis m'exprimer comme je viens de le faire sans verser des larmes et sentir la joie inonder mon âme. Quoi, Seigneur ! vous daignez vivre avec nous ! Dès lors que vous résidez au très saint Sacrement, nous

pouvons croire fermement à la réalité de votre présence. C'est une vérité absolue, et nous avons tout droit d'user de la comparaison dont je me suis servie. Si nous n'y mettons nous-mêmes obstacle, nous pouvons trouver notre joie dans votre société, comme vous trouvez votre joie dans la nôtre, car, vous le dites vous-même, *vos délices sont d'être avec les enfants des hommes* (1). O mon tendre Maître, quelle étonnante parole ! Jamais, au temps même de mes égarements, je n'ai pu l'entendre sans une très vive consolation. Est-il possible, Seigneur, qu'il se trouve une seule âme qui, recevant de vous des grâces et des consolations semblables et sachant que vous trouvez votre joie en sa compagnie, vous offense de nouveau, après tant de faveurs, après des preuves si visibles d'un amour dont elle ne peut douter, puisqu'elle le voit à l'œuvre ? Eh bien ! oui, il en est une à qui ce malheur est arrivé, non une fois, mais un grand nombre de fois. Et cette âme, c'est la mienne. Ah ! dans votre bonté, Seigneur, faites que je sois seule dépourvue à ce point de reconnaissance, seule coupable d'une pareille malice, d'un tel excès d'ingratitude. Il est vrai, votre infinie bonté en a tiré quelque bien, car c'est au milieu des plus grandes iniquités que resplendit davantage le trésor de vos miséricordes. Avec combien de raison je puis les chanter sans fin, ces miséricordes ! Je vous en conjure, ô mon Dieu, qu'il en soit ainsi ! Que je les chante un jour, et que ce soit à jamais ! Il vous a plu de les faire éclater à mon égard d'une manière merveilleuse, et ceux qui en furent témoins en sont

1. *Deliciae meae esse cum filiis hominum.* (PROV., VIII, 31.)

encore dans l'admiration. Moi-même, j'en demeure souvent ravie, et je suis alors mieux en état de vous bénir. Si, revenue à moi, je me trouvais sans vous, je me verrais, ô mon Maître, incapable de tout, si ce n'est de détruire les fleurs de ce jardin et de changer encore en un fumier le misérable sol de mon âme. Ne le permettez pas, Seigneur ! Ne laissez pas se perdre celle que vous avez achetée au prix de tant de souffrances, dont vous avez tant de fois payé de nouveau la rançon, que vous avez si souvent arrachée aux dents de l'effroyable dragon !

Veillez me pardonner, mon père, si je m'éloigne de mon sujet, et n'en soyez pas surpris, car, à le bien prendre, je n'en sors point. Tout dépend de l'impression que produisent sur mon âme les choses mêmes que j'écris. Elle a parfois, cette âme, un bien grand effort à faire pour retenir les louanges qu'elle voudrait donner à son Dieu, tant elle est profondément saisie en retraçant les innombrables bienfaits qu'elle a reçus de lui. Au reste, ces écarts ne vous déplairont pas, je crois, car nous pouvons tous deux, me semble-t-il, chanter le même cantique, quoique de façon différente, Dieu s'étant montré beaucoup plus libéral envers moi, en ce sens qu'il m'a pardonné davantage, comme vous ne l'ignorez pas.

CHAPITRE XV

ELLE CONTINUE A TRAITER LE MÊME SUJET ET DONNE QUELQUES AVIS SUR LA CONDUITE A TENIR DANS L'ORAISON DE QUIÉTUDE. BEAUCOUP D'ÂMES SONT FAVORISÉES DE CETTE ORAISON, MAIS IL EN EST PEU QUI PASSENT PLUS AVANT. LES POINTS TRAITÉS ICI SONT UTILES ET MÊME NÉCESSAIRES A CONNAITRE.

SOMMAIRE. — Nature de l'oraison de quiétude. — Pourquoi, sur le grand nombre d'âmes favorisées de cette grâce, y en a-t-il si peu qui aillent plus loin dans les voies de l'oraison? — Ces âmes doivent connaître le prix de la faveur qui leur est accordée. — Ce qu'elles ont à faire si elles ont le malheur de devenir infidèles à Dieu. — Comment on doit se comporter durant la quiétude. — Marques auxquelles se reconnaît l'action divine.

Revenons maintenant à notre sujet. Cette quiétude et ce recueillement de l'âme se rendent très sensibles par la jouissance et la paix qui se répandent en elle, avec une satisfaction, un repos, un très suave plaisir des puissances. L'âme n'ayant pas encore passé plus avant, croit n'avoir plus rien à désirer; elle demanderait volontiers avec saint Pierre à fixer là sa demeure. Elle n'ose faire le moindre mouvement, parce qu'il lui semble que son trésor va lui échapper; parfois même, elle voudrait ne pas respirer. Elle ne considère pas, la pauvrete, que n'ayant rien pu faire pour attirer à elle un pareil trésor, elle sera forcément plus impuissante encore à le retenir au delà du temps fixé par le Seigneur.

J'ai déjà dit que dans ce premier recueillement, dans cette quiétude, les puissances de l'âme ne sont pas liées. L'âme est parfaitement heureuse avec son Dieu; aussi, tant que dure ce bonheur, l'entendement et la mémoire ont beau s'égarer, comme la volonté reste unie à Dieu, la quiétude et le repos persistent. La volonté parvient même, peu à peu, à faire rentrer les deux autres puissances dans le recueillement. Sans être encore totalement abîmée, elle est si savoureusement occupée sans savoir comment, que tous leurs efforts ne parviennent pas à lui ravir son contentement et son bonheur. Bien plus, sans aucun effort, elle travaille à entretenir cette petite étincelle de l'amour divin et à l'empêcher de s'éteindre.

Daigne Notre-Seigneur m'accorder la grâce de bien faire comprendre ceci! Il y a beaucoup, oui, beaucoup d'âmes qui arrivent à cet état, mais il en est peu qui aillent plus loin. A qui en est la faute? Je ne sais. Assurément, elle n'est pas du côté de Dieu. Lorsque la divine Majesté témoigne une pareille bienveillance, elle ne cesse plus, j'en suis persuadée, d'accorder de nouvelles grâces, à moins qu'on n'y mette soi-même obstacle. Il est extrêmement important pour l'âme de connaître la haute dignité où elle se trouve élevée, la libéralité dont Dieu a usé en son endroit, et combien il serait juste que désormais elle ne fût plus de la terre. Et en effet, le Seigneur, dans sa bonté, semble la faire citoyenne du ciel, si toutefois elle ne s'en rend point indigne. Qu'elle serait à plaindre, si elle retournait en arrière! Pour moi, je pense qu'elle descendrait jusqu'au fond de l'abîme, comme j'y serais descendue moi-même, si la miséricorde du Seigneur ne

m'eût retenue. A mon avis, on n'en vient là d'ordinaire qu'à la suite de fautes graves, car pour abandonner un si grand bien, il faut tout l'aveuglement causé par un grand mal.

Je supplie donc, pour l'amour de Notre-Seigneur, les âmes auxquelles il a fait l'immense grâce d'atteindre ce degré, de se bien connaître et, par une humble et sainte présomption, de faire grand cas d'elles-mêmes, afin de n'être point tentées de retourner aux marmites d'Egypte. Si, par suite de leur faiblesse, de leur malice, de leur nature viciée et misérable, elles tombent comme je suis tombée moi-même, qu'elles aient toujours devant les yeux le bien qu'elles ont perdu, qu'elles s'inquiètent, qu'elles s'alarment. Cette crainte n'est que trop fondée, car si elles ne retournent à l'oraison, elles iront de mal en pis. La vraie chute, à mes yeux, serait de prendre en horreur la voie qui les a conduites à l'acquisition d'un si grand trésor. M'adressant donc à ces âmes, je ne leur demande point d'être exemptes de toute offense de Dieu, de tout péché. Evidemment, quand on a commencé à recevoir des faveurs de ce genre, il serait juste d'éviter avec soin toute offense, mais enfin, je fais la part de notre misère. Ce que je leur demande instamment, c'est de ne point abandonner l'oraison. C'est là que l'âme ouvrira les yeux, qu'elle obtiendra de Dieu la grâce de se repentir et la force de se relever. Qu'elle m'en croie, oui, qu'elle m'en croie, si elle s'éloigne de l'oraison, elle est en danger. Je ne sais si je parle exactement, car, je le répète, je juge des autres par moi-même.

Cette oraison est donc une petite étincelle du véritable amour divin, que le Seigneur commence à

allumer dans l'âme. Et il veut que l'âme comprenne en quoi consiste cet amour savoureux, cette quiétude, ce recueillement, cette étincelle. Je suppose, remarquez-le, qu'il y a là action de Dieu, et non douleur provenant du démon ou d'efforts personnels. A vrai dire, quand on a de l'expérience, il est impossible de ne pas se rendre compte sur-le-champ que ce n'est pas chose qui s'acquière. Notre nature, toujours si avide de jouissance, essaie bien d'y atteindre, mais elle ne tarde pas à se trouver toute froide : elle a beau faire ses efforts pour allumer le feu qui doit lui procurer ce goût spirituel, c'est comme si elle jetait de l'eau pour l'éteindre. Au contraire, si petite que soit l'étincelle, quand Dieu en est l'auteur elle a un vaste retentissement. A moins qu'on ne l'étouffe par sa faute, elle allume bientôt ce feu d'un très ardent amour dont la divine Majesté embrase les âmes parfaites, ce feu qui lance ses flammes au dehors, ainsi que je le dirai en son lieu.

Cette étincelle est un signe, ou un gage, par lequel Dieu montre à l'âme qu'il l'a choisie pour de grandes choses, pourvu toutefois qu'elle se mette en état de les recevoir. C'est un don précieux, et bien plus précieux encore que je ne saurais le dire. Mais, ô douleur ! sur le grand nombre d'âmes qui arrivent jusque-là, il y en a si peu qui passent outre comme elles le devraient, qu'en vérité j'ai honte de le dire. Je n'affirme pas qu'il y en ait peu absolument parlant — il doit sans doute y en avoir un bon nombre, car ce n'est pas en vain que Dieu soutient notre faiblesse, — mais enfin, je dis ce que j'ai vu.

Je voudrais exhorter puissamment ces âmes à ne pas enfouir le talent qui leur a été confié, car Dieu les a choisies, ce semble, pour l'avancement de

beaucoup d'autres. Et de notre temps surtout, il faut que ses amis soient forts pour soutenir les faibles. Ceux qui reconnaîtront en eux la faveur dont je parle, peuvent à bon droit se regarder comme ses amis, à condition pourtant qu'ils sauront observer à son égard les lois qu'impose, même dans le monde, toute amitié vraie. S'il n'en est pas ainsi, je le redis encore, qu'ils conçoivent de l'inquiétude, qu'ils craignent de se nuire à eux-mêmes. Et Dieu veuille qu'ils ne nuisent qu'à eux seuls!

Dans les temps où elle est favorisée de cette quiétude, l'âme n'a qu'une chose à faire : se comporter doucement et sans bruit. J'appelle bruit, produire avec l'entendement quantité de paroles et de considérations pour rendre grâce de ce bienfait, amonceler ses péchés et ses défauts les uns sur les autres pour se bien convaincre de son indignité. Tout cela se meut alors au dedans de nous, l'entendement travaille, la mémoire s'agite. Quant à moi, je puis le dire, à certains moments ces deux puissances m'excèdent, et si faible que soit ma mémoire, je ne parviens pas à la dompter. La volonté doit être assez calme et assez avisée pour bien comprendre qu'on ne négocie pas avec Dieu à force de bras. Ces efforts, en effet, sont comme de grosses bûches jetées imprudemment sur l'étincelle, et qui ne sont propres qu'à l'éteindre. Que l'âme sache le reconnaître, et qu'elle dise humblement : Seigneur, que puis-je faire ici? Quel rapport entre la servante et le maître, entre la terre et le ciel? Ou d'autres paroles d'amour, qui se présentent d'elles-mêmes. Qu'elle s'attache surtout à se bien convaincre de ce qu'elle dit. Après cela, qu'elle ne se soucie pas de l'entendement, qui, en définitive, n'est qu'un bavard. Souvent, tandis

qu'elle sera dans ce repos et cette union de la volonté, l'entendement se trouvera dans un égarement complet. La volonté voudra peut-être lui faire partager sa jouissance, ou s'efforcer de le ramener; elle fera bien mieux de l'abandonner, que de se mettre à sa poursuite. Qu'elle reste à jouir de la faveur qui lui est accordée, comme une sage abeille au fond de sa retraite. Si, au lieu d'entrer dans la ruche, les abeilles s'en allaient toutes à la recherche les unes des autres, comment se ferait le miel?

Que l'âme soit ici bien prudente; autrement elle perdra beaucoup, surtout si l'entendement est subtil. Réussit-il tant soit peu à ordonner un discours et agencer des raisonnements, il se figure faire merveille. Et cependant, le plus raisonnable ici, c'est de bien comprendre qu'hormis sa seule bonté, Dieu n'a aucune raison de nous favoriser de la sorte; c'est de profiter de la proximité de sa Majesté pour lui demander des grâces et prier pour l'Eglise, pour ceux qui se sont recommandés à nous, pour les âmes du purgatoire; tout cela, sans bruit de paroles, mais avec un grand désir d'être exaucé. Cette prière comprend beaucoup, et elle obtient bien plus que les longs discours de l'entendement. Pour activer son amour, la volonté devra se servir des pensées qui lui seront fournies par la vue même de son progrès spirituel. Elle produira quelques actes affectueux; elle se demandera, par exemple, ce qu'elle pourra faire pour Celui qui lui accorde de si grands bienfaits. Mais, encore une fois, elle évitera le bruit de l'entendement, toujours en quête de hautes considérations. Quelques menues pailles jetées avec humilité — si même on peut donner le nom de paille à ce qui vient de nous — feront ici bien mieux l'affaire

qu'une grande quantité de bûches, et contribueront davantage à faire prendre le feu. Par bûches, j'entends ces raisonnements qui nous paraissent si doctes, et qui, dans l'espace d'un *Credo*, auront étouffé l'étincelle.

Cet avis vient fort à propos pour les théologiens qui m'ordonnent d'écrire. Tous, par la bonté de Dieu, en sont arrivés au degré dont je parle, et peut-être tout leur temps se passe-t-il alors à faire des applications des saintes Écritures. Assurément, leur savoir leur sera très utile avant et après l'oraison; mais lorsqu'ils sont favorisés de celle dont nous parlons, il leur est, à mes yeux, fort peu nécessaire: il ne servirait qu'à refroidir leur volonté. L'entendement se trouvant si près de la lumière, est alors rempli de ses clartés. Et moi-même, toute misérable que je suis, je ne me reconnais plus. Ce qui est certain, c'est que, ne comprenant presque rien aux prières latines, surtout aux psaumes, il m'est arrivé, dans cette quiétude, non seulement de saisir le sens des versets en espagnol, mais d'aller plus loin, et d'en découvrir même délicieusement le sens caché.

J'excepte le cas où ces théologiens devraient prêcher ou enseigner. Alors, ils font bien de se servir du trésor de la science pour venir en aide aux pauvres ignorants comme moi. La charité est une grande chose, comme aussi cette application continue à l'avancement spirituel des âmes, purement à cause de Dieu.

Ainsi donc, dans ces temps de quiétude, il faut laisser l'âme se reposer auprès de Celui qui est son véritable repos, et mettre le savoir de côté. Un temps viendra où il servira les intérêts de Dieu. On en fera même alors tant d'estime qu'on ne voudrait pas,

pour un trésor, s'en trouver dépourvu; et cela, uniquement en vue du service de sa Majesté, auquel il est d'un précieux secours. Mais en présence de la Sagesse infinie, qu'on m'en croie, la moindre étude de l'humilité, un seul acte de cette vertu, valent mieux que toute la science du monde. Ce n'est plus alors le temps d'argumenter, mais celui de reconnaître franchement ce que nous sommes, et de nous présenter devant Dieu en toute simplicité. Il aime voir notre âme se faire devant lui ignorante et bornée; et en définitive, est-elle autre chose en sa présence? Lui-même s'humilie bien jusqu'à la souffrir à ses pieds, malgré sa misère!

L'entendement aussi s'agite pour rendre grâce en termes choisis. Et cependant, quand la volonté reste dans son repos, quand, à l'exemple du publicain, elle n'ose seulement lever les yeux, elle rend de bien meilleures actions de grâces que l'entendement avec tout le renfort de la rhétorique. J'ajoute qu'ici l'on ne doit pas abandonner entièrement l'oraison mentale, ni même certaines prières vocales, si toutefois on a le désir ou le pouvoir d'en faire, car lorsque la quiétude est grande, on éprouve beaucoup de peine à parler.

A mon avis, il est facile de discerner quand cette douceur vient de Dieu, et quand elle résulte de nos efforts : je veux dire, quand, d'un commencement de dévotion que Dieu nous accorde, nous voulons passer de nous-mêmes à cette quiétude de la volonté. Dans ce cas, elle ne produit aucun effet, se dissipe promptement et laisse dans la sécheresse. Est-elle l'œuvre du démon, une âme exercée s'en apercevra, je crois, car elle laisse après elle de l'inquiétude, peu d'humilité, et peu de pente aux dispositions

qu'apporte l'action divine; l'entendement n'y puise ni lumière, ni ferme adhésion à la vérité.

Le démon ne peut faire ici que peu ou point de mal, si l'âme, ainsi que je l'ai déjà recommandé, rapporte à Dieu le plaisir et la douceur qu'elle goûte, si elle fixe en lui ses pensées et ses désirs. Dans ce cas, le démon ne pourra rien gagner sur elle : Dieu permettra même qu'il perde beaucoup à lui avoir procuré ce plaisir. En effet, persuadée que c'est Dieu qui agit en elle, l'âme y verra un motif de revenir souvent à l'oraison, afin de jouir de la même faveur. Et si elle est humble, sans curiosité ni attache intéressée aux jouissances, même spirituelles, mais amie de la croix, elle fera peu de cas des douceurs dont le démon est l'auteur. Quant à celles qui viennent de Dieu, ce sera tout autre chose : elle ne pourra s'empêcher de les tenir en haute estime. Tout ce qui vient du démon est trompeur comme lui. Mais dès lors qu'il verra l'âme tirer de cette consolation, de ce plaisir, un motif de s'humilier — et elle doit bien s'appliquer à sortir plus humble de toutes les grâces d'oraison et consolations spirituelles, — il ne reviendra pas fréquemment à la charge, comprenant trop bien qu'il y perd.

C'est pour cette raison et pour bien d'autres, qu'en parlant de la première eau ou du premier degré d'oraison, j'ai dit combien il est important, pour les âmes qui commencent, de se détacher de toute espèce de satisfaction et d'entrer dans cette voie avec la seule résolution d'aider Jésus-Christ à porter sa croix. Comme de bons chevaliers prêts à servir leur roi sans aucune solde, assurés qu'ils sont de leur récompense, tenons les yeux fixés sur le véritable, sur l'éternel royaume que nous voulons conquérir.

Il est d'une très grande utilité d'avoir ces pensées présentes, surtout dans le début. Plus tard, la caducité, le néant de toutes choses, le profond mépris que méritent les satisfactions d'ici-bas, apparaissent dans une telle clarté, qu'au lieu d'avoir à en raviver le souvenir, on sent plutôt le besoin de l'écarter, afin de pouvoir supporter la vie. Ces considérations semblent même très basses; et par le fait, les personnes avancées dans la perfection regarderaient comme une honte et un déshonneur de n'abandonner les biens de ce monde que parce qu'ils doivent finir un jour. Quand ils devraient durer éternellement, c'est avec joie qu'elles y renonceraient pour Dieu. Et la joie serait d'autant plus grande, que ces âmes seraient plus parfaites et les biens plus durables. C'est que l'amour chez elles atteint déjà un degré élevé, et tout cela est son œuvre. Mais pour les commençants, ces considérations sont d'une haute importance. Qu'ils se gardent bien de les dédaigner, car elles sont la source de précieux avantages, et c'est pour cela que je les leur recommande si instamment. Même aux âmes très élevées dans l'oraison, elles deviendront nécessaires en certains temps, où Dieu se plaît à les éprouver et va, en apparence, jusqu'à les délaisser.

Je l'ai déjà fait remarquer et je désire qu'on ne l'oublie point, si nous disons — ce qui est parfaitement exact — que l'âme a ses accroissements, elle ne les prend cependant pas à la manière du corps. Un enfant, quand il a grandi et pris le corps d'un homme fait, ne décroît plus pour revenir à sa première taille. Pour l'âme, Dieu ne veut pas qu'il en aille de la sorte; c'est du moins ce que j'ai éprouvé, car je ne le sais pas autrement. Par là, sans doute,

il prétend nous humilier pour notre plus grand bien, et nous obliger à nous tenir sur nos gardes tant que dure notre exil. En effet, celui qui s'est élevé le plus haut est celui qui doit craindre davantage et le moins se confier en lui-même. Il y a des moments où ceux qui ont fait à Dieu un don si complet de leur volonté, qu'ils subiraient tous les tourments et endureraient mille morts plutôt que de commettre une imperfection, se trouvent pressés de tentations et de persécutions si violentes, qu'il leur faut, pour se garder du péché et de l'offense de Dieu, recourir aux premières armes de l'oraison, se souvenir des grandes vérités de la foi, songer que tout finit, qu'il y a un ciel et un enfer.

Je reviens à ce que je disais. Pour se garantir des artifices du démon et des fausses douceurs qu'il procure, il est excellent de débiter avec la détermination de suivre dès le principe le chemin de la croix, sans nul désir des consolations. Notre-Seigneur lui-même nous a enseigné ce chemin comme celui de la perfection, lorsqu'il a dit : *Prends ta croix et suis-moi*. Il est notre modèle. On n'a rien à redouter lorsqu'on suit ses conseils, dans la seule vue de lui plaire.

C'est à son progrès spirituel que l'âme s'apercevra que le démon n'est point l'auteur de ce qu'elle éprouve. A la vérité, elle peut tomber encore. Mais il est un signe auquel se reconnaît le passage du Seigneur : c'est la promptitude à se relever. Il en est d'autres encore. Quand c'est Dieu qui agit, nul besoin de chercher péniblement des considérations pour s'humilier et se confondre. Notre-Seigneur lui-même met en nous l'humilité, et bien autrement que nos petites réflexions ne sauraient le faire. Quelle comparaison, en effet, entre nos réflexions et cette

humilité vraie, accompagnée de lumière, que Dieu lui-même enseigne à l'âme, et qui la fait rentrer dans le néant? Rien de plus pénétrant que cette lumière par laquelle Dieu nous découvre que de notre propre fonds nous n'avons aucun bien, et plus les faveurs sont grandes, plus vive est la lumière. L'âme conçoit un vif désir d'avancer dans l'oraison, une ferme résolution de ne l'abandonner jamais, quelque peine qu'elle puisse y rencontrer : elle est prête à tout. Elle sent une assurance de son salut, mêlée toutefois d'humilité et de frayeur. Chez elle la crainte servile disparaît, et la crainte filiale prend un immense accroissement. Elle s'aperçoit que son amour pour Dieu se dégage de tout intérêt propre ; elle désire des temps de solitude pour jouir plus librement de ce trésor.

Enfin, pour ne pas me fatiguer davantage, je dirai que cette faveur est à l'âme le commencement de tous les biens. Les fleurs sont sur le point de paraître : un instant encore, et elles vont s'épanouir. L'âme le constate très clairement. Il lui serait pour le moment tout à fait impossible de douter que Dieu n'ait été présent en elle, et cette conviction persévère tant qu'elle ne retombe pas dans ses fautes et ses imperfections. Alors elle s'effraie de tout, et cette crainte lui est salutaire. Néanmoins, il y a des personnes auxquelles la ferme croyance à l'action de Dieu en elles est plus utile que toutes les craintes dont on peut les effrayer. S'il s'agit d'une âme naturellement aimante et portée à la reconnaissance, le souvenir de la faveur reçue sera plus puissant pour la ramener à Dieu, que la peinture de tous les châtimens de l'enfer. Du moins, c'est là ce qu'éprouvait la mienne, si mauvaise qu'elle soit.

Devant traiter plus au long des marques du bon esprit, je ne dirai rien de plus ici d'une question si difficile, je le sens, à éclaircir entièrement. Avec la grâce de Dieu, j'espère réussir pourtant à l'élucider quelque peu; car, outre l'expérience personnelle qui m'a beaucoup appris, je m'en suis instruite auprès de plusieurs théologiens d'un savoir éminent et d'une haute sainteté, auxquels il est juste de s'en rapporter. De cette façon, les personnes que la bonté de Dieu aura élevées à cet état, éviteront les angoisses par lesquelles j'ai passé.

CHAPITRE XVI

TROISIÈME DEGRÉ D'ORAISON. ÉTATS ÉLEVÉS ET QUELLE EST L'OCCUPATION DE L'ÂME QUI LES A ATTEINTS. EFFETS DE CES GRANDES FAVEURS. TOUT CELA EST BIEN PROPRE A NOUS FAIRE BÉNIR DIEU ET A RÉJOUIR LES ÂMES FAVORISÉES DE SEMBLABLES GRACES.

SOMMAIRE. — Le sommeil des puissances est un céleste délire dont l'âme se trouve possédée. — Comment la sainte reçut l'intelligence de ce degré d'oraison. — En cet état, elle exhalait sa peine en poétiques effusions. — Elle se plaint à Dieu des tourments de l'exil. — Convention qu'elle propose. — Pourquoi les prédications arrachent si peu de pécheurs à leurs désordres.

Parlons maintenant de la troisième eau qui arrose notre jardin. C'est une eau courante, provenant d'une rivière ou d'une fontaine. Il faut encore, il est vrai, prendre la peine de la conduire, mais l'arrosage est beaucoup moins fatigant. Ici, le Seigneur aide à tel point le jardinier, qu'il prend sa place, en quelque sorte, et fait lui-même presque tout.

Cette oraison est un sommeil des puissances, où celles-ci, sans être entièrement suspendues, ne comprennent point comment elles opèrent. La consolation, la suavité, la jouissance sont incomparablement plus grandes que dans l'état précédent. L'âme est tellement plongée dans l'eau de la grâce, qu'elle ne peut ni avancer ni reculer, et n'en voit pas même le moyen : elle n'aspire qu'à jouir de cette félicité. On

dirait une personne qui, tenant déjà en sa main le cierge bénit, attend à tout instant la mort, mais une mort ardemment désirée. Durant cette agonie, l'âme est inondée d'inexprimables délices. A mon avis, c'est là expirer presque entièrement aux choses de ce monde et jouir déjà de Dieu. Je ne trouve pas d'autres termes pour exprimer ceci et ne sais comment le faire entendre. Au reste, l'âme elle-même ne sait plus ce qu'elle doit faire. Faut-il parler, se taire, rire ou pleurer ? Elle l'ignore. C'est un glorieux délire, une céleste folie, où s'apprend la vraie sagesse. C'est pour l'âme une jouissance souverainement délicate.

Depuis cinq ou six ans, je crois, Dieu m'a gratifiée de cette oraison avec abondance, et cela très souvent. Pourtant, jusqu'ici je n'en avais pas l'intelligence, et j'étais hors d'état d'en rendre compte. Aussi avais-je résolu, quand j'en serais arrivée là, de n'en dire que fort peu de chose, ou même presque rien. Je comprenais bien qu'il n'y avait pas union complète de toutes les puissances, et cependant il était clair pour moi que cette union surpassait celle de l'état précédent. Mais, je le confesse, je ne parvenais pas à discerner, à bien saisir en quoi consistait la différence. C'est, je pense, à l'humilité que vous avez montrée, mon père, en cherchant à vous aider d'une simplicité comme la mienne, que je dois la grâce dont Dieu m'a favorisée aujourd'hui après la communion. Il m'a placée et comme fixée dans cet état d'oraison ; il m'a suggéré les comparaisons énoncées plus haut ; il m'a enseigné, à la fois, et de quelle manière je devais m'exprimer, et comment l'âme doit se conduire en ce degré. Mon étonnement a été profond, car, en un moment, j'ai tout saisi.

Bien souvent, je m'étais trouvée possédée de ce délire et enivrée de cet amour ; jamais, cependant, je n'avais pu m'expliquer ce que c'était. Je reconnais-sais bien l'action de Dieu, mais sans comprendre la manière dont elle s'exerçait. La vérité est que les puissances sont alors presque entièrement unies à Dieu, sans pourtant se trouver tellement plongées en lui qu'elles n'opèrent encore. C'est un vrai bonheur pour moi de savoir à présent à quoi m'en tenir. Béni soit le Seigneur qui a bien voulu m'accorder cette joie !

Les puissances sont incapables de tout, sauf de s'occuper de Dieu : on dirait que pas une n'ose bouger. Impossible de les mettre en mouvement, à moins de faire de grands efforts pour se distraire, et même dans ce cas, je pense qu'on n'y parviendrait pas entièrement. Ce sont alors mille paroles de louanges qui montent vers Dieu, mais sans ordre, si ce n'est que le Seigneur lui-même en mette : à tout le moins, l'entendement est-il impuissant à le faire. Ces louanges, l'âme aspire à les faire retentir bien haut ; elle est hors d'elle-même, en proie à une agitation délicieuse. Les fleurs s'épanouissent, elles commencent à répandre leur parfum. L'âme voudrait être aperçue de tous les hommes et leur donner connaissance de son bonheur, afin de les voir s'unir aux louanges qu'elle donne à Dieu ; elle voudrait partager avec eux une joie qu'elle se sent impuissante à savourer seule. Elle ressemble à cette femme que l'Évangile nous montre s'efforçant de réunir ses voisines, et les appelant en effet. Tels devaient être, je pense, les merveilleux transports de David, le royal prophète, alors que s'accompagnant de sa harpe, il chantait les louanges de son Dieu. Ce glorieux roi

est l'objet de ma tendre dévotion, et je voudrais le voir honoré de tous, surtout des pécheurs comme moi.

O Dieu ! en quel état se trouve alors cette âme ! Elle voudrait être toute convertie en langues pour louer le Seigneur. Elle dit mille saintes folies, qui vont droit au cœur de Celui qui la met ainsi hors d'elle-même. Je connais une personne à laquelle il arrivait de composer sur l'heure, sans être poète, des strophes pleines d'expression, qui dépeignaient parfaitement son tourment. Ce n'était pas l'ouvrage de son esprit, mais une plainte qu'elle adressait à Dieu, pour mieux jouir de la félicité que lui procurait un martyre si délicieux.

En cet état l'on voudrait éclater, corps et âme, pour donner à connaître la joie qui accompagne un tel tourment. Quels supplices alors ne paraîtraient délicieux à souffrir pour son Dieu ? On voit très bien que les martyrs ne mettaient presque rien de leur quand ils enduraient les tortures. C'est d'ailleurs que nous vient notre force, et l'âme ici le reconnaît clairement. Mais quelle souffrance pour elle que la nécessité de revenir à la raison, pour vivre encore dans le monde et en retrouver les sollicitudes, les civilités ! Au reste, il n'y a nulle exagération dans mes paroles ; elles sont même fort au-dessous de ces joies que Dieu verse en quelques âmes dès leur exil ici-bas.

Soyez à jamais béni, Seigneur ! Oui, que toutes les créatures vous louent éternellement ! O mon Roi, je vous en conjure, puisque par votre bonté, par votre miséricorde — et c'est là une grâce que vous m'accordez sans aucun mérite de ma part, — je suis encore, au moment où j'écris ceci, sous l'empire de cette sainte et céleste folie, faites que tous ceux que

j'entretiendrai désormais soient fous de votre amour, ou bien permettez-moi de ne plus parler à personne. Faites, Seigneur, que je ne tienne plus aucun compte des choses du monde, ou bien daignez m'en retirer. Votre servante, ô mon Dieu, ne peut plus supporter tant de tourments que lui cause votre absence. Du moins, si elle doit vivre, ne veut-elle point goûter de repos en cette vie : elle vous supplie de ne lui en point donner.

Cette âme soupire après la liberté; le manger la tue, le dormir l'exède. Elle voit que le temps de la vie se passe à se bien traiter, et cependant, rien hors de vous ne peut la satisfaire. Oui, j'ose le dire, elle mène une vie contre nature, puisqu'elle aspire à vivre non en elle, mais en vous. O mon vrai Maître ! O ma Gloire ! Quelle croix, à la fois légère et pesante, vous réservez à ceux que vous avez conduits jusqu'ici ! Légère, parce qu'elle est pleine de suavité ; pesante, parce qu'à certains moments il n'est pas de patience capable de la soutenir. Et néanmoins, l'âme voudrait n'en être jamais déchargée, si ce n'est pour se voir en votre compagnie. Mais vient-elle à songer qu'elle n'a rien fait pour vous et qu'en vivant elle peut vous servir, elle voudrait porter un fardeau bien plus pesant encore et ne mourir qu'à la fin du monde. Son repos ne lui est rien, dès qu'il s'agit de vous rendre le moindre service. Elle ne sait ce qu'elle doit désirer, mais elle sait bien qu'elle ne désire que vous.

O mon fils ! — je m'adresse en ce moment à celui auquel je destine cet écrit et qui m'a ordonné de l'entreprendre, — gardez pour vous seul certains passages où vous verrez que je dépasse les bornes. Non, il n'est pas de raisonnement qui puisse m'em-

pêcher de déraisonner, lorsque le Seigneur lui-même me met ainsi hors de moi. Aussi bien, l'on dirait que ce n'est plus moi qui parle, depuis que j'ai communiqué ce matin. Tout ce que je vois me paraît un songe, et je voudrais ne rencontrer que des malades du mal dont je suis atteinte. Ah ! je vous en supplie, soyons tous insensés pour l'amour de Celui qui a bien voulu passer pour tel à cause de nous ! Vous dites que vous me portez de l'affection. Eh bien ! je veux que vous me la témoigniez en vous disposant à recevoir de Dieu la faveur dont je parle. Je vois si peu de gens qui ne soient raisonnables à l'excès, quand il s'agit de leurs intérêts ! Peut-être, hélas ! le suis-je plus que tout autre. Ne le souffrez pas, mon père, puisque vous êtes mon confesseur et que je vous ai remis le soin de mon âme. Détrompez-moi, avec cette franchise si rare, hélas ! aujourd'hui.

Je voudrais que nous convinssions d'une chose, nous cinq qui actuellement nous aimons en Jésus-Christ. Il en est qui récemment se réunissaient en secret pour former des complots et des hérésies contre la divine Majesté. Nous aussi, assemblons-nous quelquefois en secret, mais en vue de nous éclairer mutuellement, d'examiner ce que nous pourrions faire pour nous corriger et plaire à Dieu davantage : ceux qui nous observent avec affection et désir de notre progrès spirituel nous connaissent toujours beaucoup mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. J'ai dit en secret, parce qu'un tel langage n'est plus usité de nos jours. Il n'est pas jusqu'aux prédicateurs qui ne visent dans leurs sermons à ne froisser personne. Leur intention est bonne, et leurs actes aussi, sans doute ; mais enfin, de cette façon, les conversions sont rares. Pourquoi est-il si peu

de personnes que les sermons retirent des vices publics ? Voulez-vous savoir ma pensée ? C'est que les prédicateurs sont trop raisonnables. La raison, chez eux, ne cède pas, comme chez les apôtres, devant l'incendie de l'amour divin : c'est pour cela que leur flamme donne si peu de chaleur. Je ne demande pas qu'elle égale celle des apôtres, mais je voudrais la voir plus ardente qu'elle n'est. Savez-vous quel doit être le grand point ? C'est d'avoir la vie en horreur et se soucier peu de l'honneur du monde. S'agissait-il pour les apôtres de dire une vérité, de la soutenir pour la gloire de Dieu, il leur était indifférent de tout perdre ou de tout gagner. Et par le fait, celui qui de bonne foi a tout risqué pour Dieu, n'est pas plus touché de l'un que de l'autre. Certes, je ne dis pas que j'en sois là, mais je le voudrais bien.

Oh ! quelle liberté que d'estimer esclavage l'obligation de vivre et de converser selon les lois du monde ! Cette première liberté une fois obtenue de Dieu, où est le captif qui ne soit prêt à tout hasarder pour briser ses fers et regagner sa patrie ? Voilà le vrai chemin : avançons-y sans relâche, car c'est toute la vie que doit durer la poursuite d'un si précieux trésor. Daigne le Seigneur nous aider à l'obtenir !

Déchirez, mon père, si vous le trouvez bon, ce que je viens d'écrire. Regardez-le comme une lettre que je vous adresse, et pardonnez-moi ma témérité,

CHAPITRE XVII

ELLE POURSUIT L'EXPLICATION DU TROISIÈME DEGRÉ D'ORAISON. EFFETS QU'IL PRODUIT. OBSTACLES APPORTÉS PAR L'IMAGINATION ET LA MÉMOIRE.

SOMMAIRE. — *L'âme s'abandonne totalement au bon plaisir divin. — Changement que la puissance de Dieu opère en elle. — Affermissement de ses vertus. — Cette oraison se manifeste quelquefois de deux autres manières. — Souffrances que la mémoire et l'imagination ont souvent causées à la sainte par leur importunité. — Seul remède qu'elle ait trouvé à ce mal.*

En voilà assez sur ce troisième mode d'oraison et sur ce que l'âme doit faire, ou, pour parler plus exactement, sur ce que Dieu fait en elle. Lui-même remplit ici les fonctions de jardinier, ne laissant à l'âme que la jouissance. La volonté consent simplement aux faveurs qui l'inondent; mais elle doit, en même temps, se montrer prête à tout ce que la vraie Sagesse voudra opérer en elle. Et certes, elle a pour cela besoin de courage, car la joie est parfois si excessive, qu'il s'en faut, ce semble, de bien peu, que l'âme n'abandonne entièrement le corps. Ah! qu'une telle mort serait heureuse!

C'est le moment, je crois, de faire ce qui vous a été dit, mon père, c'est-à-dire, s'abandonner totalement entre les bras de Dieu. Veut-il emporter l'âme au ciel? Fort bien. En enfer? Elle ira sans répugnance, en compagnie de son souverain Bien. Faut-il

quitter définitivement la vie ? C'est ce qu'elle désire. Vivre mille ans ? Elle y consent. Sa Majesté peut disposer d'elle comme d'une chose qui lui appartient. L'âme n'est plus à elle-même : elle est entièrement livrée à Dieu. Qu'elle s'oublie donc totalement.

Dans cette oraison élevée, où l'âme est rendue par Dieu capable de tout cela et de bien davantage — car ce sont là les effets propres de cette oraison, — elle s'aperçoit qu'elle s'en acquitte sans aucun effort de l'entendement. Celui-ci est comme saisi de stupeur en voyant le Seigneur remplir si bien les fonctions de jardinier, et lui épargner tout travail, pour le laisser au plaisir de respirer le premier parfum des fleurs. Un seul de ces avènements dans l'âme, si rapide soit-il, suffit à un tel Jardinier pour y répandre à profusion cette eau dont, après tout, il est le créateur. Ce que la pauvre âme, en vingt années peut-être d'un pénible labeur de l'entendement, n'a pu venir à bout de recueillir, le Jardinier divin le verse en un moment. De plus, il fait croître et mûrir les fruits, en sorte que l'âme peut maintenant se nourrir des produits de son jardin. Dieu le veut ainsi ; mais ce qu'il ne lui permet pas, c'est d'en distribuer les fruits avant de s'en être elle-même suffisamment nourrie. L'âme, autrement, ne ferait qu'y goûter : privée de tout profit personnel et ne recevant rien de ceux qu'elle entretiendrait à ses dépens, elle en arriverait à mourir de faim. Ceci sera fort clair pour les esprits élevés auxquels je m'adresse. Ils sauront mieux que moi en faire l'application : pourquoi m'en donnerais-je la peine ?

Ce qui est hors de doute, c'est que les vertus tirent de cette oraison bien plus de vigueur que de la précédente, qui est celle de quiétude. L'âme se trouve

toute changée, et grâce au parfum qu'exhalent les fleurs, la voilà, sans savoir comment, qui accomplit de grandes choses. Le Seigneur veut que ces fleurs s'épanouissent, et que l'âme constate qu'elle a des vertus. Néanmoins, elle voit très bien qu'elle était incapable de les acquérir, et qu'en effet elle n'a pu y arriver durant de longues années, tandis qu'en peu d'instant le céleste Jardinier lui en fait don. Elle s'établit par là dans une humilité bien supérieure et beaucoup plus profonde, car elle reconnaît avec plus d'évidence qu'elle n'a rien fait, absolument rien : elle a simplement consenti à recevoir de Dieu des grâces, et sa volonté les a embrassées.

Ce mode d'oraison me paraît une union très manifeste de l'âme tout entière avec Dieu. Seulement Dieu veut bien, ce semble, permettre aux puissances de comprendre et de goûter ce qu'il opère en elles de grand. Voici ce qui se produit quelquefois, et même très souvent. Je vous le dis, mon père, afin que, s'il vous arrive de l'éprouver, vous sachiez que cela est possible et soyez en état de vous en rendre compte ; quant à moi, j'en ai été quelque temps comme déroutée, et c'est ce qui me porte à en parler ici. Dans cette union de la volonté, on sent très bien que cette puissance est liée et plongée dans la jouissance. Mais elle est seule à goûter cette profonde quiétude : l'entendement et la mémoire conservent, par ailleurs, assez de liberté pour s'occuper d'affaires et vaquer à des œuvres de charité.

Cet état semble, au premier abord, le même que celui de l'oraison de quiétude, et cependant il y a de la différence. Dans l'oraison de quiétude, l'âme voudrait éviter tout mouvement, quel qu'il fût ; elle jouit de la sainte oisiveté de Marie. Dans l'état dont je

parle, elle peut aussi remplir l'office de Marthe. Ainsi elle s'emploie en quelque sorte simultanément à la vie active et à la vie contemplative; elle peut s'appliquer à des actions de charité, à des affaires en rapport avec sa vocation, à la lecture. Toutefois elle ne s'appartient pas alors entièrement, et s'aperçoit fort bien que la meilleure partie d'elle-même est ailleurs. Supposez que nous soyons occupés à entretenir une personne, et qu'une autre vienne nous adresser la parole : nous ne serons entièrement attentifs ni à l'une ni à l'autre. L'âme a de ceci une perception très nette, et toutes les fois qu'elle l'expérimente, elle en retire beaucoup de plaisir et de satisfaction; de plus, elle se trouve par là excellemment préparée à entrer dans une très paisible quiétude, lorsqu'elle sera seule et libre de toute affaire. Ou bien encore, voici une personne qui a pris une nourriture suffisante : elle n'éprouve pas le besoin de manger, son estomac est satisfait. Un aliment quelconque ne l'attirera point. Pourtant, elle n'est pas tellement rassasiée, qu'elle ne mange encore avec plaisir un mets délicat qu'on viendrait à lui offrir. De même, les jouissances de ce monde n'ont rien qui puisse attirer ou satisfaire cette âme, parce qu'elle en possède en elle-même une autre qui la satisfait plus pleinement. Goûter Dieu toujours davantage, aspirer à contenter le désir qu'elle a de lui, jouir plus encore de sa présence, voilà ce qui l'attire.

Il y a une autre espèce d'union, qui n'est pas encore l'union complète. Elle est au-dessus de celle que je viens d'expliquer, mais inférieure à celle dont j'ai traité en parlant de cette troisième eau. Quand Dieu, mon père, vous les donnera toutes — et peut-être les avez-vous déjà, — ce sera pour vous une vive satis-

faction de les trouver exposées ici et de savoir en quoi elles consistent. C'est qu'en effet recevoir de Dieu une faveur, est une première grâce; savoir en quoi elle consiste, en est une seconde; enfin, c'en est une troisième de pouvoir en rendre compte et en donner l'explication. La première devrait suffire, ce semble; et pourtant, si l'on veut éviter le trouble et les alarmes, avancer courageusement dans les voies de Dieu en foulant aux pieds toutes les choses du monde, c'est un grand avantage, une grande grâce, d'avoir l'intelligence de ces faveurs. Quiconque les a reçues doit, pour chacune d'elles, bénir Dieu du fond du cœur. Les autres doivent le remercier d'en avoir gratifié quelques personnes qui puissent nous en faire profiter.

Je reviens à ce que je disais. Voici ce qui se produit fréquemment dans l'union qui m'occupe; j'ajoute que c'est très souvent de cette façon qu'elle m'est accordée. Dieu s'empare de la volonté et même, je crois, de l'entendement. Celui-ci, en effet, cesse de discourir, étant tout occupé à jouir de Dieu: on dirait une personne qui regarde et voit tant de choses, qu'elle ne sait de quel côté porter les yeux; un objet lui en fait perdre de vue un autre, et finalement elle n'en pourra rien dire. Quant à la mémoire, elle reste libre, en compagnie de l'imagination, je pense. Cette puissance se trouvant seule, quels combats elle livre, grand Dieu! et quels efforts elle fait pour tout mettre sens dessus dessous! Pour moi, j'en suis excédée et je l'ai en horreur. Souvent, je supplie le Seigneur de me l'ôter dans ces heures où elle doit m'être si onéreuse. Parfois je lui dis: Quand donc, ô mon Dieu, mon âme, au lieu de subir ce partage dont elle n'est pas maîtresse, sera-t-elle tout entière occupée à vous

louer? Je vois par là quel mal nous a causé le péché, en nous mettant hors d'état de faire ce que nous voulons, je veux dire d'être toujours occupés de Dieu.

Voici donc ce qui m'arrive quelquefois, et la chose s'est produite aujourd'hui encore; aussi le souvenir m'en est-il très présent. Mon âme se consume du désir d'être tout entière là où se trouve la plus noble partie d'elle-même. Vains efforts! La mémoire et l'imagination lui font une guerre si acharnée qu'elle ne peut résister. Sans doute, ces deux facultés n'étant soutenues ni de l'entendement ni de la volonté, et conséquemment n'ayant ni vigueur ni stabilité, se trouvent frappées d'impuissance, même pour le mal. Mais n'est-ce pas déjà un grand mal que de jeter le trouble dans l'âme? Comme l'entendement reste étranger à ce que la mémoire lui représente, cette dernière ne se fixe nulle part et passe continuellement d'un objet à un autre. Semblable à ces petits papillons de nuit, importuns et inquiets, elle voltige de tous côtés. La comparaison me paraît d'une exactitude parfaite, car si ces insectes sont incapables de faire le moindre mal, ils n'en sont pas moins bien fatigants à voir.

A cela, je ne sais quel remède appliquer, Dieu jusqu'ici ne m'en ayant point fait connaître. S'il en était autrement, j'en userais bien volontiers; car, encore une fois, il y a là pour moi un véritable tourment. Notre misère se montre bien ici à découvert, non moins que le souverain pouvoir de Dieu. Tandis qu'une de nos puissances, mise en liberté, nous cause tant de préjudice et de fatigue, quel repos les deux autres, qui ont société avec la divine Majesté, ne nous font-elles point goûter!

Le parti auquel j'ai fini par m'arrêter, après bien des années de souffrances, est celui que j'ai indiqué à propos de l'oraison de quiétude : ne pas faire plus de cas de la mémoire que d'une folle et l'abandonner à son thème, Dieu seul pouvant l'en détacher. Après tout, elle n'est ici qu'une esclave. Supportons-la donc avec patience, comme Jacob supportait Lia, puisque le Seigneur, dans sa grande bonté, veut bien nous accorder Rachel. Je dis qu'elle n'est ici qu'une esclave, parce qu'en définitive elle est incapable, malgré tous ses efforts, d'attirer à elle les autres puissances. Celles-ci, au contraire, la ramènent souvent, et cela sans aucun travail. Parfois, Dieu daigne avoir pitié de ses égarements, de ses inquiétudes, de son désir de se voir réunie aux deux autres : il lui permet de venir se brûler à la flamme du flambeau divin qui a déjà réduit en cendres les premières et les a dépouillées, en quelque sorte, de leur être naturel, pour les faire jouir surnaturellement de biens si relevés.

Dans les diverses oraisons provenant de cette troisième eau, qui est une eau de source, le bonheur et le repos de l'âme sont tels, que le corps participe très manifestement à sa jouissance, à sa délectation. Cet effet est très sensible. Quant aux vertus, elles atteignent le haut degré dont j'ai parlé.

C'est le Seigneur, ce me semble, qui vient d'expliquer ces états d'oraison par lesquels passe une âme, et, si je ne me trompe, il en a donné toute l'intelligence qu'on peut en avoir ici-bas. Veuillez, mon père, en communiquer avec un homme spirituel qui soit arrivé jusque-là et qui, en même temps, ait de la doctrine. S'il approuve ce que je viens de dire, croyez que c'est Dieu qui vous l'a déclaré par ma

bouche, et témoignez-lui en beaucoup de reconnaissance. Un temps viendra où vous aurez, je le répète, un vrai bonheur à savoir en quoi consistent ces grâces, car Notre-Seigneur, tout en vous accordant d'en jouir, ne vous donnera peut-être pas de les comprendre. Dans ce cas, avec une intelligence et un savoir tels que les vôtres, il vous suffira de ce que je viens d'indiquer pour en avoir la clef. Béni soit Dieu dans les siècles des siècles, pour tous les biens dont il nous comble ! Amen.

CHAPITRE XVIII

QUATRIÈME DEGRÉ D'ORAISON. ELLE EXPLIQUE D'UNE MANIÈRE EXCELLENTE LA HAUTE DIGNITÉ A LAQUELLE LE SEIGNEUR ÉLÈVE UNE AME EN CE DEGRÉ. CE CHAPITRE DOIT ENCOURAGER LES PERSONNES D'ORAISON A FAIRE EFFORT POUR PARVENIR A CET ÉTAT SUBLIME, AUQUEL ON PEUT ATTEINDRE SUR LA TERRE, NON SANS DOUTE PAR SES PROPRES MÉRITES, MAIS PAR LA BONTÉ DE DIEU. IL DEMANDE A ÊTRE LU AVEC ATTENTION, CAR LES MATIÈRES Y SONT TRÈS HEUREUSEMENT TRAITÉES ET IL CONTIENT NOMBRE DE POINTS IMPORTANTS.

SOMMAIRE. — Ce qui distingue l'oraison d'union des oraisons précédentes. — Combien il est difficile d'en expliquer la nature. — Thérèse supplie Notre-Seigneur de ne point la favoriser d'une grâce dont elle s'estime indigne. — Le vol de l'esprit est distinct de l'oraison d'union. — Comment ces deux faveurs, tout en ne faisant qu'un, sont cependant distinctes. — Notre-Seigneur a lui-même suggéré à la sainte ce qu'elle devait dire de cette dernière oraison. — Caractères extérieurs de cette faveur. — Que fait l'âme durant l'union?

Daigne le Seigneur me fournir les paroles dont j'ai besoin pour parler de la quatrième eau ! Son secours m'est bien nécessaire, et plus nécessaire encore que pour la précédente. Dans celle-là, en effet, l'âme sent qu'elle n'est pas encore entièrement morte, et nous pouvons parler ainsi, puisqu'elle est déjà morte au monde. Mais, comme je l'ai dit, elle conserve assez de connaissance pour se rendre compte qu'elle est sur la terre et pour sentir sa soli-

tude; elle s'aide encore de ses sens extérieurs pour faire comprendre, au moins par certains signes, ce qu'elle éprouve. Dans tous les états d'oraison mentionnés plus haut, le jardinier travaille quelque peu. A vrai dire, dans les derniers, son travail est accompagné de tant de félicité, de tant de consolation spirituelle, qu'il voudrait ne le voir jamais finir : à ses yeux, c'est moins un travail qu'une béatitude. Ici, l'on ne sent plus rien; on ne fait que jouir, sans savoir ce dont on jouit. On voit qu'on jouit d'un bien qui renferme tous les biens, mais on ne comprend pas en quoi consiste ce bien. Tous les sens sont tellement absorbés par cette jouissance, que nul d'entre eux n'a la liberté de s'occuper d'autre chose, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur. Auparavant, je l'ai déjà dit, il leur était permis de donner quelques marques de leur bonheur. Maintenant, la jouissance, quoique beaucoup plus grande sans comparaison, peut bien moins se manifester : le corps, en effet, est réduit à l'impuissance, et l'âme, de son côté, est incapable de communiquer le bonheur dont elle jouit. D'ailleurs, cette communication ne serait à l'âme qu'embaras, tourment, obstacle à son repos. Je dis plus, s'il y a union de toutes les puissances, quand bien même on la désirerait, elle est impossible : j'entends au moment de l'union. Et si elle est possible, il n'y a plus union.

Quelle est la nature de l'oraison que l'on appelle union et en quoi consiste-t-elle? C'est là ce que je ne saurais expliquer. La théologie mystique en traite, et moi j'ignore jusqu'aux termes mêmes de cette science. Qu'est-ce que l'intelligence? En quoi diffère-t-elle de l'âme et de l'esprit? Je ne le sais pas au juste; tout cela me paratt une seule et même chose. Ce que je

sais, c'est que l'âme sort quelquefois d'elle-même, semblable à un feu ardent qui lance des flammes. L'ardeur de ce feu vient-elle à s'accroître violemment, la flamme s'élève bien haut, mais elle ne change pas pour cela de nature, c'est toujours la flamme du feu. Avec votre science, mes pères, vous comprendrez ceci : pour moi, je ne saurais l'expliquer davantage.

Ce que je voudrais dire, c'est ce que l'âme ressent lorsqu'elle est dans cette divine union. L'union, on le sait, c'est l'état de deux choses qui, d'abord divisées, n'en font plus qu'une. O mon Maître ! que vous êtes bon ! soyez éternellement béni ! Que toutes les créatures vous louent, ô mon Dieu, de nous avoir aimés à ce point ! de nous avoir mis à même de parler avec une entière vérité de ces relations que, dès cet exil, vous entretenez avec les âmes ! En user ainsi envers celles qui sont vertueuses, c'est déjà une libéralité, une munificence excessive, digne de vous, mon Souverain, qui donnez en Dieu ! O Libéralité infinie, que vos œuvres sont magnifiques ! Elles jettent dans l'étonnement tout esprit qui n'est point absorbé par les choses de la terre et, par là même, fermé à l'intelligence de la vérité. Mais vous voir accorder ces faveurs souveraines à des âmes qui vous ont tant offensé ! Voilà ce qui me confond ! Quand j'y réfléchis, je ne puis passer outre. Aussi bien, où aller sans retourner en arrière ?

Ne sachant comment vous rendre grâce de si grandes faveurs, je me soulage parfois en disant des folies. Souvent, au moment où je viens de recevoir ces grâces ou quand Dieu commence à me les faire — car, encore une fois, au moment même où l'on en jouit on n'est capable de rien, — je me surprends à

dire : Seigneur, songez à ce que vous faites, ne perdez pas si promptement le souvenir de mes iniquités. Si vous les avez mises en oubli pour m'en accorder le pardon, je vous en supplie, gardez-en la mémoire afin de mettre des bornes à vos faveurs. Ne versez pas, ô mon Créateur, une liqueur si précieuse dans un vase brisé. Vous m'avez déjà vue tant de fois la répandre ! Ne déposez pas un pareil trésor en un cœur où la soif des consolations de cette vie n'est pas encore éteinte comme elle devrait l'être, il serait follement prodigué. Comment confiez-vous la défense de cette ville et les clefs de sa forteresse à un gouverneur plein de lâcheté qui, au premier assaut, y laissera pénétrer les ennemis ? O Roi éternel, que votre amour n'aille pas jusqu'à vous faire exposer des bijoux d'un tel prix ! Les confier à une créature si mauvaise, si vile, si faible, si misérable, si chétive, ce serait, ô mon Maître, donner sujet d'en faire peu de cas. Quand bien même, avec votre assistance — et il m'en faudrait une bien grande, vu ce que je suis — j'arriverais à ne pas les laisser perdre, je resterais encore incapable d'en faire profiter qui que ce soit. En définitive, je suis femme ! Encore, si j'étais bonne ! Mais il n'y a en moi qu'imperfection. Déposer des talents dans une terre aussi stérile, ce n'est pas seulement les cacher, c'est les ensevelir. Et pourtant, vous n'avez pas coutume, Seigneur, d'accorder à une âme des faveurs si merveilleuses, si ce n'est pour en faire profiter un grand nombre d'autres. D'ailleurs, vous savez, ô mon Dieu, ce que je vous ai déjà demandé et ce que je vous demande encore de tout mon cœur. Privez-moi, j'y consens, du plus grand trésor que l'on puisse posséder sur la terre, et donnez ces grâces à des âmes qui en feront meilleur

usage pour votre gloire. Voilà, entre beaucoup d'autres, les paroles qu'il m'est bien souvent arrivé de proférer. Je m'apercevais ensuite de ma sottise et de mon peu d'humilité. Le Seigneur sait bien ce qui nous convient. Il n'ignore pas que mon âme n'aurait pu se sauver, s'il ne l'eût fortifiée par tant de faveurs.

Mon intention est encore d'exposer les grâces et les effets que l'union laisse dans l'âme, de dire ce que celle-ci peut faire par elle-même : en d'autres termes, si elle peut contribuer à s'élever à un état si sublime.

C'est pendant l'union qu'a lieu parfois ce mouvement de l'esprit, que j'appelle élévation ou jonction à l'amour céleste. Selon moi, il y a une différence entre l'union et cette élévation qui se produit pendant l'union. Ceux qui n'auront expérimenté que la première de ces grâces penseront qu'il n'y a pas de différence. Mais bien qu'elles ne fassent qu'un, le Seigneur pourtant y opère d'une manière différente, et sous le rapport du complet détachement des créatures, il agit bien davantage dans le vol de l'esprit. J'ai reconnu clairement que cette dernière faveur était une grâce particulière, bien qu'au fond, je le répète, ces deux faveurs ne soient, ou plutôt ne paraissent, qu'une seule et même chose. Un petit feu est feu, aussi bien qu'un grand, et pourtant, quelle différence de l'un à l'autre ! Avant qu'un petit morceau de fer, jeté dans un feu médiocre, devienne incandescent, il faut bien du temps ; mais le feu est-il considérable, le fer a beau être de plus grande dimension, en quelques instants, voilà qu'il a, ce semble, changé de nature. Selon moi, il en est de même pour ces deux faveurs de Dieu. Ceci, je le sais, ne peut manquer d'être fort clair pour les personnes

qui ont eu des ravissements. A celles qui ne les ont pas expérimentés, ce que je dis paraîtra une folie, et à juste titre peut-être. De fait, quand une personne telle que moi se mêle de parler d'un pareil sujet et d'expliquer une matière pour laquelle les termes mêmes semblent faire défaut, rien d'étonnant qu'elle divague. Et pourtant, j'en suis persuadée, Notre-Seigneur viendra à mon secours. Il sait bien que mon seul désir, après celui d'obéir, est d'affriander les âmes par l'appât d'un bien si élevé. Au reste, je ne dirai rien dont je n'aie une longue expérience.

Voici qui est certain. Quand je voulus écrire de cette dernière eau, la chose me parut aussi impossible que de parler grec, et réellement, la difficulté n'est pas moins grande. Là-dessus, je quittai tout et j'allai communier. Béni soit le Seigneur qui vient en aide aux ignorants ! Et toi, vertu d'obéissance, que tu es puissante ! Dieu éclaira mon esprit, tantôt par des paroles, tantôt en me suggérant la manière de m'exprimer. Pour cette oraison, comme pour la précédente, Notre-Seigneur, je le vois bien, veut dire lui-même ce qui dépasse ma capacité et ma connaissance. Telle est la pure vérité. Ce qu'il y aura de bon viendra donc de lui ; quant aux défauts, il est clair qu'elles viendront de moi, qui suis un océan de tous maux. Si donc il se rencontrait des personnes élevées aux états d'oraison dont Dieu a favorisé cette misérable créature — sans doute elles sont en grand nombre, — et si ces personnes, ne pouvant y croire, désiraient en conférer avec moi, le Seigneur aiderait peut-être sa servante à leur démontrer qu'il n'y a rien là que de réel.

Je reviens à cette eau qui tombe du ciel pour inonder et abreuver entièrement notre jardin. Si le Sei-

gneur la versait toutes les fois que le besoin s'en fait sentir, de quel repos jouirait le jardinier ! Si, de plus, l'absence d'hiver et la continuité d'une température clémente amenaient sans interruption les fleurs et les fruits, ah ! quel plaisir pour lui ! Mais en cette vie, c'est impossible. Aussi, quand une eau vient à manquer, il faut avoir soin de la remplacer par une autre.

Cette eau qui vient du ciel tombe souvent au moment où le jardinier s'y attend le moins. Dans les commencements, il est vrai, c'est presque toujours à la suite d'une longue oraison mentale. Le Seigneur, après avoir laissé le petit oiseau monter d'un degré à un autre, finit par le prendre et le met dans le nid, pour qu'il s'y repose. L'ayant vu voler longtemps, chercher son Dieu de toutes ses forces au moyen de l'entendement et de la volonté, en s'efforçant de lui plaire, il veut l'en récompenser dès cette vie. Mais quelle récompense ! Un seul moment suffit à dédommager de toutes les peines d'ici-bas.

Tandis que l'âme cherche ainsi son Dieu, elle se sent, avec un plaisir très vif et plein de suavité, défaillir presque tout entière. La respiration manque, les forces physiques font défaut, en sorte qu'on ne peut même remuer les mains qu'avec bien de la peine. Les yeux se ferment sans qu'on veuille les fermer, et si on les tient ouverts, on ne voit presque rien. Veut-on lire, on ne parvient pas à rassembler les lettres, et c'est à peine si on les distingue clairement. On voit bien qu'elles sont là, mais l'esprit ne prêtant plus son concours, on se trouve, quoi qu'on fasse, hors d'état de lire. On entend, mais on ne comprend pas ce qu'on entend. Ainsi, les sens ne sont à l'âme d'aucune utilité ; ils entravent plutôt sa

jouissance et lui nuisent au lieu de la servir. Parler devient impossible : on n'arrive pas à former intérieurement un seul mot, et quant à l'articuler, le plus violent effort n'en donne pas le moyen. C'est que toutes les forces extérieures défont ; mais celles de l'âme s'en accroissent d'autant, afin de la rendre plus capable de jouir de sa béatitude. Le plaisir qui se répand dans la partie sensitive est grand et très manifeste.

Cette oraison, si longue qu'elle soit, ne nuit pas à la santé ; du moins ne m'a-t-elle jamais été préjudiciable. Si indisposée que je fusse quand Dieu m'accordait cette faveur, je ne me souviens pas de m'en être jamais mal trouvée ; j'en éprouvais, au contraire, un mieux très sensible. D'ailleurs, comment un si grand bien pourrait-il faire du mal ?

A ces effets extérieurs si palpables, on reconnaît, à n'en pouvoir douter, que seul un agent très puissant a pu enlever si délicieusement les forces, pour en laisser ensuite de plus grandes. Dans les commencements, il est vrai, alors que cette oraison dure peu — du moins il en était ainsi pour moi, — les signes extérieurs et la perte des sens sont moins marqués. Mais à l'abondance de grâces qui en résulte, on comprend clairement que le soleil qui a dardé sur l'âme a dû être bien étincelant, pour l'avoir ainsi liquéfiée.

Voici une chose à remarquer. A mon avis, le temps de cette suspension simultanée des puissances est toujours fort court. Lorsqu'il va jusqu'à une demi-heure, c'est énorme ; chez moi, je ne crois pas qu'il ait jamais tant duré. A la vérité, il est difficile à l'âme de s'en rendre compte, puisqu'elle n'a pas le sentiment d'elle-même. Ce que je veux dire, c'est

que, chaque fois, l'une ou l'autre des puissances ne tarde guère à revenir à elle. La volonté maintient le tournoi, mais les deux autres puissances recommencent bientôt à se rendre importunes. Comme la volonté reste immobile, elle les suspend de nouveau pour un peu de temps; ensuite elles reprennent vie. De la sorte, l'oraison peut se prolonger, et se prolonge effectivement, quelques heures. Une fois enivrées et affriandées de ce vin céleste, ces deux puissances consentent volontiers à perdre quelque chose, afin de gagner bien davantage; elles vont donc se joindre à la volonté, et toutes trois jouissent alors de concert. Je le répète, cette suspension totale des puissances, sans aucune action de l'imagination — car, à mon avis, l'imagination est suspendue aussi, — n'est jamais que de courte durée. Les puissances, pourtant, ne reviennent pas si complètement à elles, qu'elles ne puissent rester quelques heures dans une sorte de délire, Dieu par moments les ramenant encore à lui.

Venons maintenant aux sentiments intimes de l'âme en cet état. Si quelqu'un peut nous les dire, qu'il le fasse. Moi, je regarde comme impossible de les connaître, plus encore d'en parler. En me mettant à écrire, je me demandais ce que l'âme fait alors : c'était après la communion, et au sortir de l'oraison, dont je parle. Notre-Seigneur me dit ces paroles : *Elle se consume tout entière, ma fille, du désir d'entrer plus profondément en moi. Ce n'est plus elle qui vit, c'est moi qui vis en elle. Comme elle ne peut saisir ce qu'elle entend, c'est ne pas entendre, tout en entendant.*

Ceux qui auront passé par là comprendront quelque peu le sens de ces paroles. On ne saurait,

d'ailleurs, s'exprimer plus clairement, tant ce qui se passe alors est caché. Tout ce que j'en puis dire, c'est que l'âme se sent près de Dieu, et il lui en reste une certitude qui ne lui permet pas d'en douter.

Ici, toutes les puissances sont liées et totalement suspendues, en sorte qu'on ne s'aperçoit plus de leur action, ainsi que je l'ai dit déjà. Était-on occupé à méditer une scène de la passion, elle s'efface de la mémoire, comme si jamais on n'y avait songé ; faisait-on une lecture, on est incapable d'y fixer son attention ; priait-on vocalement, c'est la même chose. Cet importun petit papillon de la mémoire a ici les ailes brûlées et se trouve hors d'état de voltiger. La volonté est sans doute tout occupée à aimer, mais elle ignore comment elle aime. Si l'entendement entend, il ignore comment il entend ; du moins ne peut-il rien saisir de ce qu'il entend. Quant à moi, je ne crois pas qu'il entende, car, encore une fois, il ne s'entend pas lui-même. Pour ma part, j'avoue que je m'y perds.

J'avais, dans les commencements, cette ignorance de ne pas savoir que Dieu est dans tous les êtres. Or, d'un côté, la présence si intime dont je parle me semblait incroyable, et, de l'autre, il m'était impossible de ne pas croire que Dieu fût là, car j'avais comme une vue claire de sa réelle présence. Des hommes peu instruits me disaient qu'il n'est présent que par sa grâce, et je ne pouvais le croire, tant, je le répète, j'avais le sentiment qu'il était là lui-même. Je me trouvais donc assez en peine à ce sujet. Un grand théologien, de l'ordre du glorieux patriarche saint Dominique, me tira d'incertitude : il me dit que Dieu est véritablement présent et m'expliqua com-

ment il se communique à nous, ce qui me console beaucoup.

Il faut savoir, et bien remarquer, que cette eau du ciel, cette très haute faveur de Dieu, laisse toujours dans l'âme d'immenses avantages. C'est ce dont je vais parler.

CHAPITRE XIX

ELLE CONTINUE A EXPOSER LE QUATRIÈME DEGRÉ D'ORAISON ET SIGNALE QUELQUES-UNS DE SES EFFETS. CHALEUREUSE EXHORTATION A NE PAS RETOURNER EN ARRIÈRE ET A NE POINT ABANDONNER L'ORAISON, QUAND BIEN MÊME ON TOMBERAIT APRÈS UNE TELLE FAVEUR. INCONVÉNIENTS QU'APPORTERAIT UNE CONDUITE CONTRAIRE. CETTE MATIÈRE EST TRÈS IMPORTANTE ET BIEN PROPRE A CONSOLER LES AMES FAIBLES ET LES PÉCHEURS.

SOMMAIRE. — *Tendresse d'amour, horreur du monde, humilité profonde que l'âme retire de cette oraison. — La sainte s'est montrée infidèle à une si haute faveur. — Si elle s'est décidée à écrire cette relation, c'est en partie dans le désir de porter les âmes qui ont eu le même malheur à ne pas se laisser aller au découragement. — Tentation dont elle a été assaillie au sujet de la distribution des grâces. — Comment elle reprit l'oraison et s'approcha plus fréquemment de la communion. — Prudence avec laquelle il faut s'éloigner des occasions du péché.*

Cette oraison, cette union, laisse l'âme remplie d'une extrême tendresse d'amour. Elle voudrait se fondre tout entière en larmes, non de douleur, mais de joie. Elle s'en trouve baignée sans les avoir senties couler, sans savoir quand ni comment elle les a répandues. Elle voit avec un très vif plaisir l'ardeur du feu qui la brûle, amortie par une eau qui en accroît l'intensité. Ceci paraît de l'arabe, et cependant c'est l'exacte vérité. Il m'est arrivé parfois, dans ce degré d'oraison, de me trouver tellement hors de moi que

je ne savais si la béatitude que j'avais goûtée était un songe ou une réalité. Aux larmes dont je me trouvais inondée, larmes douces, mais si pressées et si rapides qu'on les eût dites versées par cette nuée du ciel, je reconnaissais que ce n'avait pas été un songe. Ceci, du reste, n'avait lieu qu'au début, alors que cette grâce était de courte durée.

L'âme se sent pleine de courage, et si, à cette heure, on la mettait en pièces à cause de Dieu, elle en éprouverait une grande joie. C'est ici que naissent les promesses et les résolutions héroïques, les brûlants désirs, l'horreur du monde, la vue claire de sa vanité. L'âme retire de cette oraison des biens beaucoup plus abondants et plus élevés que des oraisons précédentes; son humilité augmente, car, elle le voit très bien, ses efforts n'ont été pour rien dans une faveur si excessive et si grandiose : elle n'a rien fait, ni pour l'attirer, ni pour la retenir. Son indignité lui apparaît en toute son étendue : de même, dans une pièce où le soleil donne en plein, pas une toile d'araignée qui ne se montre aux regards. L'âme voit à nu la profondeur de sa misère. Elle est si éloignée de la vaine gloire, qu'il lui semble impossible d'en jamais concevoir, et en effet, c'est de ses propres yeux, pour ainsi dire, qu'elle a constaté sa faiblesse, ou plutôt sa totale impuissance. A proprement parler, elle n'a même pas eu à donner son consentement : c'est malgré elle, en quelque sorte, qu'on a fermé la porte à tous ses sens, afin qu'elle pût mieux jouir de son Dieu. Elle reste seule avec lui : qu'a-t-elle à faire sinon de l'aimer ? Et il n'y a guère à lui en tenir compte, puisqu'elle ne voit et n'entend plus qu'au prix d'une extrême violence. Sa vie passée et l'immense miséricorde de Dieu lui

apparaissent ensuite dans la vérité. Et pour cela son entendement n'a plus à se mettre en quête de réflexion : elle trouve tout apprêtés les aliments dont elle doit se nourrir. Elle voit que par elle-même elle mérite l'enfer, et qu'on la châtie avec de la gloire. Alors elle se fond en louanges de Dieu, et moi-même je voudrais en ce moment m'y épuiser tout entière. Soyez béni, mon tendre Maître, vous qui tirez du réservoir bourbeux de mon âme, une eau assez limpide pour être servie sur votre table ! Soyez loué, ô les Délices des anges, qui daignez relever ainsi un abject vermisseau !

L'âme conserve un certain temps ces précieux avantages. Pleinement convaincue maintenant que les fruits du jardin ne lui appartiennent pas, elle peut commencer à en distribuer, sans crainte de s'appauvrir elle-même. Elle révèle par divers signes qu'elle a en sa garde des trésors célestes ; elle sent le désir d'en faire part à d'autres ; elle supplie Dieu de n'être pas seule en possession de telles richesses. Presque à son insu et sans aucune initiative personnelle, elle commence à être utile aux autres. Pour eux, ils s'en aperçoivent fort bien. Le parfum des fleurs est devenu si pénétrant, qu'ils éprouvent le désir de s'en approcher. Ils comprennent que cette âme a des vertus, et la vue de ces fruits séduisants les porte à vouloir s'en nourrir avec elle.

Si le sol dont il s'agit a été profondément labouré par les épreuves, les persécutions, le déchaînement des langues, les maladies, — et il est rare qu'on atteigne ce degré sans passer par tout cela, — si, de plus, il se trouve amolli par un entier détachement de tout intérêt propre, l'eau le pénètre si profondé-

ment que la sécheresse ne se fait presque jamais sentir. Mais le sol est-il encore tout terrestre, tout couvert d'épines, comme je l'étais dans le principe, l'âme, en un mot, n'a-t-elle pas encore renoncé aux occasions dangereuses, et ne montre-t-elle pas toute la reconnaissance qu'exige une si grande faveur, la sécheresse reparaît. Qu'alors le jardinier vienne à se négliger, et que le Seigneur n'envoie point, par pure bonté, une nouvelle pluie, tenez le jardin pour perdu. Ceci m'est arrivé plusieurs fois. En vérité, j'en suis dans la stupeur, et si ce n'était pas en moi-même que la chose se fût passée, je ne pourrais y croire. Je le consigne ici à la consolation des âmes faibles, telle qu'est la mienne. Ah ! qu'elles ne désespèrent jamais, ces âmes, qu'elles ne perdent point confiance en la miséricorde infinie de Dieu ! Quand elles viendraient à tomber d'une hauteur si sublime, qu'elles ne se découragent point, si elles ne veulent se perdre entièrement. Les larmes peuvent tout obtenir, et une eau en attire une autre. C'est là, entre plusieurs autres, le motif qui m'anime à exécuter l'ordre que j'ai reçu, et à tracer, malgré ma misère, ce compte rendu de ma triste vie et des grâces dont Dieu m'a comblée, tandis que, bien loin de le servir, je ne faisais que l'offenser. Ah ! que je souhaiterais avoir assez d'autorité pour trouver créance ! Je supplie le Seigneur de vouloir bien en donner à mes paroles.

Ainsi, je le répète, que nul, après avoir abordé l'oraison, ne se décourage en disant : Si je retombe dans mes fautes, il est pire pour moi de continuer cet exercice. Le pire, selon moi, c'est d'abandonner l'oraison et de ne pas se corriger. Mais quand on ne l'abandonne point, qu'on m'en croie, elle

conduit au port du salut. Le démon m'a livré sur ce point un rude combat, et j'ai étrangement souffert par la pensée que c'était manquer d'humilité que de faire oraison, étant si mauvaise. J'y renonçai donc, comme je l'ai dit, pendant un an et demi, ou du moins pendant un an, car pour le surplus, je ne m'en souviens pas bien. C'était là tout simplement me précipiter de moi-même en enfer, sans qu'il fût besoin des démons pour m'y conduire. O Dieu ! quel aveuglement ! Et que l'ennemi arrive bien à ses fins lorsqu'il porte tous ses efforts de ce côté ! Il le sait bien, le traître, une âme qui s'applique avec persévérance à l'oraison, est perdue pour lui, et toutes les chutes où il l'entraîne ne servent, par la bonté de Dieu, qu'à lui faire prendre un nouvel élan à son service. Ah ! qu'il a d'intérêt à l'en détourner !

Quel spectacle, ô mon Jésus ! que celui d'une âme parvenue à cette hauteur et tombée ensuite dans quelque péché, lorsque, dans votre miséricorde, vous la relevez en lui tendant de nouveau la main ! Comme elle reconnaît, d'une part la multitude et la magnificence de vos miséricordes, et de l'autre, sa misère ! Comme elle s'anéantit en confessant vos infinies perfections ! Elle n'ose lever les yeux, et pourtant elle le fait, afin d'apprendre ce qu'elle vous doit. Elle se met sous la protection de la reine du ciel, lui demandant de vous apaiser ; elle invoque les saints qui sont tombés après avoir été appelés par vous, et elle implore leur assistance. En chacun de vos dons elle voit un excès de libéralité, car elle se reconnaît indigne que la terre la soutienne. Comme elle court aux sacrements ! Comme sa foi devient vive, à la vue de la vertu que vous y avez renfermée ! Comme elle vous bénit d'avoir laissé à

nos plaies un tel remède, un baume qui leur apporte une guérison, non extérieure et apparente, mais complète et véritable. Tout cela la remplit d'admiration. Et qui donc, ô Seigneur de mon âme, n'en serait pénétré, en vous voyant répondre par une pareille miséricorde, par une si excessive bonté, à une trahison aussi affreuse, aussi abominable ?

Non, je ne sais comment mon cœur ne se brise point, tandis que je trace ces lignes ! Sans doute, c'est que je suis trop mauvaise. Et par ces pauvres larmes que je verse en ce moment — larmes que vous m'accordez, mais qui, pour ce qui est de moi, ne sont que le produit d'une source corrompue, — je croirais vous offrir un juste dédommagement pour tant de trahisons, pour ces fautes continuelles, par lesquelles je m'efforçais de ruiner l'ouvrage de votre grâce en moi ? Vous, ô mon Maître, donnez de la valeur à ces larmes ! Rendez limpide une eau si trouble ! Faites-le, quand ce ne serait que pour éviter aux autres la tentation que j'ai eue de juger témérairement vos voies, disant en moi-même : Pourquoi, Seigneur, votre choix ne se porte-t-il pas vers des âmes si saintes, qui toujours vous ont servi et ont travaillé pour vous, qui ont embrassé la vie du cloître dès leur enfance, qui, en un mot, sont de vraies religieuses ? Moi, je ne l'étais que de nom, et cependant, je le voyais bien, vous ne leur faisiez pas les mêmes grâces qu'à moi. Je le comprends, ô mon Bien, vous vous réservez de leur donner toute la récompense à la fois, tandis qu'à ma faiblesse ces grâces étaient nécessaires. Ce sont des âmes fortes qui, sans ce secours, ne laissent pas de vous servir. Vous les traitez en personnes généreuses et désintéressées.

Du reste, vous le savez, mon tendre Maître, bien souvent j'élevais mes cris vers vous pour excuser ceux qui murmuraient contre moi, trouvant qu'ils avaient bien sujet de le faire. Ceci avait lieu, Seigneur, lorsque, dans votre bonté, vous me reteniez déjà et m'empêchiez de vous tant offenser, lorsque je m'éloignais de tout ce qui me semblait pouvoir provoquer votre mécontentement. Aussitôt vous avez commencé, Seigneur, à ouvrir vos trésors à votre servante. On eût dit que vous n'attendiez pour le faire que de trouver en moi volonté et disposition à les recevoir, tant vous fûtes prompt, non seulement à m'en faire part, mais à vouloir que vos dons fussent connus. Dès lors, on se mit à concevoir bonne opinion de celle dont on n'avait pas encore pénétré toute la malice, bien que, pourtant, elle perçât tant au dehors. Soudain aussi, les blâmes et les persécutions éclatèrent, et à mon avis, je le méritais bien. Aussi, je n'en voulais à personne ; je vous suppliais, au contraire, de considérer combien l'on avait sujet d'en user de la sorte. Je voulais, disait-on, passer pour sainte ; j'inventais des nouveautés, alors que j'étais bien éloignée d'observer entièrement ma règle et d'égaliser les excellentes, les saintes religieuses qui vivaient dans le monastère. Hélas ! Seigneur, je ne les égalerais jamais, j'en suis convaincue, à moins que vous ne fassiez tout par vous-même. Je n'étais bonne qu'à faire tomber les coutumes édifiantes, et à leur en substituer d'autres qui ne l'étaient point. Du moins, je faisais pour cela ce qui était en mon pouvoir, et pour le mal mon pouvoir était grand. C'était donc sans commettre de faute que ces personnes me condamnaient. Je n'entends point parler ici des religieuses seulement :

d'autres encore me découvriraient mes vérités, parce que vous-même, Seigneur, le permettiez ainsi.

Un jour, pendant la récitation des heures, j'étais agitée de la même tentation. Arrivée au verset : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* (1), je songeais combien ces paroles étaient véritables. Car en ceci, jamais le démon n'a eu le pouvoir de me tenter; jamais je n'ai douté que toutes les perfections ne fussent en vous, Seigneur, non plus que d'aucune autre vérité de la foi. Au contraire, moins elles pouvaient s'expliquer naturellement, plus ma foi s'affermissait et ma dévotion devenait vive. La seule pensée que vous êtes tout-puissant, renfermait pour moi l'idée de toutes les merveilles que vous avez opérées. Je le répète, en semblable matière, jamais je n'ai douté.

Je me demandais donc comment votre équité dans la distribution des récompenses pouvait s'accorder avec ce fait, qu'un si grand nombre de vos fidèles servantes se voyaient privées des consolations et des faveurs que vous m'accordiez à moi, malgré toutes mes misères. Vous me répondîtes alors, Seigneur : *Sers-moi et ne t'occupe point d'autre chose*. Ce fut la première parole que j'entendis de vous, et elle me remplit d'effroi.

J'expliquerai plus loin ce mode d'entendre, en même temps que divers autres points : je m'abstiens donc d'en parler ici. Ce serait sortir de mon sujet, et déjà je m'en suis bien éloignée, je crois, car je ne sais presque plus ce que je disais. Il n'est guère possible, au reste, qu'il en soit autrement, et vous me pardonneriez ces écarts, mon père. Si, à la vue de la

1. Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables. (Ps. cxviii, 137.)

patience dont Dieu a usé envers moi et de l'état où je me trouve maintenant, je perds le fil de mon discours, rien d'étonnant après tout. Dieu veuille que mes égarements soient toujours de ce genre ! Et plutôt que de me laisser le pouvoir de m'opposer à lui le moins du monde, qu'à l'instant même, il me réduise en cendres !

Pour montrer la grandeur de ses miséricordes, il suffit de dire que ce n'est pas une fois, mais plusieurs, qu'il m'a pardonné une pareille ingratitude. Saint Pierre n'a été pardonné qu'une fois, et moi, combien souvent ! Aussi n'était-ce pas sans sujet que le démon me mettait dans l'esprit que je ne devais pas prétendre à une étroite amitié avec Celui dont je me déclarais si ouvertement l'ennemie. Quel aveuglement que le mien ! Où me figurais-je, mon tendre Maître, rencontrer un remède qui ne se trouve qu'en vous ? Fuir la lumière pour aller trébucher à chaque pas dans les ténèbres : quelle folie ! Et quelle humilité orgueilleuse le démon insinuait en moi ! Quoi ! me détacher de la colonne de l'oraison, abandonner le bâton destiné à me soutenir, à me préserver d'une chute si funeste ! Aujourd'hui je m'en signe de frayeur, et je vois dans cette invention que le démon me présentait sous couleur d'humilité, le plus grand péril que j'aie couru dans ma vie. Voici ce qu'il me suggérait : Comment, si mauvaise après tant de grâces, m'approcher encore de l'oraison ? C'était bien assez de réciter comme les autres mes prières d'obligation. Ne m'en acquittant pas même d'une manière satisfaisante, pouvais-je prétendre à davantage ? C'était de l'irrévérence, et faire bien peu de cas des faveurs divines.

Avoir ces pensées, ces sentiments, c'était bon sans

doute, mais en tirer pratiquement une pareille conclusion, ce fut un très grand mal. Soyez béni, Seigneur, d'être venu à mon secours !

Ce fut là, je m'imagine, le commencement de la tentation par laquelle le démon se saisit de Judas. Il n'osa pas, le traître, m'attaquer aussi ouvertement, mais peu à peu, il m'eût entraînée dans le même précipice. Que tous ceux qui s'adonnent à l'oraison remarquent bien ceci, pour l'amour de Dieu : tout le temps où je ne fis pas oraison, ma vie fut beaucoup plus coupable. Voyez l'excellent remède que me donnait le démon, et la plaisante humilité ! En outre, j'étais en proie à un trouble affreux. Et comment mon âme eût-elle pu trouver le repos ? Elle s'éloignait, l'infortunée, de Celui qui est son repos véritable, gardant toujours présent le souvenir des grâces et des faveurs reçues, et comprenant que les plaisirs d'ici-bas ne méritent que le dégoût ! Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ait pu supporter une pareille existence.

Un espoir me soutenait. Et en effet, autant que je puis m'en souvenir — car il y a de cela plus de vingt et un ans, j'étais toujours dans la ferme résolution de reprendre l'oraison : j'attendais seulement que je fusse plus libre de péché. Oh ! dans quelle voie funeste me jetais cette espérance ! Le démon m'y eût entretenue jusqu'au jour du jugement, pour, de là, m'entraîner dans l'enfer. Si, alors que l'oraison et la lecture me montraient la vérité et la détestable voie où j'étais engagée, alors que j'importunais souvent Notre-Seigneur de mes larmes, je n'avais pas la force de me surmonter, une fois privée de tout cela, livrée aux divertissements, environnée d'occasions dangereuses, dépourvue de secours, ou

plutôt, j'ose le dire, n'en trouvant que pour mieux tomber, que pouvais-je attendre, si ce n'est un sort aussi funeste ?

Un religieux de Saint-Dominique, homme de grand savoir (1), s'est acquis, je crois, beaucoup de mérite devant Dieu en me tirant d'un rêve si dangereux. Il me fit communier, je crois l'avoir dit déjà, de quinze en quinze jours. C'en fut assez : je commençai à revenir à moi. Je n'évitais pas cependant toute offense de Dieu, mais comme je n'avais point perdu la route, je la suivais. J'allais à petits pas, tombant, me relevant ; néanmoins, quand on ne cesse pas de marcher et d'avancer, on finit, quoique tard, par arriver. A mon avis, perdre la route, c'est abandonner l'oraison. Dieu nous en préserve dans sa bonté !

On le voit, et pour l'amour de Dieu, qu'on y fasse une sérieuse attention, une âme a beau recevoir dans l'oraison de très grandes faveurs, elle ne doit pas se confier en elle-même, car elle peut encore tomber. Il lui faut à tout prix éviter les occasions dangereuses. Oui, qu'on y prenne garde, car la chose est d'une haute importance. L'artifice dont le démon peut user, même lorsque la grâce reçue vient réellement de Dieu, est celui-ci : il cherche autant qu'il le peut, le traître, à faire tourner à son profit cette grâce même, surtout s'il s'agit d'âmes faibles dans les vertus, peu mortifiées encore et peu détachées. Ces âmes, si sincères que soient leurs désirs et leurs résolutions, ne sont pas assez fortes pour s'exposer, ainsi que je le dirai plus loin, aux occasions dangereuses. Cet avis est excellent. Il ne vient pas

1. Le père Vincent Baron, dont la sainte a parlé au chap. vii.

de moi, c'est Dieu lui-même qui nous le donne. Aussi, je voudrais le voir connu des personnes ignorantes comme moi. Une âme, même favorisée ainsi que je viens de le dire, ne doit pas avoir la hardiesse de se présenter d'elle-même au combat : c'est déjà beaucoup pour elle de se défendre. Ce qu'il lui faut, ce sont des armes pour repousser les assauts des démons. Elle n'a pas encore assez de forces pour les attaquer la première et les renverser à ses pieds, comme le font les personnes arrivées au degré dont je traiterai plus loin.

Voici donc la ruse qu'emploie le démon. Une âme se sent dans une très grande intimité avec Dieu, elle comprend toute la différence qui sépare les biens du ciel et ceux de la terre, elle voit l'amour que le Seigneur lui témoigne. De la connaissance de cet amour naît en elle une certaine sécurité, la confiance qu'elle ne saurait perdre le bonheur dont elle jouit. Ayant une vue claire de la récompense, il lui paraît impossible de renoncer à un bien si délicieux, si doux dès cette vie même, pour des objets aussi vils, aussi abjects que les plaisirs d'ici-bas. A l'aide de cette confiance, le démon lui fait perdre la défiance d'elle-même. Alors, comme je le disais, elle s'expose aux dangers ; croyant n'avoir plus rien à craindre, elle se met, avec bonne intention, à donner sans compter des fruits de son jardin. Ce n'est pas l'orgueil qui la guide — elle sait très bien qu'elle ne peut rien par elle-même, — mais une confiance en Dieu excessive et indiscreète. Elle ne réfléchit pas qu'elle n'est encore qu'un jeune oiseau couvert de duvet. Capable de sortir du nid — et de fait, Dieu l'en tire quelquefois, — elle n'est cependant pas en état de voler. Les vertus, chez elle, ne sont pas encore fortes. Elle manque de

l'expérience qui révèle le péril, elle ignore à quel point la confiance en soi-même est préjudiciable.

Telle fut la cause de ma ruine. Aussi, en ceci comme en tout le reste, est-il extrêmement nécessaire d'avoir un guide et de communiquer avec des personnes spirituelles. J'en suis persuadée pourtant, lorsque Dieu a conduit une âme jusque-là, à moins qu'elle-même ne se détourne entièrement de lui, il ne manquera pas de l'assister, il ne la laissera pas aller à sa perte. Mais, encore une fois, si elle tombe, qu'elle prenne garde, oui, qu'elle prenne garde, pour l'amour de Dieu, au piège du démon, qui lui suggérera, comme il me l'a suggéré à moi-même, d'abandonner l'oraison sous le prétexte d'une fausse humilité. C'est ce que j'ai dit déjà, mais je voudrais le répéter bien des fois encore. Que cette âme se confie en Dieu : sa bonté surpasse tous les délits que nous pouvons commettre. Dès que, rentrant en nous-mêmes, nous voulons recouvrer son amitié, il ne se souvient plus de notre ingratitude. Les grâces qu'il nous a faites ne lui sont pas non plus un motif de nous châtier avec plus de rigueur. Au contraire, elles le portent à nous pardonner plus promptement, comme à des personnes qui sont de sa maison et qui ont, pour ainsi parler, mangé le pain de sa table. Que ces âmes se rappellent les paroles qu'il a prononcées. Enfin, qu'elles considèrent comment il en a usé envers moi : je me suis plutôt lassée de l'offenser, que lui de me pardonner. Jamais il ne se fatigue de donner, et ses miséricordes sont inépuisables : de notre côté, ne nous laissons pas de recevoir. Qu'il soit béni éternellement. Et que toutes les créatures chantent ses louanges ! Amen.

CHAPITRE XX

DIFFÉRENCE QUI EXISTE ENTRE L'UNION ET LE RAVISSEMENT.
NATURE DU RAVISSEMENT ET BONHEUR DE L'ÂME QUE DIEU
DAIGNE EN FAVORISER. EFFETS DU RAVISSEMENT. TOUT CELA
EST BIEN DIGNE D'ADMIRATION.

SOMMAIRE. — Comparaison destinée à faire comprendre la nature du ravisement. — Effets qu'il produit sur le corps. — Effets qu'il produit dans l'âme. — Extase de douleur causée par la privation de Dieu. — Ce tourment est suffisant pour donner la mort. — Ineffables délices dont il est accompagné. — La sainte revient aux effets du ravisement. — Durée de cette faveur. — Admirable énergie dont l'âme se trouve revêtue. — Souverain empire qu'elle acquiert sur les choses d'ici-bas.

Je voudrais pouvoir expliquer, avec le secours de Dieu, la différence qui existe entre l'union et le ravisement. Ravisement, élévation, vol de l'esprit, enlèvement, c'est tout un, et ces différents noms n'expriment qu'une même chose, qu'on appelle aussi extase. Le ravisement l'emporte de beaucoup sur l'union, il produit des effets bien supérieurs et a beaucoup d'autres opérations qui lui sont propres. L'union, à le bien prendre, c'est le ravisement à son degré initial et moyen, et même à son degré élevé si l'on considère les effets intérieurs. Mais comme les faveurs énoncées plus haut constituent le ravisement à son degré le plus sublime, elles opèrent à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. Daigne le Seigneur traiter lui-même ce sujet, ainsi qu'il l'a fait pour les précédents !

Très certainement, s'il ne m'avait appris à en dire quelque chose, jamais je n'y serais arrivée.

Représentons-nous maintenant que la dernière eau dont nous avons parlé tombe avec une abondance extraordinaire, au point que si la chose était possible ici-bas, nous pourrions nous figurer posséder déjà sur la terre la nuée de la Majesté divine. Nous montrons-nous reconnaissants d'un tel bienfait en produisant des œuvres selon la portée de nos forces, alors le Seigneur attire notre âme comme les nuées attirent les vapeurs de la terre — j'ai entendu dire que les vapeurs sont ainsi enlevées par les nuées ou par le soleil, — et il la détache entièrement de celle-ci. La nuée divine s'élève vers le ciel, emportant l'âme avec elle, et commence à lui découvrir quelque chose du royaume qui lui est préparé. Je ne sais si la comparaison est juste, mais ce qui est très certain, c'est que la chose se passe ainsi.

Durant ces ravissements, l'âme semble ne plus animer le corps. On s'aperçoit fort bien que la chaleur naturelle se retire et que le corps se refroidit progressivement, mais avec une suavité et un plaisir indicibles. Ici, nul moyen de résister. Dans l'union, nous trouvant sur notre propre terrain, nous le pouvons encore : à vrai dire, c'est difficile et il faut bien de l'effort, mais enfin, on en a presque toujours le pouvoir. Dans le ravissement, c'est la plupart du temps tout à fait impossible. Très souvent, en effet, sans réflexion préalable, sans nulle coopération personnelle, vous vous trouvez saisi par un mouvement d'une force et d'une impétuosité inouïes. Vous voyez, vous sentez cette nuée s'élever en haut, ou, si vous le voulez, cet aigle puissant vous emporter sur ses ailes.

Je le répète, on sent, on voit qu'on est emporté, mais on ne sait où l'on va. Malgré le plaisir qu'on éprouve, la faiblesse naturelle, dans les commencements, cause un sentiment de frayeur. Aussi l'âme doit-elle déployer ici du courage, de la résolution, et bien plus que dans les états précédents. Quoi qu'il puisse advenir, il faut tout risquer, s'abandonner entre les mains de Dieu, et aller de bon gré où l'on sera porté. De fait, on est emporté malgré soi, et avec une violence incroyable. J'ai bien souvent cherché à résister et déployé pour cela toutes mes forces, notamment en quelques circonstances où le ravissement me surprenait en public ; je l'ai fait bien des fois aussi en mon particulier, parce que je craignais d'être trompée. Parfois j'y réussissais un peu, mais au prix d'une lassitude extraordinaire. J'en demeurais brisée comme si j'avais eu à lutter contre un géant. D'autres fois, toute résistance devenait impossible. Mon âme était emportée et presque toujours ma tête suivait ce mouvement, sans que je pusse la retenir ; quelquefois même, rarement pourtant, mon corps aussi était emporté, au point de se trouver élevé de terre.

Un jour, la chose m'arriva lorsque nous nous trouvions réunies au chœur, et que j'étais à genoux, sur le point de communier. J'en ressentis une peine inconcevable, comprenant bien qu'une chose aussi extraordinaire aurait bientôt un grand retentissement. Je défendis aux religieuses d'en parler, car ce fait s'est passé dernièrement et depuis que je remplis l'office de prieure. D'autres fois, m'apercevant que le Seigneur s'appêtait à me faire la même faveur, je m'étendais à terre ; on m'entourait pour me retenir, et, malgré tout, la chose paraissait encore. Cela se

passa ainsi un jour où l'on célébrait la fête de notre titulaire, pendant un sermon auquel assistaient des dames de haut rang. Je suppliai alors Notre-Seigneur de ne plus m'accorder des grâces qui parussent au dehors, parce que j'étais lasse de prendre tant de précautions, et qu'après tout, il pouvait me faire des faveurs sans qu'on en sût rien. Sa Majesté a bien voulu, ce semble, accueillir favorablement ma prière, car la chose ne s'est plus renouvelée. A la vérité, ma demande est récente.

Lorsque je voulais résister, il me semblait sentir sous mes pieds des forces incroyables qui m'enlevaient. Je ne sais à quoi comparer ceci, car les autres effets de grâce dont j'ai parlé n'ont pas, à beaucoup près, la même impétuosité. J'en demeurais brisée. C'est une lutte terrible, et qui sert de peu quand Dieu veut agir, car il n'y a pas de pouvoir contre son pouvoir. D'autres fois, il daigne se contenter de nous faire voir qu'il est disposé à nous accorder cette grâce, et qu'il ne tient qu'à nous de la recevoir. Quand on résiste alors par humilité, elle produit les mêmes effets que si elle avait obtenu un plein consentement.

Ces effets sont grands. Le premier est de nous faire comprendre le souverain pouvoir de Dieu. Quand il lui plaît, nous nous trouvons aussi impuissants à retenir notre corps que notre âme : nous n'en sommes plus les maîtres. Bon gré, mal gré, nous reconnaissons qu'il y a quelqu'un au-dessus de nous, que ces faveurs sont un don de sa main, et que par nous-mêmes nous ne pouvons rien, rien absolument. De là, une humilité profonde. Dans les commencements, j'éprouvais même, je l'avoue, une frayeur extrême. Effectivement, lorsque l'esprit entraîne ainsi le corps

après lui — et c'est avec un vif plaisir si l'on ne résiste pas — on ne perd pourtant point la connaissance; en ce qui me concerne, du moins, je restais assez à moi pour me rendre compte que j'étais emportée. Mais quand on s'aperçoit que le corps quitte ainsi la terre, la majesté de celui qui déploie sa puissance apparaît d'une manière si saisissante, que les cheveux se dressent sur la tête, et l'on tremble d'offenser un Dieu si grand. Cette crainte est mêlée d'un ardent et nouvel amour pour Celui qui en témoigne un si tendre à un vermisseau, qui n'est que pourriture. Et, en effet, non content, ce semble, d'attirer l'âme si puissamment, il veut bien encore attirer ce corps mortel, formé du limon de la terre et souillé par tant d'offenses.

Le ravissement produit, de plus, un détachement étrange, dont je ne saurais donner l'idée. Tout ce que je puis en dire, c'est qu'il diffère, en quelque manière, de celui qu'opèrent les grâces purement intérieures, je veux dire qu'il le dépasse. A la vérité, ces grâces sont accompagnées d'un entier détachement des créatures quant à l'esprit; mais ici, le Seigneur veut, ce semble, que le corps lui-même en vienne de fait à ce détachement. On se sent alors beaucoup plus étranger aux choses de la terre, et la vie en est infiniment plus douloureuse.

Vient ensuite un tourment qu'il n'est pas plus possible de se donner soi-même, que d'éloigner une fois qu'il est venu. J'aurais grand désir d'en donner l'intelligence, mais je n'y réussirai pas, je crois. J'essaierai pourtant d'en dire quelque chose.

Qu'on remarque ceci : les grâces dont je parle maintenant sont assez récentes, et postérieures à toutes les visions et révélations que je mentionnerai

plus loin, postérieures aussi au temps où je recevais habituellement dans l'oraison des consolations et des délices si grandes. A vrai dire, ces délices, je les goûte encore de temps en temps, mais le plus souvent, et même presque toujours, je suis livrée au tourment dont je vais parler. Il est tantôt plus intense, tantôt moins; je le décrirai dans sa plus grande intensité. J'aurai à parler plus loin des grands transports qui ont précédé pour moi les ravissements. Mais, à mon avis, il y a autant de différence entre la souffrance causée par ces transports, et le tourment dont il s'agit à présent, qu'entre une chose très corporelle et une autre très spirituelle. En parlant ainsi, je ne crois pas exagérer. En effet, si l'âme souffre dans ces transports, c'est en compagnie du corps; l'un et l'autre participent, ce semble, à la souffrance. De plus, l'âme n'est pas réduite alors à cette extrémité de délaissement où elle se trouve dans ce dernier état.

Ici, je le redis encore, aucune coopération de notre part. Souvent, à l'improviste, voici un désir qui surgit, je ne sais comment. De ce désir qui, en un instant, pénètre l'âme tout entière, naît une douleur qui la transporte bien au-dessus d'elle-même et de tout le créé. Dieu la met alors dans une séparation si universelle de toutes les créatures, qu'au milieu de sa plus cruelle souffrance, il n'y a plus, lui semble-t-il, personne pour elle sur la terre. Au reste, elle ne veut point de compagnie et n'aspire qu'à mourir dans cette solitude. Qu'on lui parle et qu'elle-même se fasse toute la violence possible pour répondre, peine inutile : elle a beau faire, elle ne peut s'arracher à cette solitude.

Dieu semble alors à une immense distance de

l'âme. Par moments, cependant, il lui découvre ses perfections par une voie extraordinaire, au delà de toute pensée et de toute expression. Pour y croire et s'en faire l'idée, il faut, j'en suis convaincue, l'avoir éprouvé. Cette communication n'a point pour but de consoler l'âme, mais de lui montrer combien juste est sa douleur de se voir privée d'un bien qui renferme tous les biens; aussi, elle accroît encore ses désirs et l'acuité du sentiment de son exil. C'est alors un martyre si subtil et si pénétrant, que l'âme, reléguée au fond de ce désert, peut, ce me semble, dire en toute vérité : *Vigilavi et factus sum sicut passer solitarius in tecto* (1). Peut-être le prophète royal, lorsqu'il parlait ainsi, se trouvait-il dans cette même solitude; mais, comme il était saint, Dieu sans doute la lui faisait ressentir à un degré plus intense. Quand je l'éprouve moi-même, ce verset se présente à mon esprit et je crois le voir réalisé en moi. Ce m'est une consolation de me dire que d'autres âmes, et surtout de telles âmes, ont éprouvé aussi cette extrémité de solitude. En cet état, l'âme semble résider non plus en elle-même, mais au faite d'elle-même et de tout le créé. Je dis plus, c'est au-dessus de la partie la plus élevée d'elle-même qu'elle paraît habiter alors.

D'autres fois, elle est comme réduite au dernier degré de l'indigence et du besoin, se demandant à elle-même : *Où est ton Dieu* (2)? Auparavant, remarquez-le, je ne connaissais pas bien la signification de ces versets en espagnol. Mais après en avoir reçu l'intelligence, j'étais tout heureuse de voir comment

1. J'ai été semblable, durant mes veilles, au passereau solitaire sur le toit. (Ps. ci, 8.)

2. *Ubi est Deus tuus?* (Ps. xli, 4.)

le Seigneur, sans aucun effort de ma part, l'avait présentée à mon esprit.

Parfois aussi, je songeais à saint Paul disant *qu'il était crucifié au monde* (1). Je ne dis pas que j'en sois là, je vois trop que cela n'est point. Et pourtant l'âme semble réellement dans un état où elle ne reçoit aucune consolation, ni du ciel qu'elle n'habite pas encore, ni de la terre qu'elle n'habite plus et d'où elle ne veut pas en recevoir. Elle est donc comme crucifiée entre le ciel et la terre, en proie à la souffrance, ne recevant de secours ni d'un côté ni de l'autre. Et, en effet, celui qui lui vient du ciel — je veux dire cette admirable connaissance de Dieu, qui dépasse de beaucoup tout ce que l'on peut désirer — ne fait qu'augmenter son tourment. Il donne à ses désirs un tel degré d'intensité que, par moments, l'excès de la douleur fait perdre la connaissance, ce qui, au reste, dure peu. On dirait les affres de la mort. Seulement, cette souffrance est accompagnée d'un si grand bonheur que je ne sais à quoi la comparer. C'est un martyre à la fois délicieux et cruel.

En vain présenterait-on à cette âme tous les biens d'ici-bas, ceux-là même qui d'ordinaire lui offrent le plus d'attraits, elle n'en veut point et les rejette bien loin. Elle comprend qu'elle ne veut que son Dieu, mais elle n'aime rien de particulier en lui. Elle le désire tout entier, et elle ignore ce qu'elle désire. Je dis qu'elle l'ignore, parce que l'imagination ne lui représente rien, et, à mon avis, une grande partie du temps qu'elle reste ainsi, ses puissances se trouvent privées d'action. De même que

1. *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo.* (Gal., vi, 14.)

dans l'union et le ravissement elles sont suspendues par la joie, ici elles le sont par la douleur.

Oh ! que je voudrais, mon père, pouvoir vous faire bien comprendre cet état, quand ce ne serait que pour apprendre de vous en quoi il consiste ! Car c'est celui où mon âme se trouve toujours maintenant. Le plus souvent, dès qu'elle est libre d'occupations, elle se sent saisie par ces angoisses de mort. Lorsqu'elle les voit commencer, elle tremble, parce qu'elle sait bien qu'elle n'en doit pas mourir. Mais une fois livrée à ce supplice, elle voudrait y passer ce qui lui reste de vie. Et pourtant, il est si excessif que la nature a bien de la peine à le supporter. Il m'arrive quelquefois de perdre presque entièrement le pouls ; c'est du moins ce qu'assurent les sœurs qui m'approchent alors, et qui se rendent mieux compte maintenant de mon état. J'ai aussi les bras tout grands ouverts, et les mains tellement inertes que, parfois, je ne parviens pas à les joindre. Il m'en reste jusqu'au lendemain une douleur très vive dans les poignets et dans tous les membres ; on dirait qu'on me les a disloqués. Je me dis quelquefois que si cela continue, le Seigneur permettra que j'y laisse enfin la vie. Selon moi, un pareil tourment est suffisant pour donner la mort ; seulement, je ne mérite pas un tel bonheur. Tout mon désir alors est de mourir. Je ne me souviens plus ni du purgatoire ni des grands péchés par lesquels je me suis rendue digne de l'enfer. Cette soif de voir Dieu me fait oublier tout le reste, et ce désert, cette solitude, me paraissent préférables à toutes les compagnies du monde.

La seule chose qui pourrait apporter à l'âme quelque consolation, ce serait un entretien avec une personne qui aurait passé par ce tourment ; mais un

autre supplice pour elle, c'est la pensée qu'elle aurait beau s'en plaindre, nul n'ajouterait foi à ses paroles. Parfois, en effet, son martyre atteint une telle intensité qu'elle ne désire plus comme d'ordinaire la solitude. Ce n'est pas non plus qu'elle souhaite la compagnie; elle voudrait seulement rencontrer quelqu'un à qui se plaindre. On dirait une personne qui, ayant déjà la corde au cou et se sentant sur le point de suffoquer, cherche à reprendre haleine. A mon sens, ce besoin de compagnie vient de l'infirmité de notre nature. Un tel tourment met réellement en danger de mort, ceci est très certain, car, m'étant vue plusieurs fois en ce danger pendant des maladies graves ou en d'autres circonstances, je crois pouvoir dire que le péril dont il s'agit ne le cède à nul autre; et c'est la répugnance qu'éprouvent l'âme et le corps à se séparer, qui porte celui-ci à demander secours afin de pouvoir respirer. S'il désire faire connaître sa souffrance, s'en plaindre, s'en distraire, c'est en vue de se conserver la vie, et cela, bien contre le gré de l'esprit, je veux dire de la partie supérieure de l'âme, qui voudrait ne jamais voir finir son tourment.

J'ignore si ce que je dis est juste et si je l'exprime exactement; mais, autant que j'en puis juger, la chose se passe ainsi. Voyez par là, mon père, quel plaisir je puis goûter en cette vie, puisque ce qui faisait auparavant ma joie, je veux dire l'oraison, la solitude, où le Seigneur versait en moi ses consolations, ne m'apportent plus d'ordinaire que le supplice dont je parle. Et cependant, il est si délicieux, ce supplice, et l'âme en connaît si bien le prix, qu'elle le préfère à toutes les consolations qu'elle goûtait auparavant. Il lui semble plus sûr, parce qu'il la met dans le chemin de la croix. Enfin, il a pour elle une

saveur inappréciable. C'est qu'ici l'âme ne fait part au corps que de son tourment, car c'est l'âme qui souffre, et elle est seule à jouir du bonheur et du contentement que lui cause sa souffrance. Ceci reste pour moi incompréhensible, et pourtant c'est parfaitement exact. Je n'échangerais pas, il me semble, cette faveur que je reçois de Dieu, faveur entièrement surnaturelle, qui est un pur don de sa main et où, je le répète, je ne suis pour rien, contre toutes celles dont je parlerai plus loin; ce que j'entends toutefois, non de toutes ces faveurs réunies, mais de chacune prise isolément. Je le rappelle encore, ces transports sont postérieurs à toutes les grâces que j'ai relatées, en un mot, à tout ce qui est consigné dans ce livre. Et c'est l'état où le Seigneur me tient présentement.

J'avais tout d'abord bien des craintes, comme m'en apportent, du reste, la plupart des grâces que je reçois de Dieu, jusqu'au moment où Notre-Seigneur veut bien me rassurer. Cette fois, Sa Majesté me dit de ne pas craindre et de faire plus de cas de cette faveur que de toutes celles dont il m'avait encore gratifiée : « l'âme s'y purifiait, s'y affinait, et y devenait aussi nette que l'or dans le creuset, pour être rendue plus apte à recevoir l'émail de ses dons, et cette purification remplaçait pour elle celle du purgatoire. »

Je me rendais bien compte que c'était une grâce immense, mais ces paroles me mirent dans une sécurité beaucoup plus grande. Mon confesseur, de son côté, m'assure aussi que c'est une bonne chose. D'ailleurs, tout en concevant des craintes à cause de mon extrême misère, je ne pouvais me persuader qu'il en fût autrement : c'était plutôt la grandeur excessive

de ce don qui me faisait trembler, surtout quand je songeais à quel point j'en étais indigne. Béni soit le Seigneur pour une telle bonté! Amen.

J'ai fait, ce semble, une digression, puisque j'avais commencé à traiter des ravissements. Mais la grâce dont je parle est plus qu'un ravissement, et c'est pour cela qu'elle produit les effets décrits plus haut.

Revenons maintenant aux ravissements lorsqu'ils se passent dans les conditions ordinaires. Souvent, mon corps me semblait devenu léger au point de n'avoir plus de pesanteur; parfois, j'en arrivais à ne plus sentir, en quelque sorte, mes pieds toucher le sol. Dans le temps même du ravissement, le corps souvent est comme mort et dans une totale impuissance; il reste dans la position où il a été surpris, debout ou assis, les mains ouvertes ou fermées. Il est rare qu'on perde la connaissance. Cependant il m'est arrivé quelquefois de la perdre tout à fait; mais, je le répète, ce n'a été que rarement et pour peu de temps. D'ordinaire, la connaissance que l'on garde n'est pas bien nette; néanmoins, dans cette impuissance où l'on se trouve à l'égard des objets extérieurs, on ne laisse pas de saisir et d'entendre comme de loin. Je ne veux pas dire que l'on saisisse et que l'on entende quand le ravissement est à son plus haut point — j'appelle le plus haut point celui où les puissances sont suspendues par suite de leur étroite union avec Dieu, — car alors, à mon avis, on ne voit, on n'entend, on ne sent plus. Comme je l'ai dit pour l'oraison d'union, cette transformation totale de l'âme en Dieu dure peu; mais tant qu'elle dure, aucune puissance n'a le sentiment d'elle-même et ne sait ce qui se passe là. Il ne convient pas, sans doute, que nous en ayons

connaissance en cette vie terrestre; du moins, il ne plaît pas à Dieu de nous la donner : peut-être ne sommes-nous pas capables de la recevoir. Je parle d'après ce que j'ai éprouvé.

Vous me direz, mon père : Comment alors le ravissement se prolonge-t-il parfois de longues heures ? Voici ce que l'expérience m'en a appris, et je l'ai signalé à propos de l'oraison précédente. La jouissance a des intervalles. A diverses reprises, l'âme se plonge en Dieu, ou pour mieux dire, Dieu la plonge en lui, et après l'avoir gardée ainsi quelque temps, il ne retient que la volonté. L'agitation propre aux deux autres puissances peut se comparer, ce me semble, à celle de l'ombre portée par l'aiguille des horloges solaires, laquelle ne s'arrête jamais. Cependant, lorsqu'il plaît au soleil de justice de fixer ces deux puissances, il sait bien les arrêter, et c'est là ce que je dis être de courte durée. Mais, comme le transport ou l'élévation de l'esprit a été considérable, les autres puissances ont beau se remettre en mouvement, la volonté reste plongée en Dieu. Agissant alors en maîtresse de tout l'être humain, elle tient le corps dans l'état que j'ai indiqué. De cette façon, si les deux autres puissances, essentiellement mobiles, s'efforcent de la troubler, elle diminue du moins le nombre de ses ennemis en s'affranchissant des sens. Elle les tient donc suspendus, parce que Dieu le veut ainsi.

La plupart du temps, les yeux sont fermés, sans qu'on veuille les fermer ; et s'il leur arrive de rester ouverts, je le répète, l'on ne distingue et l'on ne saisit rien. Le corps voit ici son pouvoir d'agir considérablement diminué ; ainsi, quand le moment de se réunir sera venu pour les puissances, elles y au-

ront moins de difficulté. Que les personnes favorisées de cette grâce ne se désolent donc point de se sentir pendant bien des heures le corps lié, et parfois l'entendement et la mémoire égarés. A vrai dire, cet égarement consiste d'ordinaire à se répandre en louanges de Dieu, ou à vouloir saisir et comprendre ce qui s'est passé en elles. Mais elles ne sont pas assez éveillées pour y parvenir. On dirait une personne qui sort d'un long sommeil plein de rêves, et qui a de la peine à se réveiller entièrement.

Si je m'étends si longuement sur cette matière, c'est qu'il se trouve actuellement, et dans cette ville même (1), des personnes que Dieu favorise de ces grâces. Si ceux qui les conduisent n'en ont pas personnellement l'expérience, surtout si le savoir leur manque, ils se figureront peut-être que pendant le ravissement ces personnes doivent rester comme mortes. Ce que font alors souffrir les confesseurs qui n'y entendent rien est une pitié : j'en parlerai plus loin. Peut-être ne sais-je moi-même ce que je dis. Vous verrez bien, mon père, si je parle avec quelque exactitude, puisque le Seigneur vous a donné de ceci une connaissance expérimentale ; mais comme elle est récente, vous n'aurez peut-être pas observé tout cela d'aussi près que moi.

Malgré tous mes efforts, mon corps reste pendant un certain temps incapable de mouvement : l'âme lui a enlevé toutes ses forces. Souvent aussi, d'infirmes et d'accablés de vives douleurs qu'il était auparavant, il se trouve sain et plus dispos. De fait, Dieu, qui épanche alors ses dons avec libéralité, veut parfois que le corps en ait sa part, puisqu'il se

1. Avila.

montre maintenant soumis aux volontés de l'âme. Si le ravissement a été grand, il peut arriver, quand on est revenu à soi, que les puissances restent un jour ou deux, et même trois, si absorbées et si interdites, qu'elles semblent toutes hors d'elles-mêmes.

Quel tourment alors de reprendre la vie ! L'âme a désormais des ailes pour voler, le duvet a disparu. C'est le moment de lever l'étendard pour la cause de Jésus-Christ. Le gouverneur de la forteresse est monté, ou plutôt a été transporté, à la plus haute tour, pour y déployer la bannière de Dieu. De ce lieu sûr, l'âme considère ceux qui se trouvent dans la plaine. Loin de craindre les dangers, elle les désire, parce qu'elle a comme la certitude de la victoire. Elle voit jusqu'à l'évidence le peu de valeur, le néant de tout ce qui est ici-bas. C'est que d'une pareille hauteur, le regard porte loin. Elle ne veut plus vouloir ; elle souhaiterait même n'avoir plus de libre arbitre : elle supplie le Seigneur de le lui enlever. Elle lui remet les clefs de sa volonté, car, de jardinier, la voilà devenue gouverneur de citadelle. Elle ne désire plus que la volonté de Dieu, elle ne veut plus être maîtresse d'elle-même ni de quoi que ce soit, non pas même d'une seule pomme de son jardin. S'il produit quelque chose de bon, c'est à sa Majesté qu'en revient la distribution. Désormais, elle ne veut rien posséder en propre : à Notre-Seigneur de disposer de tout dans l'intérêt de sa gloire et selon son bon plaisir.

Oui, c'est bien ainsi que les choses se passent quand les ravissements sont véritables, et ce sont là les effets, les avantages, qu'ils laissent après eux. S'il en était autrement, je douterais beaucoup qu'ils vinsent de Dieu, je craindrais plutôt que ce ne

fussent de ces accès de rage dont parle saint Vincent.

Ce que je sais très bien, ce que j'ai reconnu par expérience, c'est qu'une âme acquiert ici une souveraineté universelle. Oui, en une heure et moins encore, elle reçoit une liberté si merveilleuse qu'elle ne se reconnaît plus. Elle voit bien qu'elle n'y est pour rien, elle ignore même comment un si grand trésor se trouve en sa possession. Ce qui est pour elle de toute évidence, c'est l'immense profit que lui apporte chacun de ces ravissements : pour le croire, il faut l'avoir éprouvé. Aussi n'accorde-t-on aucune créance à une pauvre âme qu'on a connue très imparfaite, et qu'on voit aspirer soudain à des choses héroïques. En effet, la voilà qui ne se contente plus de servir Dieu petitement, elle entend le faire le plus grandement possible. On traite la chose de tentation, de folie. Si l'on comprenait que cela ne vient pas d'elle, mais de Dieu, à qui elle a remis les clefs de sa volonté, on ne s'en étonnerait point. Pour moi, j'en suis persuadée, lorsqu'une âme en est là, ce roi souverain prend à sa charge tout ce qui lui incombe. Oh ! qu'il devient clair alors ce verset où nous demandons les ailes de la colombe (1) ! On comprend à quel juste titre le psalmiste faisait à Dieu cette prière, et quelles raisons nous avons tous de la lui adresser ! Il est manifeste que l'esprit prend alors son vol pour s'élever au-dessus de tout le créé, et d'abord au-dessus de lui-même ; mais c'est un vol suave, un vol délicieux, un vol sans bruit.

Quelle souveraineté que celle d'une âme qui, por-

1. *Et dixi : Quis dabit mihi pennas sicut columbæ ? Et volabo et requiescam. J'ai dit : Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? Et je m'en volerai et me reposerai. (Ps. lrv, 7.)*

tée à cette hauteur par Dieu lui-même, considère toutes choses sans être enchaînée par aucune ! Qu'elle est confuse, en songeant au temps où elle l'a été ! Combien elle s'étonne de son aveuglement ! Quelle compassion lui inspirent ceux qu'elle voit eux aussi privés de lumière, surtout si ce sont des personnes d'oraison et auxquelles Dieu accorde déjà des faveurs ! Elle voudrait leur dire à grands cris combien ils se trompent. Elle le fait parfois, et alors les persécutions pleuvent sur sa tête. On la trouve peu humble, on dit qu'elle veut enseigner ceux de qui elle devrait apprendre. Est-ce une femme ? c'est pire encore. On la condamne, et à bon droit, parce qu'on ignore le transport qui la soulève. Souvent, c'est plus fort qu'elle : elle ne peut s'empêcher de détromper ceux qu'elle aime. Elle voudrait les voir libres de cette captivité d'ici-bas, où elle-même s'est vue retenue : car c'est ainsi qu'elle en juge, et avec combien de raison !

Elle se rappelle avec douleur le temps où elle était sensible au point d'honneur, et cette erreur qui lui faisait estimer honneur ce que le monde appelle de ce nom. Elle voit là un immense mensonge, dont nous sommes tous victimes. Elle comprend que le véritable honneur n'est point menteur, mais juste appréciateur des choses ; qu'il donne de la valeur à ce qui en a réellement, et qu'il estime néant ce qui n'est que néant. En effet, tout ce qui passe est néant ; et ce qui déplaît à Dieu moins encore que néant. Elle rit d'elle-même, en songeant au temps où elle faisait cas de l'argent et en avait quelque désir. Je ne crois pas cependant avoir jamais eu de faute à accuser sur ce dernier point ; j'en suis même sûre. C'était déjà chez moi une assez grande faute d'accor-

der à l'argent une certaine estime. S'il pouvait servir à l'acquisition du trésor que je possède aujourd'hui, certes, j'en ferais grand cas. Mais je vois, au contraire, que pour obtenir ce trésor, il faut renoncer à tout.

Qu'achète-t-on, en définitive, avec cet argent, objet de nos désirs ? Est-ce quelque chose de précieux, de durable ? Et pourquoi le veut-on ? Triste satisfaction que celle qui coûte si cher ! Souvent même, hélas ! c'est l'enfer que l'argent nous fait acquérir, c'est d'un feu inextinguible et d'un tourment sans fin qu'il nous met en possession ! Oh ! si tous les hommes s'entendaient pour le regarder comme une poussière inutile, quel ordre régnerait dans le monde ! quelle tranquillité ! Avec quelle amitié on se traiterait mutuellement, si les intérêts qui naissent de l'honneur et de l'argent venaient à disparaître ! Pour moi, je suis persuadée que ce serait la fin de tous les maux.

L'âme voit aussi quel aveuglement est le nôtre relativement aux plaisirs, qui ne procurent en cette vie même que peines et que soucis. Quelles inquiétudes ! quelle faible satisfaction ! Que d'efforts dépensés en vain !

En elle-même, à la clarté du soleil qui l'inonde, elle aperçoit non seulement les toiles d'araignées, les fautes graves, mais les moindres grains de poussière. De fait, une âme, même sérieusement appliquée à sa perfection, n'est pas plutôt investie de ce soleil divin, qu'elle se voit complètement trouble. Il en est comme de l'eau contenue dans un vase : si le soleil ne darde pas sur elle, on la dirait très limpide ; mais vient-il à donner, aussitôt on la voit toute remplie d'atomes. Cette compa-

raison est vraie au pied de la lettre. Avant de connaître l'extase, l'âme se persuade qu'elle est attentive à ne pas offenser Dieu, qu'elle le sert autant que ses forces le lui permettent. Mais à peine a-t-elle reçu cette grâce, que le soleil de justice, donnant sur elle, lui fait ouvrir les yeux. À sa lumière, elle découvre une telle multitude d'atomes, qu'elle voudrait les refermer : le petit aiglon n'est point encore capable, comme le grand aigle, de regarder fixement le soleil. Aussi, pour peu que cette âme tienne les yeux ouverts, sa vue se trouble, et elle se souvient de ce verset : *Qui sera juste en votre présence ?* (1). Vient-elle à porter ses regards sur ce divin soleil, sa clarté l'éblouit ; veut-elle les ramener sur elle-même, la boue de ses misères lui ferme les yeux, et voilà notre petite colombe privée de la vue. Très souvent, en effet, elle reste aveugle, interdite, effrayée, éperdue de toutes les merveilles qu'elle découvre.

Là s'acquiert cette humilité vraie, qui rend l'âme indifférente à dire ou à entendre dire du bien d'elle. Désormais c'est au maître du jardin, et non à elle, d'en distribuer les fruits. Elle ne garde rien entre les mains : tout le bien qu'elle possède, elle le rapporte à Dieu. Si elle parle de ce qui la concerne, c'est pour la gloire de son maître. Elle sait que rien ne lui appartient, et voulût-elle l'ignorer, elle ne peut se refuser au témoignage de ses propres yeux. Malgré elle, on l'oblige à les fermer aux choses de ce monde, pour les ouvrir à la vérité.

1. *Quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* Aucun des vivants ne sera justifié devant vous. (Ps. cxlii, 2.)

CHAPITRE XXI

ELLE ACHÈVE D'EXPOSER LE QUATRIÈME DEGRÉ D'ORAISON, SOUFFRANCE DE L'ÂME OBLIGÉE DE VIVRE ENCORE EN CE MONDE ET COMMENT DIEU L'ÉCLAIRE SUR LES ERREURS DONT IL EST REMPLI. UTILITÉ DE CES AVIS. |

SOMMAIRE. — Combien il serait utile aux rois d'être illuminés des rayons de l'éternelle vérité. — Désirs ardents qu'éprouve la sainte de les désabuser des choses d'ici-bas. — Elle conjure Dieu de lui donner les moyens de travailler pour sa gloire. — Douleurs de l'âme éclairée d'en haut quand elle se voit retenue dans l'exil. — Rapidité de ses progrès dans la perfection.

Pour terminer cette matière, je dirai qu'ici le consentement de l'âme n'est pas nécessaire. Ce consentement, elle l'a déjà donné. Elle ne l'ignore pas, c'est volontairement qu'elle s'est remise entre les mains de Dieu, et lui ne s'y trompera point, puisqu'il sait tout. Quelle différence avec le monde ! Tout y est plein de tromperies et de duplicités. Vous pensez posséder l'amitié d'une personne, tant elle vous en prodigue les témoignages, et bientôt vous découvrez que tout cela n'était que mensonge. Le moyen de vivre au milieu de tant d'intrigues ! Que dire, si l'intérêt vient tant soit peu à s'en mêler !

Bienheureuse l'âme que Dieu conduit à la connaissance de la vérité ! Oh ! quelle souveraineté désirable pour les rois ! Comme elle leur serait plus avantageuse qu'un vaste empire ! Quelle équité régnerait

dans le royaume ! Que de maux seraient évités ! Et combien l'auraient été déjà ! On ne craint plus alors de perdre la vie ou l'honneur pour l'amour de son Dieu. Quel trésor que celui-là pour les souverains, plus tenus que personne, en qualité de rois et de chefs, à prendre les intérêts de la gloire de Dieu ! Dès lors que la dilatation de la foi, ou bien la conversion des hérétiques, serait le moins du monde en jeu, on les verrait prêts à perdre mille royaumes, et à juste titre, puisqu'il s'agirait de gagner un royaume qui ne finira point. Si c'est assez d'une goutte de cette eau céleste pour inspirer à l'âme le dégoût de tout ce qui est ici-bas, qu'éprouve-t-elle, je le demande, lorsqu'elle s'y trouve tout entière abîmée ?

O Seigneur ! Que ne m'avez-vous mise en état de pouvoir publier à haute voix ces vérités ! Sans doute, on ne me croirait point, ainsi qu'il arrive à tant d'autres, bien autrement capables de les annoncer. Mais, du moins, j'en serais soulagée ! Et que je ferais, ce me semble, bon marché de ma vie, si je pouvais à ce prix en inculquer une seule ! A vrai dire, j'ignore comment je me comporterais, car il n'y a nul fonds à faire sur moi. Cependant, malgré mes misères, je sens de tels désirs d'annoncer ces vérités à ceux qui gouvernent, que j'en suis consumée.

Voyant mon impuissance, je me tourne vers vous, ô mon Souverain, et je vous demande le remède à tant de maux. De grand cœur, pourvu que je fusse à l'abri du péché, je me dessaisirais, vous le savez, des grâces que je tiens de vous, pour les céder aux rois. Car alors, j'en suis certaine, ils ne toléreraient plus mille choses qu'ils tolèrent aujourd'hui : de là,

des avantages immenses. O mon Dieu! de grâce, faites-leur connaître les devoirs qui leur incombent! Vous daignez bien les distinguer sur la terre au point de faire paraître, comme on l'assure, des signes dans le ciel au moment où vous les retirez de cette vie! A cette seule pensée, je me sens attendrie. Sans doute, ô mon Roi, en voulant qu'à leur mort, comme à la vôtre, il y ait en quelque manière des signes dans le ciel, vous cherchez à leur faire comprendre l'obligation où ils sont de vous imiter durant leur vie.

Mais je suis trop hardie, peut-être. Déchirez ces pages, mon père, si vous y trouvez à redire. Cependant, croyez-le, je m'exprimerais avec plus de force encore en la présence des rois, s'il m'était permis de le faire et si j'avais l'espoir de rencontrer créance. Je les recommande si instamment à Dieu, et avec tant de désir d'être exaucée! Après tout, il ne s'agirait ici que d'exposer sa vie, et bien souvent j'aspire à m'en voir délivrée : ce serait donc risquer bien peu, pour gagner beaucoup. D'ailleurs, comment continuer à vivre, quand on voit de ses yeux l'immense erreur, le profond aveuglement où nous sommes tous plongés?

L'âme, une fois arrivée là, n'offre plus à Dieu de simples désirs : sa Majesté lui donne la force d'en venir à l'exécution. Se présente-t-il une œuvre quelconque qui lui semble devoir être agréable à ses yeux, elle s'élançe pour l'accomplir. Encore croit-elle ne rien faire, tant elle voit clairement qu'hormis contenter Dieu, tout n'est qu'un pur néant. Mais, hélas! quelle œuvre se présente, quand on est aussi inutile que moi? O mon Trésor! je vous en supplie, faites qu'il vienne un temps où je pourrai vous payer

du moins un denier sur la somme énorme que je vous dois ! Daignez, Seigneur, disposer les choses de telle manière, que votre servante puisse enfin faire quelque chose pour vous ! D'autres étaient femmes aussi, et cependant elles se sont montrées héroïques pour votre amour. Moi, je ne suis bonne qu'à discourir ; c'est pour cela que vous refusez, mon Dieu, de m'employer à des œuvres. Tous mes services se réduisent à des désirs et à des paroles. Encore, sur ce point, que j'ai peu de liberté ! Peut-être, en cela même, commettrais-je des fautes ! O Trésor des Trésors ! ô mon Jésus ! Commencez par fortifier et disposer mon âme ; puis, donnez-moi au plus tôt les moyens de travailler pour vous. Tant recevoir et ne rien donner, c'est chose intolérable ! Quoi qu'il puisse m'en coûter, Seigneur, ne permettez pas que je me présente devant vous les mains vides, puisque la récompense doit se mesurer sur les œuvres. Voici ma vie, voici mon honneur et ma volonté ! Je vous ai tout donné, je vous appartiens ; disposez de moi selon votre bon plaisir. Je reconnais, ô mon Maître, mon extrême impuissance. Mais, une fois auprès de vous, du haut de cette tour d'où l'on découvre la vérité, et vous ayant toujours à mes côtés, je pourrai tout. Si, au contraire, vous venez à vous éloigner le moins du monde, je me retrouverai à mon point de départ, c'est-à-dire à l'enfer.

Ah ! quel supplice, pour une âme élevée à cet état, que l'obligation de traiter avec le monde ! de contempler de ses yeux la pitoyable comédie de cette vie ! de passer son temps à prendre soin de son corps, à dormir, à manger ! Tout l'exède. Elle ne sait comment fuir ; elle se voit enchaînée, prisonnière. Comme elle sent vivement la captivité où nous tient

le corps, et la misère de cette vie ! Comme elle comprend saint Paul suppliant Dieu de l'en délivrer (1) ! Elle joint ses clameurs aux siennes, elle implore de Dieu la liberté. J'ai parlé déjà de ces désirs, mais ici leur véhémence devient telle, que souvent l'âme paraît sur le point de s'échapper du corps, pour saisir cette liberté qu'on lui refuse. Elle se regarde comme vendue sur une terre étrangère, et ce qui l'afflige le plus, c'est de trouver si peu d'âmes qui unissent leurs plaintes et leurs supplications aux siennes, c'est de voir que la plupart des hommes n'aspirent qu'à vivre encore. Oh ! si nous étions détachés de tout, si nous ne mettions notre joie en rien de ce qui est ici-bas, comme la crainte de la mort serait tempérée par la douleur de vivre loin de Dieu, par le désir d'entrer en possession de la vie véritable !

Je me dis quelquefois : si une créature telle que moi, dont la charité est si tiède et dont les œuvres rendent le vrai repos si incertain, éprouve cependant, grâce à cette lumière dont Dieu l'a éclairée, une douleur si vive de se voir retenue dans l'exil, que ne devaient pas éprouver les saints ! Que ne devaient pas souffrir un saint Paul, une Madeleine, et bien d'autres, chez qui le feu de l'amour de Dieu était si ardent ! Sans doute, leur vie était un martyre continu.

Ce qui me soulage, ce qui me console un peu, me semble-t-il, c'est de communiquer avec des personnes en qui je trouve les mêmes désirs, mais j'entends des désirs soutenus par des œuvres. Je dis

1. *Infelix homo ego ! Quis me liberabit a corpore mortis hujus ?* Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? (Rom., vii, 24.)

des œuvres. Il est, en effet, des personnes qui se figurent être détachées, qui le disent bien haut — et elles devraient l'être, puisque leur vocation le demande, que plusieurs même sont engagées depuis longtemps dans le chemin de la perfection ; — mais l'âme éclairée distingue de bien loin ceux qui n'ont ce détachement qu'en paroles, et ceux chez qui les paroles sont confirmées par les œuvres. Elle discerne parfaitement le peu de progrès des uns et l'immense avancement des autres. C'est d'ailleurs bien facile à reconnaître, pour peu qu'on ait de l'expérience.

J'ai indiqué les effets que produisent les ravissements lorsqu'ils viennent de Dieu. A la vérité, ces effets ont des degrés divers. Au commencement, tout réels qu'ils sont, n'ayant pas encore été éprouvés pratiquement, ils ne se révèlent pas avec autant de clarté. Il faut le dire aussi, la perfection suit une marche progressive ; l'âme doit s'appliquer à faire disparaître entièrement les toiles d'araignée, et cela demande un certain temps. A mesure que l'amour et l'humilité augmentent dans l'âme, les fleurs des vertus exhalent aussi, pour elle et pour les autres, un parfum plus pénétrant. Néanmoins, le Seigneur peut agir de telle sorte en un seul ravissement, qu'il reste peu à travailler pour acquérir la perfection. Nul, en effet, s'il n'en a l'expérience, ne peut se former une idée des trésors dont Dieu enrichit alors une âme. Selon moi, aucune industrie de notre part ne peut atteindre jusque-là. Je ne nie pas qu'avec l'aide de Dieu, par des efforts soutenus pendant des années, et en suivant la voie tracée par ceux qui ont composé sur l'oraison des traités méthodiques, on ne puisse parvenir, au prix de bien des peines, à la perfection et à un véritable détachement. Mais ce ne

sera jamais avec cette rapidité. Ici, le Seigneur accomplit son œuvre sans aucun travail de notre part. Il détache entièrement une âme de la terre, il lui donne l'empire sur tout ce qui s'y trouve, et cela, lors même qu'elle est aussi dépourvue de mérites que l'était la mienne. Impossible de rien dire de plus fort, car je n'en avais pour ainsi dire aucun.

Pourquoi Dieu en agit-il de la sorte ? Parce qu'il le veut, et qu'il agit comme bon lui semble. S'il ne trouve pas l'âme disposée, il la dispose à recevoir le trésor qu'il lui accorde. Ainsi, ce n'est pas toujours parce qu'on l'a mérité en cultivant soigneusement le jardin, que sa Majesté en fait don. Il est certain, pourtant, que Dieu ne manque pas de favoriser ceux qui s'acquittent bien de ce devoir et s'efforcent d'arriver au détachement. Mais, je le répète, il lui plaît quelquefois de faire éclater les merveilles de sa grâce dans le terrain le plus ingrat, et de le rendre apte à tout bien. L'âme devient alors comme incapable de retomber dans ses fautes ordinaires. Son esprit s'est si bien fait à l'intelligence de la vérité pure, que tout le reste lui paraît un jeu d'enfants. Parfois elle rit en elle-même, en voyant des personnes graves, adonnées à l'oraison, vivant dans l'état religieux, attacher tant d'importance à certains points d'honneur qu'elle a déjà foulés aux pieds. On nomme cela prudence, maintien de sa dignité en vue d'un plus grand bien. Mais elle sait parfaitement que ces personnes feraient plus de bien en un jour, en mettant de côté leur dignité, qu'elles n'en feront en dix années en la sauvegardant.

Une telle âme mène une vie de souffrance et de

croix, mais elle avance à grands pas. Ceux qui la connaissent la jugent arrivée au sommet de la perfection, et pourtant, la voilà bientôt beaucoup plus avancée encore. C'est que Dieu la favorise toujours davantage. Cette âme est à lui : il l'a prise à sa charge, et c'est lui qui l'éclaire. Sans cesse, semble-t-il, il se tient auprès d'elle pour la préserver de toute offense, il l'assiste, il l'excite à le servir.

A peine Dieu m'eut-il accordé cette immense faveur que tous mes maux cessèrent, et que je reçus la force de m'en affranchir. Les occasions dangereuses, les sociétés qui précédemment m'apportaient la dissipation, n'avaient plus sur moi aucun pouvoir. Au contraire, ce qui me nuisait auparavant me devenait un secours ; tout me servait à mieux connaître et aimer Dieu, à mieux comprendre combien je lui étais redevable, à déplorer ma vie passée. Je le voyais très bien, un tel changement ne venait pas de moi, il n'était point le fruit de mes efforts : je n'avais pas même eu le temps d'en faire. C'était sa Majesté qui, par pure miséricorde, avait fortifié ma faiblesse. Depuis que Dieu m'a gratifiée de ravissements, cette vigueur a toujours été croissant. Jusqu'ici, il m'a soutenue de sa main dans sa bonté, et m'a empêchée de revenir sur mes pas. Il me semble, ou plutôt j'ai la certitude, que je n'y suis en quelque sorte pour rien : je le vois très bien, c'est l'œuvre de Dieu.

Selon moi, lorsqu'une âme favorisée de ces grâces marche dans l'humilité et la crainte, constamment persuadée que c'est Dieu qui fait tout et que notre coopération est presque nulle, elle peut se mêler à toutes sortes de personnes, même aux plus mondaines, aux plus vicieuses. Leur commerce ne

l'impressionnera et ne l'ébranlera nullement ; je le répète, il l'aidera au contraire et lui fournira le moyen d'avancer toujours. Elle est désormais du nombre de ces âmes fortes, dont le Seigneur fait choix pour travailler au bien des autres ; mais cette force ne vient pas d'elle.

Lorsque Dieu a conduit une âme jusque-là, il lui découvre peu à peu de très hauts secrets. C'est durant l'extase qu'ont lieu les révélations véritables, les faveurs et les visions sublimes. Tout cela sert à humilier et à fortifier cette âme, à lui faire mépriser davantage les biens de cette vie, à lui montrer plus clairement la magnifique récompense que Dieu réserve à ses serviteurs. Puisse l'immense libéralité dont il a usé envers une si misérable pécheresse, animer et encourager ceux qui liront ceci à tout quitter sans réserve pour son amour ! Si sa munificence est si grande, si, dès cette vie même, la récompense et le profit attachés à son service apparaissent avec tant de clarté, qu'en sera-t-il, je le demande, dans la vie future ?

CHAPITRE XXII

SI LES CONTEMPLATIFS VEULENT MARCHER PAR UNE VOIE SURE, ILS NE DOIVENT PAS SE PORTER D'EUX-MÊMES AUX CHOSES SUBLIMES. C'EST PAR L'HUMANITÉ DE JÉSUS-CHRIST QU'ON PARVIENT A LA PLUS HAUTE CONTEMPLATION. ERREUR OU ELLE RESTA QUELQUE TEMPS A CE SUJET. CE CHAPITRE EST D'UNE GRANDE UTILITÉ.

SOMMAIRE. — *Certains auteurs engagent les âmes à ne s'attacher qu'à la seule contemplation de la divinité. — La sainte regarde cette voie comme funeste. — Avantages qu'on retire de l'application à l'humanité de Jésus-Christ. — Les grands contemplatifs n'ont pas suivi d'autre voie. — L'humilité est le fondement de l'oraison. — Pourquoi l'âme favorisée de la contemplation ne se trouve-t-elle pas soudain au sommet de la perfection?*

Je vais maintenant parler d'une question qui, selon moi, a de l'importance. Si vous approuvez, mon père, l'avis que je vais donner, il pourra pré-munir contre un danger, et peut-être ne sera-ce pas sans besoin.

Voici ce qu'on lit dans certains livres qui traitent de l'oraison : L'âme, évidemment, ne peut parvenir d'elle-même à la contemplation, puisque c'est une œuvre toute surnaturelle que Dieu produit en elle ; mais quand elle a passé de longues années dans la vie purgative et progressé dans l'illuminative — je ne sais pas bien le sens de ce mot *illuminative*, je pense que c'est l'état de ceux qui progres-

sent, — elle peut faire quelque chose de son côté, en dégageant son esprit de tout le créé et en le portant humblement en haut. Ces auteurs exhortent beaucoup à écarter alors toute représentation corporelle pour s'attacher à la contemplation de la seule divinité, car, disent-ils, lorsqu'on est déjà si avancé, l'humanité même de Jésus-Christ devient un obstacle et un empêchement à la parfaite contemplation. Et ils allèguent à ce sujet la parole que Notre-Seigneur adressait à ses apôtres au moment de la venue du Saint-Esprit, je veux dire, au moment où lui-même remonta dans les cieux (1). Je crois, moi, que si les apôtres avaient cru aussi fermement qu'ils l'ont cru après la venue du Saint-Esprit, que Jésus-Christ était Dieu et homme, sa présence ne leur eût point été un obstacle; et par le fait, cette parole ne fut pas dite à la Mère de Dieu, bien qu'elle portât à Jésus-Christ plus d'amour que tous les autres. Ces auteurs donc se persuadent que la contemplation étant chose entièrement spirituelle, tout objet corporel est capable de l'entraver et de lui faire obstacle. Se considérer comme environné par Dieu de toutes parts, se voir plongé en lui : voilà, d'après eux, ce à quoi il faut viser. A mes yeux, ceci est bon quelquefois; mais s'éloigner entièrement de Jésus-Christ, mettre son corps divin au nombre de nos misères, et au rang des autres créatures, non, je ne puis le souffrir!

Plaise à sa Majesté que je sache me bien expliquer! Certes, je n'entreprends point de contredire des gens qui sont théologiens, hommes spirituels et sachant ce qu'ils disent; et d'ailleurs, Dieu conduit

1. *Expedit vobis ut ego vadam.* Il vous est avantageux que je m'en aille. (Joan., xvi, 7.)

les âmes par bien des chemins, bien des sentiers divers. Ce que je veux simplement indiquer, sans me mêler du reste, c'est comment il a conduit la mienne, et en quel péril je me suis vue pour avoir voulu me conformer à ce que je lisais. Ceux qui seront arrivés à l'union sans passer au delà, je veux dire aux ravissements, aux visions et autres faveurs dont Dieu gratifie les âmes, regarderont, j'en suis convaincue, la doctrine de ces livres comme la meilleure, ainsi que je le faisais moi-même. Pourtant, si je m'y étais tenue, jamais, je crois, je ne serais parvenue à l'état où je me trouve maintenant. A mon avis, elle est erronée. Peut-être est-ce moi qui me trompe, mais voici ce qui m'est arrivé.

N'ayant pas de directeur, je lisais ces livres, dans la pensée que par leur moyen je recevrais peu à peu quelque lumière. Dans la suite, je me rendis compte que si Dieu ne m'eût enseignée lui-même, mes lectures m'auraient laissée bien peu savante. De fait, tant que sa Majesté ne m'eut pas donné de ces matières une connaissance expérimentale, je n'y entendais rien et ne savais nullement me conduire. A peine avais-je un peu d'oraison surnaturelle — j'entends de quiétude, — que je tâchais d'éloigner de mon esprit tout objet corporel. Quant à élever mon âme, je ne l'osais : toujours si misérable, je voyais bien que c'eût été témérité. Il me semblait pourtant sentir la présence de Dieu, ce qui était vrai, et je tâchais de me tenir recueillie près de lui. Pour peu que Dieu se montre favorable, c'est là une oraison savoureuse et qui fait goûter un très grand plaisir. Comme le profit et la consolation y sont manifestes, nul ne m'aurait fait revenir à la sainte

humanité, qui me semblait réellement un obstacle. O Seigneur de mon âme! Mon Trésor! O Jésus crucifié! Jamais je ne me souviens d'avoir eu cette pensée, que je ne sois saisie de douleur. Il me semble m'être rendue coupable envers vous d'une très noire trahison! A vrai dire, c'était ignorance. Toute ma vie — car ceci arriva vers la fin — j'avais porté une si grande dévotion à Notre-Seigneur! une dévotion si tendre! En disant vers la fin, j'entends avant que Dieu m'eût favorisée de ravissements et de visions. Au reste, je demeurai fort peu de temps dans cette opinion, et toujours j'en revenais à prendre mes délices avec cet aimable Seigneur comme j'en avais l'habitude, surtout au moment de la communion. Ne pouvant porter son image, son portrait, aussi profondément gravé dans mon âme, que je l'eusse bien désiré, j'aurais voulu l'avoir sans cesse devant les yeux.

Est-il possible, mon tendre Maître, que j'aie pu m'arrêter une heure seulement à la pensée que vous pouviez m'être un obstacle à un plus grand bien? Et d'où me sont donc venus, à moi, tous les biens? N'est-ce pas de vous? Non, je ne veux pas croire que je vous aie offensé en ce point, cela me fait trop de peine. Certainement, c'était de l'ignorance. Aussi vous avez bien voulu la dissiper dans votre bonté, en m'envoyant quelqu'un pour me tirer de cette erreur, et plus tard, en vous présentant vous-même tant de fois à mes regards, comme je le dirai plus loin. C'était pour me faire mieux comprendre à quel point je me trompais, pour que je le fisse comprendre à d'autres à qui je l'ai dit, enfin pour m'amener à en parler dans cet écrit.

Je suis persuadée que si beaucoup d'âmes parve-

nues à l'oraison d'union, s'arrêtent là et n'arrivent pas à une très grande liberté d'esprit, la vraie cause est celle que je viens d'indiquer. Il y a, ce me semble, deux raisons sur lesquelles je puis établir ma thèse. Peut-être ce que je dis n'a-t-il aucune valeur; du moins, je n'avancerai rien que je n'aie reconnu par expérience. Mon âme, en effet, demeura en très fâcheux état jusqu'au jour où Dieu l'éclaira. Elle ne recevait les joies spirituelles que par gorgées, pour ainsi dire, et hors de là, elle était privée, dans ses peines et ses tentations, de l'heureuse compagnie dont elle a joui depuis.

La première raison, c'est qu'il y a là un petit manque d'humilité, si couvert et si caché qu'on ne l'aperçoit pas. Et qui donc, si ce n'est moi, serait assez orgueilleux, assez misérable, pour ne s'estimer très riche et très bien payé si, après une vie entière passée dans toutes les pénitences, les oraisons, les persécutions imaginables, il lui était permis de se tenir, comme saint Jean, au pied de la croix? Je ne sais vraiment en quel cerveau, si ce n'est dans le mien, la pensée de ne s'en point contenter pourrait trouver place. Au reste, au lieu d'y gagner, je ne fis qu'y perdre de toutes manières.

Si, par suite de la faiblesse de notre tempérament ou bien à cause de nos infirmités, nous ne pouvons pas méditer constamment la passion — car, je le reconnais, cela demande de l'effort, — qui nous empêche de nous tenir auprès de Jésus-Christ ressuscité, puisque nous l'avons si près de nous dans le saint Sacrement, où sa chair est déjà glorifiée? Nous ne l'y verrons pas accablé de douleur, brisé de coups, ruisselant de sang, harassé de fatigue par les chemins, persécuté par ceux qu'il avait comblés de

bienfaits, méconnu de ses apôtres eux-mêmes. Non certes, il n'est pas toujours possible d'arrêter sa pensée sur de pareilles souffrances. Mais à l'heure où il s'apprête à remonter aux cieux, le voici affranchi de la douleur, environné de gloire, encourageant les uns, ranimant les autres. Le voici enfin devenu notre compagnon au très saint Sacrement, car, en vérité, il semble n'avoir pu se résoudre à s'éloigner de nous un seul instant. Et moi, mon cher Maître, j'ai pu me résoudre à vous quitter, dans la pensée de vous mieux servir ! Du moins, quand je vous offensais, je ne vous connaissais pas ; mais vous connaître, et penser que j'avancerais davantage par une telle voie ! Oh ! dans quelle détestable route je m'étais engagée, Seigneur ! Si vous ne m'aviez remise dans le vrai chemin, sans nul doute je m'égarais entièrement. Au contraire, à peine vous avais-je auprès de moi, que je me trouvai en possession de tous les biens. Jamais je ne me suis vue assaillie d'une épreuve, sans qu'il m'ait suffi de vous considérer en la présence de vos juges pour me sentir prête à tout souffrir. Auprès d'un si bon ami, d'un si bon chef, qui, le premier, s'est offert à la souffrance, tout devient supportable. Il est là qui nous aide, qui nous fortifie ; jamais il ne nous manque. Enfin, c'est un ami véritable.

Je l'ai compris depuis, et la chose est pour moi de toute évidence : pour plaire à Dieu, pour recevoir de lui de grandes grâces, il faut, et telle est sa volonté, qu'elles passent par les mains de cette humanité sacrée, en laquelle il a déclaré lui-même prendre ses complaisances. J'en ai fait l'expérience un nombre infini de fois, et Notre-Seigneur lui-même me l'a dit. J'ai reconnu manifestement que c'est la

porte par où nous devons entrer, si nous voulons que la souveraine Majesté nous découvre de hauts secrets.

Ainsi, seigneur, fussiez-vous au sommet de la contemplation, ne prenez pas d'autre route. On marche en assurance par celle-là. Notre bon Maître est pour nous la source de tous les biens : lui-même vous enseignera. Regardez sa vie, il n'est pas de meilleur modèle. Avoir à son côté un tel ami, qui n'abandonne pas, comme les amis du monde, dans les épreuves et les tribulations, que peut-on souhaiter de plus? Heureux celui qui l'aimera véritablement et qui l'aura toujours près de soi! Voyez le glorieux saint Paul : il avait le nom de Jésus constamment sur les lèvres, tant il le portait profondément gravé dans le cœur. Depuis que j'ai eu lumière sur ce point, j'ai examiné attentivement la conduite de plusieurs saints, grands contemplatifs, et j'ai vu qu'ils n'allaient point par un autre chemin. Saint François en donne la preuve par les stigmates, saint Antoine de Padoue par l'Enfant Jésus qui l'accompagne. Saint Bernard prenait ses délices dans la sainte humanité; sainte Catherine de Sienne faisait de même, et bien d'autres, que vous connaissez certainement mieux que moi.

S'éloigner de tout ce qui est corporel, ce doit être bon sans doute, puisque des gens si spirituels le disent, mais à mon avis, il faut pour cela que l'âme soit très avancée. Jusque-là, il est clair qu'on doit chercher le Créateur par les créatures. Tout dépend, d'ailleurs, de ce que Dieu communique à chaque âme, et c'est là une question dont je ne me mêle point. Ce que je voudrais faire comprendre, c'est que la très sainte humanité de Jésus-Christ ne doit pas

être mise au nombre des objets à écarter. Voilà le point qu'il importe de bien saisir, et sur lequel je voudrais réussir à m'exprimer clairement.

Quand il plaît à Dieu de suspendre toutes les puissances, comme nous avons vu qu'il le fait dans les diverses oraisons traitées plus haut, il est évident que, malgré nous, cette présence de la sainte humanité nous échappe. Qu'alors il en soit ainsi, fort bien. Heureuse perte, qui nous met en état de mieux jouir de ce que nous croyons perdre ! L'âme alors s'emploie tout entière à aimer ce que l'entendement cherchait à connaître, elle aime ce qu'elle ne comprenait point, elle jouit de ce dont elle n'aurait pu jouir parfaitement sans se perdre elle-même. Se perdre ainsi, je le répète, c'est se mieux gagner. Mais que, de nous-mêmes, à dessein et avec application, au lieu de prendre l'habitude d'avoir toujours cette très sainte humanité présente — et plût à Dieu que ce fût toujours ! — nous fassions précisément le contraire : voilà, encore une fois, ce que je désapprouve. Agir ainsi, c'est marcher en l'air, comme l'on dit. Et de fait, si remplie de Dieu que puisse se croire une âme, elle manque d'un point d'appui : étant hommes, il nous est très avantageux, tant que nous sommes en cette vie, de considérer Dieu fait homme. Voilà justement le second inconvénient que j'ai à signaler. J'ai parlé déjà du premier : c'est un léger manque d'humilité dans une âme, ai-je dit, de chercher à s'élever avant que Dieu ne l'élève, de ne pas se contenter d'un objet si excellent que l'humanité de Jésus-Christ, de vouloir enfin être Marie avant d'avoir travaillé avec Marthe. Si Dieu veut qu'une âme soit Marie, fût-ce dès le premier jour, il n'y a rien à craindre. Mais, de notre côté, tenons-nous sur la

réserve, comme je crois l'avoir recommandé déjà. Ce petit manque d'humilité, qui ne paraît rien, nuit cependant beaucoup aux progrès dans la contemplation.

Je viens maintenant au second inconvénient. Nous ne sommes pas des anges, nous avons un corps. Vouloir faire de nous des anges tandis que nous sommes sur la terre, surtout quand on y est aussi enfoncé que je l'étais, en vérité, c'est absurde. D'ordinaire, il faut un appui à la pensée. Parfois, il est vrai, l'âme sort d'elle-même; souvent elle est si remplie de Dieu, qu'elle n'a besoin d'aucun objet créé pour entrer en recueillement, mais ceci n'est pas continuel. Au milieu des affaires, des persécutions, des épreuves, alors que la tranquillité parfaite est impossible, ou bien encore dans les temps de sécheresse, c'est un excellent ami que Jésus-Christ. Nous le voyons homme comme nous, nous le contemplons dans l'infirmité, dans la souffrance : c'est pour nous une compagnie, et quand l'habitude en est prise, il est très facile de le trouver auprès de soi.

Et malgré tout, il y aura encore des jours où l'on ne pourra ni l'un ni l'autre. C'est pour cela qu'il est bon, je le répète, de ne pas s'accoutumer à rechercher les consolations spirituelles. Tenir la croix embrassée quoi qu'il advienne, c'est une grande chose. Notre bon Maître s'est vu privé de toute consolation, il est demeuré seul dans ses souffrances : nous, du moins, ne l'abandonnons pas. Pour monter plus haut, sa main nous sera bien plus utile que notre industrie personnelle. Il saura bien se dérober, quand il verra que cela convient, et lorsque son divin Père aura dessein d'enlever l'âme à elle-même de la manière indiquée plus haut.

Dieu se plait extrêmement à voir une âme placer avec humilité son divin Fils comme intermédiaire entre elle et lui, à la voir porter à Jésus-Christ tant d'amour que quand il veut l'élever à une très haute contemplation, elle dise avec saint Pierre dans le sentiment de son indignité : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur* (1). C'est du moins ce que j'ai éprouvé, et c'est de cette façon que Dieu a conduit mon âme. D'autres, je le répète, iront par un sentier différent. Ce que j'ai compris, c'est que tout l'édifice de l'oraison repose sur l'humilité, et que plus une âme s'abaisse dans l'oraison, plus Dieu l'élève. Je ne me rappelle pas avoir reçu de grâce très signalée, de la nature de celles dont je parlerai plus loin, que je ne fusse anéantie dans la vue de ma misère. Sa Majesté, pour m'aider à me connaître, m'éclairait même alors sur certaines particularités que je n'aurais jamais été capable de découvrir.

Oui, j'en suis persuadée, si l'âme fait quelque chose pour s'aider dans cette oraison d'union, elle semblera bien, au premier moment, en retirer quelque profit, mais tout cela s'écroulera comme une construction où le fondement fait défaut. Je crains aussi qu'elle n'arrive jamais à la vraie pauvreté d'esprit. Cette pauvreté consiste à ne point rechercher les consolations et les jouissances de l'oraison — celles de la terre, on y a déjà renoncé, — mais à trouver sa joie dans les peines, pour l'amour de Celui qui en a toujours été environné. Elle consiste encore à conserver la paix au milieu des épreuves et des sécheresses. On en souffre certainement, mais on

1. *Exi a me, quia homo peccator sum, Domine.* (Luc. v. 8.)

n'en est ni troublé ni désolé, comme le sont certaines personnes qui, à peine cessent-elles tant soit peu de faire agir leur entendement ou de sentir de la dévotion, s'imaginent que tout est perdu. Comme si un pareil trésor pouvait s'acquérir par leur travail! Ce n'est pas, certes, qu'il ne soit bon de faire ses efforts pour y arriver, et qu'on ne doive se tenir soigneusement en la présence de Dieu; mais si l'on est hors d'état d'avoir même une bonne pensée, je le répète, qu'on ne se désole pas outre mesure. Nous sommes des serviteurs inutiles : de quoi nous croyons-nous capables? Reconnaissons plutôt notre impuissance, c'est là ce que Dieu demande. Puis, faisons comme ces petits ânes, qui tournent la noria pour l'arrosage dont j'ai parlé. Les yeux couverts et sans savoir ce qu'ils font, ils tirent plus d'eau que le jardinier avec toute son industrie.

Il faut avancer par ce chemin avec liberté, en s'abandonnant entre les mains de Dieu. Si sa Majesté veut nous élever au rang des gentilhommes de sa chambre et de son conseil secret, allons-y sans nous faire prier. Sinon, servons dans les plus bas offices, et, encore une fois, gardons-nous d'aller nous asseoir à la première place. Dieu veille à tout, bien mieux que nous ne saurions le faire; il sait à quoi chacun est propre. Lorsqu'on a déjà donné à Dieu toute sa volonté, à quoi sert de se gouverner soi-même? A mon avis, c'est ici bien moins admissible encore qu'au premier degré de l'oraison, et bien autrement préjudiciable. Après tout, ne s'agit-il pas de biens surnaturels? Une personne a la voix désagréable : malgré tous ses efforts pour chanter, elle ne la rendra pas plus belle. Mais si Dieu veut lui en donner une belle, à quoi bon s'égosiller à l'avance?

Quand nous supplions Dieu de nous accorder des grâces, que notre âme soit donc tout à la fois soumise et confiante en la libéralité divine. Et puisqu'on lui permet de se tenir aux pieds de Jésus-Christ, qu'elle tâche de n'en pas bouger, en quelque état qu'elle se trouve. Qu'elle imite la Madeleine; et quand elle sera forte, Dieu la conduira au désert.

Ainsi, mon père, jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un de plus expérimenté et de plus entendu que moi, tenez-vous en là. Si ce sont des personnes qui commencent à goûter Dieu, ne les croyez pas quand elles se persuaderont faire plus de progrès et savourer plus de consolations en s'aidant elles-mêmes. Oh! que Dieu sait bien, quand il lui plaît, venir à nous directement et sans tous ces petits concours! Malgré nous, il enlève notre esprit, comme un géant enlèverait une paille, et il n'y a résistance qui tienne. S'il voulait qu'un crapaud volât, croyez-vous qu'il attendît que cet animal le fit de lui-même? Eh bien! il est, ce me semble, plus difficile et plus laborieux encore à notre esprit de s'élever, quand Dieu ne l'élève point. Chargé comme il l'est d'un poids terrestre et de mille entraves, il a beau vouloir voler, peine inutile. Sans doute, par nature il y a plus d'aptitude que le crapaud, mais, plongé comme il l'est dans la boue, il a, par sa faute, perdu cet avantage.

Voici par où je veux conclure. Toutes les fois que nous songeons à Jésus-Christ, rappelons-nous l'amour avec lequel il nous a comblés de ses bienfaits, et celui que Dieu le Père nous a témoigné en nous donnant en lui un pareil gage de sa tendresse. L'amour attire l'amour. Le nôtre, il est vrai, ne fait que de naître, et nous sommes bien misérables.

Cependant, ayons la pensée que je viens de dire toujours présente et excitons-nous à aimer. Si, par une grâce du Seigneur, son amour s'imprime un jour dans notre cœur, tout nous deviendra facile; très rapidement et sans la moindre peine, nous en viendrons aux œuvres. Daigne le Seigneur nous accorder cet amour, puisqu'il sait de quelle importance il est pour nous! Je le lui demande au nom de celui qu'il nous a porté, et au nom de son glorieux Fils, qui nous a témoigné le sien au prix de tant de souffrances! Amen.

Je voudrais maintenant vous faire une question, mon père. Quand Dieu commence à favoriser une âme de grâces aussi élevées que celles de la contemplation parfaite, la raison demanderait, ce semble, qu'elle se trouvât du même coup au sommet de la perfection. Oui, certes, la raison le demande; car enfin, qui a reçu pareille faveur ne devrait plus rechercher les consolations de la terre. Pourquoi donc, à mesure que cette âme se voit élevée au ravissement et s'habitue à recevoir des faveurs, les effets produits en elle deviennent-ils beaucoup plus puissants? Et pourquoi son détachement augmente-t-il à proportion, puisque, après tout, Dieu peut aussi bien la rendre sainte en une seule de ces visites, que la conduire avec le temps à la perfection des vertus? Voilà ce que je voudrais savoir, car je l'ignore.

Ce que je sais parfaitement, c'est qu'il y a bien de la différence entre la force que Dieu laisse dans l'âme à la suite d'une contemplation prolongée, et celle qu'il lui communique quand cette grâce ne dure qu'un clin d'œil et que l'on ne s'en aperçoit pour ainsi dire qu'aux effets, comme il arrive dans les commencements. Souvent, je crois, cela vient de ce que l'âme

ne se dispose pas pleinement et sans délai. Alors, c'est progressivement aussi que Dieu la fortifie, l'affermi, et enfin lui donne un courage assez mâle pour tout mettre une bonne fois sous les pieds. Chez d'autres il opère tout cela promptement, comme il est arrivé à la Madeleine. C'est suivant qu'on le laisse agir. Nous avons tant de peine à nous persuader que, dès cette vie même, Dieu nous rend cent pour un !

Cette comparaison m'est aussi venue à l'esprit. Ceux qui sont avancés et ceux qui commencent reçoivent, au fond, la même chose ; mais il en est comme d'un mets auquel participent un grand nombre de personnes. Celles qui en mangent fort peu, en conservent seulement pendant quelques instants une saveur agréable ; celles qui en mangent davantage, s'en sustentent jusqu'à un certain point ; celles qui en mangent beaucoup, y puisent la vie et les forces. Enfin, l'on peut manger si souvent et si copieusement de cet aliment vital, qu'on en vienne à ne plus trouver hors de là rien de savoureux. On voit si bien alors le profit qu'on en retire et on a le goût tellement fait à cette suavité, qu'on aimerait mieux mourir que d'user d'autres mets, parce qu'ils ne feraient que nous enlever la saveur exquise laissée par cet aliment délicieux.

De même encore, nous avons société avec une personne d'une vie sainte : ses entretiens ne nous font pas autant de bien en un jour qu'en un temps considérable, mais notre commerce avec elle peut se prolonger à tel point que, Dieu aidant, nous lui devenions semblables.

En fin de compte, disons que tout dépend du bon plaisir et du libre choix de Notre-Seigneur. Néanmoins, lorsqu'une âme commence à recevoir des grâces de cette nature, il est très important pour elle

de prendre de généreuses résolutions, de se détacher de tout et de faire de ces faveurs l'estime qu'elles méritent. Je crois aussi que Notre-Seigneur va, en quelque sorte, des uns aux autres, cherchant à reconnaître ceux qui l'aiment. Dans ce but, il leur découvre ce qu'il est, par le moyen d'une délectation souveraine, capable de raviver la foi au bonheur qu'il nous destine, s'il se trouvait qu'elle fût éteinte. C'est comme s'il disait : Voyez, ce n'est là qu'une goutte de l'océan de biens que je vous réserve. Non, il n'est aucune voie qu'il ne tente pour gagner ceux qu'il aime. Se voit-il bien accueilli, alors il donne encore, et enfin se donne lui-même. Il aime ceux qui l'aiment. Et comme il les aime ! Quel excellent ami ! O Seigneur de mon âme ! Que n'ai-je des paroles pour faire connaître ce que vous donnez à ceux qui se confient en vous, et ce que perdent ceux qui, une fois arrivés là, ne savent pas se dépouiller d'eux-mêmes ! Ne permettez pas, Seigneur, que ce malheur arrive ! Eh ! ne faites-vous pas bien plus encore, quand vous descendez dans une hôtellerie aussi chétive que la mienne ? Soyez-en à jamais béni !

Je vous en supplie de nouveau, mon père, si vous conférez de cet écrit sur l'oraison avec des personnes spirituelles, tâchez qu'elles le soient véritablement, car si elles ne connaissent qu'un chemin ou bien si elles se sont arrêtées au milieu, comment pourraient-elles juger de la question ? Il est des âmes que Dieu conduit dès le début par une voie très élevée ; elles se figurent que les autres pourront avancer de même, mettre leur entendement en repos et se passer du secours des objets corporels. Le résultat sera de demeurer sec comme un morceau de bois. Il en est d'autres qui n'ont pas plus tôt un peu de quiétude,

qu'elles s'imaginent pouvoir passer plus loin, et au lieu d'avancer, elles reculent. C'est ce que j'ai montré déjà. En tout, l'expérience et la discrétion sont nécessaires. Daigne le Seigneur nous les donner dans sa bonté !

CHAPITRE XXIII

ELLE REPREND LE RÉCIT DE SA VIE ET RACONTE COMMENT ELLE EMBRASSA UNE PLUS GRANDE PERFECTION. IL EST TRÈS UTILE A CEUX QUI DIRIGENT LES AMES D'ORAISON DE SAVOIR LES BIEN CONDUIRE AU DÉBUT. AVANTAGE QU'ELLE RETIRA D'AVOIR ÉTÉ BIEN GUIDÉE.

SOMMAIRE. — La sainte se voit favorisée d'une manière habituelle de l'oraison de quiétude et souvent de celle d'union. — Craintes que ces faveurs font naître en elle. — Elle entre en relation avec François de Salcedo et Gaspard Daza. — Tous deux inclinent à croire qu'elle est victime des illusions du démon. — Sur leur conseil, elle choisit pour directeur un père de la Compagnie de Jésus.

Je reviens à l'endroit de ma vie où j'en étais restée (1). En faisant cette digression, trop longue peut-être, mon but a été de jeter un plus grand jour sur ce qui va suivre. C'est, en effet, un nouveau livre qui va s'ouvrir, je veux dire une nouvelle vie. Jusqu'ici c'était ma vie à moi : celle qui a commencé avec les grâces d'oraison dont j'ai entrepris le récit, est bien, je crois pouvoir le dire, la vie de Dieu en moi. Sans lui, je le sais parfaitement, il m'eût été impossible de m'affranchir en si peu de temps d'une vie aussi imparfaite et d'œuvres aussi mauvaises. Béni soit le Seigneur de m'avoir délivrée de moi-même !

A peine m'étais-je éloignée des occasions dangereuses et adonnée davantage à l'oraison, que le Sei-

1. Voir chap. IX.

gneur, de son côté, se mit à me favoriser de ses grâces. On eût dit qu'il attendait que je voulusse bien les recevoir. Il m'accordait très ordinairement l'oraison de quiétude, et souvent celle d'union, qui durait assez longtemps.

Comme, à cette époque, on avait vu des femmes tomber dans de grandes illusions et devenir le jouet du démon, je commençai à concevoir des craintes relativement à ce plaisir, à cette suavité extrêmes, auxquels bien souvent je ne pouvais me soustraire. D'autre part, spécialement au temps de l'oraison, je sentais une très grande assurance que c'était bien Dieu qui agissait en moi. Je m'apercevais aussi que je sortais de là bien meilleure et plus forte. Mais m'arrivait-il de me livrer tant soit peu à la dissipation, mes craintes renaissaient. Je me demandais alors si ce n'était pas le démon qui, sous couleur de bien, tâchait de suspendre mon esprit : peut-être voulait-il par là m'enlever l'oraison mentale, me rendre incapable de méditer la passion et me priver du secours de l'entendement. Encore peu éclairée, je croyais y perdre.

Cependant Notre-Seigneur, qui voulait mettre un terme à mes offenses et me faire comprendre mes obligations envers lui, s'apprêtait à m'éclairer. Il permit donc que ma frayeur allât toujours croissant et qu'elle me fit chercher sérieusement des hommes spirituels, pour leur ouvrir mon âme. J'en connaissais déjà quelques-uns de réputation, car les pères de la Compagnie de Jésus venaient de s'établir dans la ville. Sans avoir de relations avec aucun d'eux, je leur étais très affectionnée, simplement par ce que je savais de leur genre de vie et de leur oraison. Mais je ne me jugeais pas digne de leur parler, ni assez

forte pour leur obéir, ce qui redoublait mes craintes ; car communiquer avec eux et rester ce que j'étais, me paraissait terrible.

Je passai ainsi quelque temps. Enfin, après bien des combats et des frayeurs, voici le parti auquel je m'arrêtai : entrer en relations avec un homme éclairé dans les voies spirituelles et l'interroger sur mon oraison, afin qu'il m'ouvrît les yeux si j'étais hors du vrai chemin ; puis, faire tout ce qui dépendrait de moi pour éviter l'offense de Dieu. Ce qui me rendait si timide, c'était, je le répète, le sentiment de mon peu d'énergie. Quelle erreur, grand Dieu ! Dans le désir de devenir bonne, je m'éloignais du bien. Si j'en juge par la difficulté que j'eus à prendre cette détermination, le démon doit regarder ce point comme décisif pour une âme qui commence à pratiquer la vertu. Il sait bien, le malheureux, qu'elle est sauvée si elle entre en relation avec les amis de Dieu. C'est pour cela, sans doute, que je ne parvenais pas à m'y résoudre. J'attendais, comme lorsque j'abandonnai l'oraison, le moment où je mènerais une vie plus fervente, et peut-être ce moment ne serait-il jamais venu. Je m'étais tellement laissée aller, par rapport à certaines imperfections dont je n'apercevais pas la culpabilité, que pour me relever, il fallait que quelqu'un me vînt en aide et me tendît la main. Béni soit Notre-Seigneur ! La première qui me fut tendue, c'est la sienne.

Voyant mes alarmes augmenter toujours, parce que mon oraison, elle aussi, allait croissant, je compris qu'il devait y avoir là ou un grand bien ou un très grand mal. Ce qui se passait en moi, je m'en rendais bien compte, était surnaturel, car parfois je ne pouvais y résister, et quant à l'éprouver à mon gré, ce n'était

pas en mon pouvoir. Je me dis donc que le seul parti à prendre était de faire tous mes efforts pour vivre dans une grande pureté de conscience et m'éloigner de toute occasion de péché, même véniel. Si c'était Dieu qui agissait, le profit était clair; si c'était le démon, tant que je tâcherais de plaire à Notre-Seigneur et de ne pas l'offenser, l'ennemi ne pouvait me nuire que fort peu, et même, il ne ferait qu'y perdre. Ma détermination une fois prise, je suppliais Dieu sans relâche de me venir en aide. Mais après quelque temps d'efforts, je compris que mon âme était trop faible pour atteindre seule une si haute perfection, à cause de certaines attaches qui, sans être très mauvaises en elles-mêmes, suffisaient cependant pour tout gâter.

On me parla d'un ecclésiastique, bon théologien, qui habitait cette ville, et dont le Seigneur commençait à faire connaître au public la vertu et la sainte vie (1). Je me mis en rapport avec lui par l'intermédiaire d'un saint gentilhomme, également de la ville (2). Ce gentilhomme est marié, mais il mène une vie si exemplaire et si édifiante, il est tellement adonné à l'oraison et aux œuvres de charité, que sa bonté et sa perfection brillent à tous les yeux. De fait, il a contribué au bien de beaucoup d'âmes. Dieu lui a donné pour cela toutes sortes de talents, et les obstacles que son état semblerait devoir y apporter ne l'empêchent pas de les faire valoir. Il a un excellent jugement, une grande douceur envers tout le monde. Sa conversation n'a rien qui fatigue, elle offre au contraire tant de douceur et d'agrément, en même temps que de droiture et de sainteté, qu'elle

1. Le maître Gaspard Daza.

2. Don François de Salcedo.

charme tous ceux qui ont des rapports avec lui. Le bien des âmes avec lesquelles il traite, voilà son unique but, et l'on dirait qu'il n'a d'autre préoccupation que de rendre à chacun tous les services possibles, et de faire plaisir à tout le monde.

Cet excellent et saint homme fut par ses industries la première cause du salut de mon âme. Son humilité me confond. Il y a près de quarante ans — trente-sept ou trente-huit peut-être — qu'il s'adonne à l'oraison et mène une vie aussi parfaite que son état le comporte. Sa femme, au reste, est une très grande servante de Dieu, et si charitable qu'on ne peut que gagner à vivre en sa société. C'est bien l'épouse choisie de Dieu lui-même, pour celui qu'il savait devoir être l'un de ses plus fidèles serviteurs.

Grâce à des alliances, nous avons, ce gentilhomme et moi, des parents communs ; en outre, il était très lié avec un autre grand serviteur de Dieu, mari d'une de mes cousines. Ce fut par son intermédiaire que je me procurai un entretien avec l'ecclésiastique dont je viens de parler, homme d'une éminente piété et son intime ami : mon intention était de me confesser à lui et de le prendre pour directeur. Le gentilhomme me l'ayant amené, j'éprouvai une extrême confusion de me trouver en présence d'un homme si saint. Je lui rendis compte de mon état d'âme et de mon oraison. Quant à entendre mes confessions, il s'en excusa, disant qu'il avait beaucoup d'occupations, ce qui était vrai. Avec une sainte résolution, il me traita aussitôt en âme forte, telle que j'aurais dû être d'après l'oraison dont il me voyait favorisée, et il me demanda d'éviter toute offense de Dieu. Le voyant trancher avec tant de promptitude certains points de détail où, comme je l'ai dit, je ne

me sentais pas la force de pratiquer sur-le-champ une si grande perfection, je m'en attristai beaucoup. Je vis qu'il prenait les affaires de mon âme comme une chose qui pouvait se terminer d'un seul coup, et je sentais qu'il y fallait beaucoup plus de ménagements. Enfin je compris que les moyens proposés par lui n'étaient pas de ceux qui m'apporteraient le remède : ils ne convenaient qu'à une âme plus parfaite. En effet, bien que déjà très favorisée sous le rapport des grâces de Dieu, je ne faisais que débiter dans les vertus et la mortification. Certainement, si je n'avais pu communiquer avec d'autres, jamais mon âme n'aurait progressé. Voyant que je ne faisais pas ce qu'il me disait, et me croyant hors d'état de le faire, j'en éprouvais un chagrin à me désespérer et à tout laisser là.

J'admire parfois comment cet ecclésiastique ayant une grâce spéciale pour attirer les âmes à la piété, Dieu permit qu'il ne comprit point la mienne et refusât de se charger de sa conduite. Tout cela, je le vois, fut pour mon plus grand bien : c'est ainsi que je devais en arriver à connaître et à fréquenter des hommes aussi saints que ceux de la Compagnie de Jésus.

Dès ce jour, il demeura convenu entre ce saint gentilhomme et moi, qu'il viendrait me voir de temps en temps. En consentant à nouer des relations avec une personne aussi misérable, il fit bien paraître sa grande humilité. Dès ses premières visites, il m'encouragea beaucoup. Ce n'était pas en un jour, me disait-il, que j'arriverais à me séparer de tout, mais peu à peu Dieu m'y amènerait. Il m'assurait qu'il avait lui-même passé plusieurs années sans pouvoir se surmonter en choses bien légères. O humilité ! quels trésors tu apportes à celui en qui tu résides et

à ceux qui l'approchent ! Ce saint — je crois pouvoir à juste titre lui donner ce nom — me faisait connaître, pour le bien de mon âme, des particularités qu'il condamnait en lui-même comme des faiblesses, et qui ne l'étaient pourtant qu'aux yeux de son humilité. Vu son état de vie, il n'y avait là ni faute, ni imperfection ; pour le mien, c'était bien différent.

Ce n'est pas sans dessein que je rapporte tout ceci. En effet, ces menus détails, sur lesquels je m'étends bien longuement, ce semble, favorisent singulièrement les premiers progrès d'une âme, et l'aident à voler alors qu'elle n'a pas encore toutes ses plumes, comme l'on dit. Pour le croire, il faut en avoir fait l'expérience. Et je le mentionne ici, mon père, parce que j'espère de la bonté de Dieu que vous ferez du bien à beaucoup d'âmes. Si j'ai recouvré la santé spirituelle, c'est qu'on a su me traiter, qu'on a pratiqué à mon égard l'humilité et la charité, qu'on a eu assez de patience pour me supporter lorsque je ne me corrigeais pas de tous mes défauts.

Ce saint homme procédait avec discrétion, m'indiquant peu à peu les moyens de triompher du démon. Je m'affectionnai tellement à lui, qu'il n'était point pour moi de jours plus heureux que ceux où je recevais sa visite ; mais ces jours étaient rares. Tardait-il à venir, j'en éprouvais un vrai chagrin, me disant que s'il s'en abstenait, c'était à cause de mes misères. Peu à peu il s'aperçut de mes grandes imperfections, que peut-être je devrais appeler des péchés, bien qu'à dater de mes relations avec lui, j'eusse changé sur bien des points. Comme, en même temps, dans mon désir d'être éclairée, je lui faisais connaître les grâces que je recevais de Dieu, il me dit que cela n'allait pas ensemble, ces délices étant le partage de

personnes déjà très avancées et très mortifiées ; il ne pouvait s'empêcher de craindre beaucoup, parce que, sur certains points, il croyait reconnaître l'action du mauvais esprit ; pourtant, il n'avait pas là-dessus d'opinion arrêtée. Il me conseilla de me rendre un compte très exact de mon oraison, et de lui dire ensuite ce qu'il en était. Le malheur, c'est que précisément je ne savais en aucune façon m'en expliquer. Et, en effet, c'est tout récemment que Dieu m'a fait la grâce de m'en rendre compte et de savoir en parler.

Ces paroles, jointes aux craintes que j'avais déjà, me jetèrent dans la désolation et les larmes. D'une part, j'étais certaine que je désirais plaire à Dieu, et je ne pouvais croire à l'action du démon ; mais de l'autre, je craignais qu'à cause de mes grands péchés, Dieu ne me refusât la lumière nécessaire pour faire ce discernement. Je consultai des livres, afin de voir s'ils m'aideraient à m'expliquer sur mon oraison. Dans un ouvrage intitulé : *L'Ascension de la Montagne* (1), à l'endroit où il est parlé de l'union de l'âme avec Dieu, je rencontrai toutes les marques de ce que j'éprouvais relativement à l'impuissance de réfléchir. Et c'est précisément cette impuissance que je signalais surtout à propos de cette oraison. Je marquai d'un trait les endroits en question, puis je remis le livre au gentilhomme, afin qu'il l'examinât de concert avec ce pieux ecclésiastique dont j'ai parlé : tous deux m'indiqueraient ensuite ce que j'avais à faire. Je me déclarai prête, s'ils le jugeaient convenable, à renoncer entièrement à l'oraison. Après tout, pourquoi m'exposer à ces dangers ?

1. Le frère Bernardin de Laredo, de l'ordre de Saint-François, est l'auteur de cet ouvrage.

Depuis près de vingt ans que je m'adonnais à l'oraison, je n'en avais retiré, pour tout profit, que des illusions du démon : mieux valait l'abandonner. Et pourtant, un tel parti m'était bien dur, car je savais par expérience ce que devenait mon âme sans l'oraison. Semblable à une personne qui, tombée dans un fleuve et sur le point de se noyer, n'aperçoit, de tous les côtés où elle porte ses efforts, qu'un péril plus redoutable, je ne voyais qu'angoisses de toutes parts. C'est là une souffrance indicible, et bien souvent elle a été mon partage : j'y reviendrai plus loin. La chose paraît peu importante, et cependant, il ne sera peut-être pas sans utilité de montrer de quelle manière on doit éprouver les esprits.

Oui, je l'affirme, cette souffrance est cruelle ; aussi faut-il user de prudence, surtout à l'égard des femmes, car leur faiblesse est grande. Si on leur disait ouvertement qu'elles sont sous l'action du démon, il pourrait en résulter de graves inconvénients. Il faut tout examiner attentivement, les éloigner des dangers qui peuvent se présenter, leur recommander soigneusement le secret, et le leur garder soi-même comme il convient. Si j'insiste sur le secret, c'est qu'aujourd'hui j'ai singulièrement à souffrir de ce qu'il n'a pas été gardé à mon égard par plusieurs confesseurs, auxquels je parlais de mon oraison. En se consultant les uns les autres avec bonne intention, ils m'ont fait un grand tort. Par là, des choses qui n'étaient pas pour tous et auraient dû rester secrètes, se sont trouvées divulguées. Et c'était moi-même qui avais l'air de les publier. Le Seigneur l'a permis, je crois, pour que j'aie à souffrir, et sans faute de leur part. Je ne dis pas qu'ils répétaient ce que je leur disais en confes-

sion, je dis seulement que m'ouvrant à eux dans mes alarmes afin d'en recevoir lumière, je croyais pouvoir compter sur leur discrétion. Et malgré tout, jamais je n'ai osé leur rien cacher.

Il faut donc, je le répète, user d'une grande prudence, encourager les âmes et savoir attendre. Dieu leur viendra en aide, comme il l'a fait pour moi. Si l'on avait tenu à mon égard une conduite différente, on m'aurait fait le plus grand mal, tant j'étais craintive et prompte à m'alarmer. Comme, en outre, je souffrais beaucoup du cœur, je m'étonne vraiment de n'en avoir pas éprouvé de sérieux dommages.

Je remis donc le livre au gentilhomme, avec un exposé de ma vie et de mes péchés, que je rédigeai de mon mieux. Ce n'était pas une confession, puisqu'il s'agissait d'un séculier, mais j'y donnais clairement à connaître combien j'étais mauvaise. Les deux serviteurs de Dieu prirent en main avec beaucoup de charité et d'affection les intérêts de mon âme. La réponse étant prête — c'était avec anxiété que je l'attendais, aussi dans l'intervalle j'avais engagé bien des personnes à me recommander à Dieu et moi-même j'avais beaucoup prié, — le gentilhomme vint me trouver tout affligé. Autant que son ami et lui pouvaient en juger, le démon, disait-il, était l'auteur de ce qui se passait en moi : je ferais bien de m'ouvrir à un père de la Compagnie de Jésus ; si je l'appelais en disant que j'avais besoin de lui, il viendrait certainement ; je devais, par une confession générale, lui rendre compte de ma vie entière, de mes dispositions, de tout enfin, avec beaucoup de clarté ; Dieu, par la vertu du sacrement de pénitence, lui donnerait plus de lumière ; ces pères avaient une grande expérience des voies spirituelles ; enfin, je

devais me conformer entièrement à ce qui me serait dit, parce que, si je n'avais quelqu'un pour me conduire, j'étais en grand péril.

A cette réponse, ma frayeur et mon affliction furent si vives, que je ne savais que devenir. Je ne faisais que pleurer. Mais voici qu'étant dans un oratoire, toute désolée et me demandant ce qui allait m'arriver, je lus dans un livre, mis, ce me semble, entre mes mains par Notre-Seigneur lui-même, qu'au témoignage de saint Paul, Dieu est très fidèle et ne permet jamais au démon de tromper ceux qui l'aiment (1). Cette parole me consola beaucoup. Je commençai à m'occuper de ma confession générale; je mis par écrit tout le mal et tout le bien que j'avais fait dans ma vie, et cela, avec toute l'exactitude dont je fus capable, sans rien omettre. Je me souviens que, l'écrit terminé, voyant d'un côté tant de mal, et de l'autre, ne voyant pour ainsi dire aucun bien, j'éprouvai une tristesse et une douleur amères.

C'était aussi un tourment pour moi de penser que les personnes de la maison me verraient communiquer avec des hommes aussi saints que ceux de la Compagnie de Jésus. Je me défiais de ma lâcheté, et en même temps, je le voyais bien, j'allais me trouver plus obligée qu'auparavant à la bannir, à sacrifier mes passe-temps; si j'y manquais, ma culpabilité serait plus grande. Je m'entendis donc avec la sacristine et la portière pour qu'elles n'en parlassent à qui que ce fût. Mais cela ne me servit guère, car au moment où l'on vint me demander, il se rencontra à la porte une personne qui en informa tout le cou-

1. *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. (I Cor., x, 13.)

vent. Que d'obstacles, que d'alarmes de toutes sortes le démon ne suscite-t-il pas, lorsqu'on veut s'approcher de Dieu !

J'ouvris entièrement mon âme à ce serviteur de Dieu, aussi pieux qu'éclairé (1). En homme qui entendait cette langue, il m'expliqua ce qui se passait en moi, et m'encouragea beaucoup. D'après lui, l'action de Dieu était manifeste, mais j'avais besoin de reprendre mon oraison en sous-œuvre, parce qu'elle manquait d'un fondement solide et que je ne connaissais pas encore la mortification. C'était si vrai, que j'ignorais, me semble-t-il, jusqu'au sens de ce mot. Il me dit que je devais bien me garder d'abandonner l'oraison, mais me montrer généreuse : puisque Dieu m'y accordait des faveurs si particulières, que savais-je s'il ne voulait point se servir de moi pour faire du bien à un grand nombre d'âmes ? Il me dit encore d'autres choses, par lesquelles il semblait annoncer ce que le Seigneur a réalisé à mon égard. Il ajouta que je serais bien coupable si je ne répondais pas aux grâces que Dieu me faisait.

En tout cela, je croyais entendre le Saint-Esprit parler par sa bouche pour la guérison de mon âme, tant ses paroles s'imprimaient profondément en elle. Ma confusion était extrême. Enfin, il me conduisit de telle sorte, qu'il opéra en moi, je crois pouvoir le dire, une transformation totale. Ah ! que c'est une grande chose que de comprendre une âme ! Il me dit de faire chaque jour mon oraison sur un point de la passion et d'en tirer profit. Du reste, je ne devais fixer ma pensée que sur l'humanité de Notre-Seigneur, et quant à ces recueils et à ces goûts

1. Le père Jean de Pradanos.

spirituels, je devais leur résister autant que je le pourrais, sans leur donner entrée, jusqu'à ce qu'il m'ordonnât autre chose. Il me laissa consolée et pleine de courage, car Dieu m'assistait et l'assistait lui-même, lui faisant connaître mes dispositions et la manière de me conduire. J'étais fermement résolue à ne m'écarter en rien de ce qui me serait prescrit, et c'est ce que j'ai pratiqué jusqu'à ce jour. Béni soit Dieu qui m'a fait la grâce d'obéir, quoique imparfaitement, à mes confesseurs ! Presque toujours ils ont été de ces excellents religieux de la Compagnie de Jésus ; mais, je le répète, je n'ai suivi qu'imparfaitement leurs avis. Mon âme entra dès lors dans une voie sensiblement meilleure, ainsi que je vais le raconter.

CHAPITRE XXIV

ELLE CONTINUE SON RÉCIT ET MONTRE QUELS FURENT SES
PROGRÈS DÈS QU'ELLE SE SOUMIT A UN GUIDE. INUTILITÉ
DE SES EFFORTS POUR RÉSISTER AUX FAVEURS CÉLESTES,
DIEU L'EN COMBLANT DE PLUS EN PLUS.

SOMMAIRE. — Caractère de la direction du père Jean de Pradanos. — Avantages que la sainte en retire. — Elle s'entretient avec saint François de Borgia qui approuve son oraison. — Le départ du père de Pradanos l'oblige à prendre un autre confesseur. — Elle quitte ce second confesseur pour se mettre sous la conduite du père Balthazar Alvarez. — De quelle manière ce religieux dirige son âme. — La sainte est pour la première fois favorisée d'un ravissement. — Paroles qu'elle entend et merveilleuse liberté intérieure qui lui est communiquée.

Mon âme, à la suite de cette confession, se trouva si souple, qu'il n'y avait rien, ce me semble, que je ne fusse prête à embrasser. Je commençai à changer en bien des choses. Mon confesseur ne me pressait point; au contraire, il paraissait attacher à tout cela assez peu d'importance, ce qui m'excitait davantage. C'est qu'il me conduisait par la voie de l'amour de Dieu, sans autre contrainte que celle que je m'imposais volontairement par amour. Je passai ainsi près de deux mois, faisant tout ce qui était en mon pouvoir pour résister aux délices et aux faveurs divines. A l'extérieur, mon changement était visible. Le Seigneur commençait à me donner le courage d'accomplir certains actes que les personnes de ma

connaissance, et même les religieuses de mon couvent, qualifiaient d'excessifs. Eu égard à ma conduite passée, on avait raison d'y voir de l'excès; et pourtant, je restais encore bien en deçà de ce qu'exigeaient mon habit et ma profession.

Cette résistance aux douceurs et aux faveurs divines me valut un enseignement de la divine Majesté. Auparavant, je croyais que pour goûter des délices dans l'oraison, il fallait une retraite absolue, et j'osais à peine me remuer. Je vis bien que cela importait peu, car plus je cherchais à me distraire, plus Dieu m'inondait de suavités et de gloire. Il me semblait en être environnée, sans trouver d'issue qui me permit de fuir; et réellement, il en était ainsi.

J'apportais à cette résistance une application qui m'était fort pénible. De son côté, le Seigneur en apportait une plus grande encore à me favoriser de ses grâces. Pendant ces deux mois, il se montra beaucoup plus libéral qu'à l'ordinaire, sans doute afin de me faire mieux comprendre qu'il n'était plus en mon pouvoir de lui résister. Je sentis renaître en moi l'amour de la sainte humanité. Mon oraison commença dès lors à s'affermir, comme un édifice qui repose sur un solide fondement. En même temps je pris goût à la pénitence, que j'avais négligée à cause de mes grandes infirmités. Le saint homme qui me confessait, m'assurait que certaines pratiques ne pourraient me nuire. Et qui sait, disait-il, si ce n'était point parce que je me dispensais de la pénitence que Dieu m'envoyait tant de maladies? Peut-être sa Majesté voulait-elle par là me l'imposer elle-même. Il m'ordonnait plusieurs mortifications qui n'étaient guère de mon goût. Néanmoins, je les accomplissais toutes, persuadée que c'était Dieu qui

me les commandait, et lui-même donnait grâce à mon confesseur pour me les prescrire de manière à être obéi. Mon âme commençait à ressentir toute offense que je commettais contre Dieu, pour petite qu'elle fût. M'arrivait-il, par exemple, d'avoir quelque objet superflu, je ne pouvais me recueillir avant de m'en être dépouillée. Je suppliais le Seigneur dans l'oraison de me soutenir de sa main et de ne pas permettre que, communiquant avec ses serviteurs, je vinsse à retourner en arrière. A mes yeux, c'eût été un crime : j'aurais cru leur ravir quelque chose du crédit dont ils jouissaient.

Vers ce temps-là, le père François, autrefois duc de Gandie (1), arriva dans la ville. Il y avait quelques années déjà que, renonçant à tout, il était entré dans la Compagnie de Jésus. Mon confesseur me procura les moyens de l'entretenir et de lui rendre compte de mon oraison : il savait très bien que Dieu le comblait de grâces et de faveurs privilégiées, le récompensant ainsi, dès cette vie même, d'avoir tant abandonné pour lui. Le gentilhomme dont j'ai déjà parlé vint me trouver dans le même but.

Le père François, m'ayant entendue, me dit que c'était l'esprit de Dieu qui agissait en moi, que la conduite gardée jusque-là avait été sage, mais qu'à son avis, il ne fallait pas résister plus longtemps. Je devais toujours commencer l'oraison en m'occupant d'un point de la passion ; mais si après cela, sans effort de ma part, Dieu emportait mon esprit, je devais le lui abandonner sans résistance. Il me donna remède et conseil en homme qui s'y entendait ; et par le fait, en pareille matière, l'expérience fait beau-

1. Saint François de Borgia.

coup. Il dit donc que résister davantage serait se tromper. J'en fus profondément heureuse. Le gentilhomme ne l'était pas moins de voir ce saint homme reconnaître en moi l'action de Dieu; il continuait à me donner assistance et conseil en tout ce qui dépendait de lui, et en bien des choses il était à même de le faire.

A cette époque mon confesseur fut envoyé dans une autre ville, ce qui me causa une peine très vive. Je tremblais de rentrer dans la mauvaise voie, et il me semblait impossible de trouver un autre confesseur semblable à lui. Mon âme était comme dans un désert, en proie à la désolation et aux alarmes; je ne savais que devenir. Sur ces entrefaites, une de mes parentes obtint de m'emmener chez elle; j'en profitai aussitôt pour me procurer un autre confesseur de la Compagnie de Jésus.

Par une permission de Dieu, je me liai avec une veuve de haute naissance (1), très adonnée à l'oraison, et qui communiquait beaucoup avec ces religieux. Sur son conseil, je m'adressai à son confesseur (2). Je passai un temps assez long chez cette dame. Elle habitait dans le voisinage des pères; j'en étais charmée, car je pouvais ainsi les voir souvent. La sainteté que respiraient leurs entretiens faisait, à elle seule, le plus grand bien à mon âme.

Ce père me fit embrasser une plus grande perfection. Je ne devais, disait-il, rien négliger pour contenter Dieu entièrement. Il me conduisait, lui aussi, avec beaucoup d'adresse et de douceur, car mon âme était bien peu forte encore; elle était même très tendre, surtout lorsqu'il s'agissait de renoncer à cer-

1. Doña Guiomar de Ulloa.

2. Le père Balthazar Alvarez,

taines amitiés qui n'offensaient point Dieu. Ces amitiés me tenaient fort au cœur, et briser avec elles me semblait de l'ingratitude. Je disais à mon confesseur : Puisque Dieu n'y est point offensé, pourquoi devrais-je manquer de reconnaissance ? Il me conseilla de recommander pendant quelque temps l'affaire à Dieu, en récitant l'hymne *Veni Creator*, pour qu'il daignât me montrer ce qui était le meilleur.

Un jour, après avoir passé en oraison un temps considérable, suppliant le Seigneur de m'aider à le contenter en tout, je commençai l'hymne. Pendant que je la disais, je fus surprise par un ravissement soudain, qui me tira presque hors de moi-même. La chose fut si manifeste que je ne pus la révoquer en doute. C'était la première fois que Dieu m'accordait la faveur d'un ravissement. J'entendis ces paroles : *Je ne veux plus que tu converses avec les hommes, mais avec les anges.* Mon saisissement fut extrême, parce que le mouvement qui m'emporta avait été puissant, et que ces paroles me furent dites au plus intime de l'âme. J'éprouvai donc, tout à la fois, et de la crainte et une joie très vive. Mais quand la crainte, causée, je pense, par la nouveauté de cette faveur, se fut dissipée, la joie me demeura.

Ces paroles eurent leur accomplissement, car jamais depuis je n'ai pu contracter une amitié durable, me lier d'affection ni trouver de plaisir qu'avec des personnes qui aiment Dieu et le servent. Le contraire m'est devenu tout à fait impossible. Parenté, amitié, rien n'y fait. Dès que ces dispositions manquent et que je n'ai point affaire à des personnes d'oraison, toute relation, quelle qu'elle soit, me devient une croix pénible. Ceci, autant que j'en puis juger, ne souffre aucune exception,

A partir de ce jour, je me sentis le courage de renoncer à tout pour l'amour de Dieu. En un moment, ce semble, — car je ne crois pas que cela ait duré davantage, — il lui plut d'opérer en sa servante une véritable transformation. Je n'avais plus, sur ce point, besoin de commandement. Jusque-là mon confesseur, voyant en moi une attache si marquée, n'avait pas osé me donner d'ordre formel : sans doute, il attendait que Dieu agit lui-même, et c'est ce qui eut lieu. Pour moi, je me croyais incapable d'en venir jamais là. J'avais bien essayé, mais y trouvant tant de difficulté et jugeant d'ailleurs la chose sans inconvénient, j'y avais renoncé. Alors Dieu me donna, avec la liberté, la force d'en venir à l'exécution. Je rapportai à mon confesseur ce qui s'était passé, et je quittai tout de la manière qu'il m'indiqua. La connaissance de ma détermination fut très avantageuse à la personne avec qui j'étais liée.

Que Dieu en soit éternellement béni ! En un moment, il me fit don de la liberté que j'étais restée impuissante à saisir pendant bien des années, malgré les tentatives que j'avais faites, et souvent au prix d'un tel effort sur moi-même, que ma santé s'en était notablement ressentie. Comme ici ce fut l'œuvre du Tout-Puissant, du vrai Maître de toutes choses, je n'y eus aucune difficulté.

CHAPITRE XXV

COMMENT LES PAROLES QUE DIEU ADRESSE A L'ÂME SONT PERÇUES SANS QU'ELLES FRAPPENT LES OREILLES. DES ILLUSIONS QUI PEUVENT SE PRODUIRE ET DES MARQUES AUXQUELLES ON LES RECONNAIT. CES AVIS SONT TRÈS UTILES AUX ÂMES PARVENUES A CE DEGRÉ D'ORAISON, PARCE QU'ILS SONT CLAIRS ET TRÈS INSTRUCTIFS.

SOMMAIRE. — *Nature des paroles que Dieu adresse à l'âme. — Différence qui existe entre les paroles formées par l'entendement et celles qui viennent de Dieu. — Effets que produisent les paroles dont le démon est l'auteur. — Crainte qu'on cherchait à inspirer à la sainte au sujet des paroles divines. — Désolation où elle tombe et comment Notre-Seigneur la fait cesser. — Courage avec lequel elle tient tête aux démons.*

Je crois utile d'exposer la nature des paroles que Dieu adresse à l'âme et l'impression que ces paroles produisent sur elle : vous en aurez ainsi, mon père, une idée nette. Depuis que le Seigneur, dans la circonstance mentionnée plus haut (1), m'accorda pour la première fois cette faveur, elle m'a été renouvelée très fréquemment, comme la suite de mon récit le montrera.

Ces paroles sont parfaitement distinctes, mais on ne les entend pas des oreilles du corps. On les perçoit cependant beaucoup plus clairement que si on les

1. Au chap. xix.

entendait ; et l'on a beau résister, il est impossible de ne pas les percevoir. Quand il s'agit de la parole humaine, si nous ne voulons pas l'entendre, nous pouvons nous boucher les oreilles, ou fixer notre attention sur d'autres objets, de manière à ne pas comprendre ce qui nous est dit. Pour le discours que Dieu adresse à l'âme, tout est inutile : malgré nous, nous sommes forcés d'écouter, et notre esprit est rendu attentif à ce que Dieu veut lui dire. Ainsi, il importe peu que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas. Le Tout-Puissant entend nous faire savoir que ce qu'il veut doit s'accomplir ; en un mot, il se montre notre véritable maître. J'ai de ceci une longue expérience, car les craintes très vives dont j'étais agitée m'ont fait résister près de deux ans à ces paroles intérieures. Maintenant encore, j'essaie parfois de le faire, mais cela ne sert pas à grand'chose.

Je voudrais indiquer les illusions qui peuvent se produire sur ce point. A mon avis pourtant, elles sont peu ou point à redouter quand l'âme est très expérimentée ; mais, je le répète, il faut que l'expérience soit grande. Je voudrais exposer aussi les différences qui caractérisent l'action du bon et du mauvais esprit, montrer enfin dans quel cas ces paroles intérieures sont produites par l'entendement, car cela peut arriver : c'est alors notre esprit qui se parle à lui-même. Est-il bien sûr que ce cas puisse se présenter ? J'en doutais un peu ; mais aujourd'hui même, il m'a semblé que c'était fort possible. Que d'autre part ces paroles puissent avoir une origine divine, j'en ai eu des preuves manifestes dans la réalisation parfaite et sans exception aucune, d'une foule d'événements qui m'avaient été annoncés deux ou trois ans à l'avance. Il y a d'autres marques encore qui montrent claire-

ment l'action de Dieu ; je les énumérerai plus loin.

Selon moi, il peut arriver qu'une personne qui recommande une affaire à Dieu avec beaucoup de désir ou de préoccupation, se figure entendre une réponse, par exemple que la chose se fera ou ne se fera pas. Ceci est très possible. Mais ceux qui ont entendu des paroles divines reconnaîtront fort bien ce qu'il en est, car la différence est très grande. Quand il y a travail de l'entendement, si subtilement qu'il opère, l'âme comprend que c'est lui qui agence des mots, que c'est lui qui parle. En somme, dans ce dernier cas, on ordonne un discours, et dans le premier, on écoute ce qu'un autre vous dit. L'entendement se rendra bien compte qu'il n'écoute pas, mais qu'il agit. Les paroles qu'il forge ainsi ont je ne sais quoi de sourd, de fantastique, et manquent de cette clarté qui est propre aux paroles de Dieu. De plus, nous sommes libres de nous distraire, de même que nous sommes libres de nous taire quand nous parlons : or, cela n'est pas possible quand il s'agit des paroles divines. Mais la marque qui surpasse toutes les autres, c'est qu'alors il n'y a pas d'effet produit. Quand Dieu parle, au contraire, son discours est parole et œuvre tout ensemble. Ses paroles fussent-elles des paroles de réprimande, et non de bienveillance, dès le premier mot elles disposent l'âme, la rendent souple, l'attendrissent, l'éclairent, la consolent, l'apaisent. L'âme était-elle intérieurement dans la sécheresse, l'agitation, le trouble, ces paroles lui enlèvent tout cela comme avec la main, et bien mieux encore. Le Seigneur, ce semble, tient à montrer qu'il est tout-puisant et que ses paroles sont essentiellement opérantes.

Enfin, à mon avis, il y a autant de différence qu'entre parler et écouter, ni plus ni moins. Je le répète,

quand c'est moi qui me parle, j'arrange avec l'entendement les paroles que je prononce ; mais lorsqu'on me parle, je n'ai plus qu'à écouter, sans prendre la moindre peine. Dans le premier cas, les paroles ont quelque chose d'indécis, on dirait celles d'une personne à moitié endormie ; dans le second, le langage est si net qu'on ne perd pas une syllabe de ce qui est dit. De plus, ces paroles se produisent parfois lorsque l'entendement, ou plutôt l'âme elle-même, est dans le trouble et la distraction, hors d'état même de formuler une proposition raisonnable. Et voici qu'on lui présente, parfaitement exprimées, des sentences sublimes, qu'elle n'aurait jamais pu concevoir, même en profond recueillement. Au premier mot, je l'ai dit, la voilà toute changée. Il y a plus. Si l'âme est en extase, comment pourra-t-elle, alors que ses puissances sont suspendues, raisonner sur les choses qui ne s'étaient jamais présentées à sa mémoire ? Et comment ces choses se présenteraient-elles, tandis que cette faculté n'agit presque plus et que l'imagination est comme interdite ?

Il faut bien le savoir, lorsqu'on a des visions ou qu'on entend ces paroles, selon moi, ce n'est jamais au moment où l'âme ravie est dans l'union divine proprement dite. Ainsi que je l'ai expliqué en parlant, je crois, de la seconde eau (1), toutes les puissances sont alors entièrement suspendues, et à mon sens, on ne peut en ce moment ni voir, ni entendre, ni comprendre. L'âme est totalement au pouvoir d'un autre, et pendant ce temps, d'ailleurs fort court, Dieu ne lui laisse, me semble-t-il, aucune liberté.

1. La sainte en a parlé aux chap. xviii et xx, en traitant de la quatrième eau.

Mais quand ce temps si court est passé, et que pourtant le ravissement dure encore, alors les visions et les paroles se produisent. A ce moment les puissances, sans être suspendues, se trouvent presque entièrement privées d'action ; elles sont comme absorbées, incapables par conséquent de former des raisonnements.

La différence est si facile à saisir que, si l'on y est trompé une fois, difficilement le sera-t-on plusieurs. Je le répète, une âme exercée et qui se tient sur ses gardes verra clairement la différence. En effet, sans parler d'autres marques encore qui appuient ce que j'ai dit, les paroles venant de l'entendement ne produisent aucun effet, et l'âme ne les admet point, tandis que les paroles divines s'imposent à nous malgré nous. Aux premières, on ne donne aucune créance ; on se rend fort bien compte que c'est une divagation de l'esprit, et l'on n'en fait pas plus de cas que des discours tenus par une personne manifestement en délire. Mais s'agit-il des secondes, c'est comme si nous entendions parler une personne de haute vertu, ou de beaucoup de science et d'autorité, que nous savons incapable de mentir. La comparaison est même trop basse. Parfois, en effet, ces paroles portent avec elles un tel caractère de majesté que, sans considérer quel est celui qui les prononce, on tremble si ce sont des paroles de répréhension, et on se fond d'amour si ce sont des paroles d'amour. D'ailleurs, je le répète, il s'agit de choses qui étaient fort éloignées de notre mémoire, et les sentences qu'on entend en un moment sont si relevées, que pour les composer, il faudrait bien du temps. En un mot, il me paraît tout à fait impossible de ne pas s'apercevoir que ce n'est point là notre œuvre. Je ne vois donc pas de motif de m'y arrêter

davantage. Selon moi, ce serait merveille qu'une personne exercée pût tomber dans l'erreur en semblable matière ; il faudrait qu'elle voulût sciemment se tromper elle-même.

Il m'est arrivé bien des fois d'hésiter un peu à croire ce qui m'avait été annoncé, dans la pensée que c'était peut-être une chimère — j'entends, après un certain intervalle, car au moment même c'est impossible, — et longtemps après, j'en voyais de mes yeux la réalisation. Le Seigneur fait en sorte que ces paroles s'impriment dans la mémoire de façon à ne pouvoir être oubliées. Ce qui provient de notre esprit est semblable à un premier mouvement de la pensée, qui se perd et s'efface, mais ce qui vient de Dieu est quelque chose de subsistant. On peut bien, avec le temps, en perdre jusqu'à un certain point la mémoire, mais non toutefois si complètement qu'on n'en garde, malgré tout, quelque souvenir. J'excepte pourtant le cas où il se serait écoulé un temps considérable, ou qu'il s'agirait de simples paroles de bienveillance ou d'instruction. Mais quand les paroles renferment une prophétie, à mon avis, on ne les oublie jamais. Du moins, il en est ainsi pour moi, si faible que soit d'ailleurs ma mémoire.

Je le répète, à moins qu'une âme soit assez dépourvue de conscience pour vouloir feindre, ce qui serait bien mal, et pour dire qu'elle entend quand il n'en est rien, il me paraît impossible qu'elle ne voie jusqu'à l'évidence que c'est elle qui compose et débite intérieurement un discours. Mais il faut pour cela qu'elle ait éprouvé l'action du bon esprit ; autrement, elle pourra demeurer toute sa vie dans cette erreur et se figurer qu'elle entend lorsqu'elle n'entend point. Encore la chose resterait-elle pour moi un problème ;

car, ou cette âme veut entendre, ou elle ne le veut pas. Si ce qu'elle entend la désole, si pour tout au monde elle voudrait ne rien entendre, soit par frayeur, soit par d'autres motifs qui lui font désirer faire tranquillement son oraison sans rien de semblable, comment laisse-t-elle à son entendement la liberté d'agencer des phrases? Car il faut du temps pour cela. Par contre, quand c'est Dieu qui parle, on se trouve instruit sans perte de temps, et l'on comprend des choses qu'un mois, semble-t-il, ne nous aurait pas suffi pour coordonner. Enfin, l'entendement et l'âme elle-même sont frappés d'étonnement à la vue de ce qu'ils découvrent.

C'est ainsi que la chose se passe. Et quiconque en aura l'expérience reconnaîtra que tout ce que j'en ai dit est vrai au pied de la lettre. Je bénis Dieu d'avoir su l'expliquer, et je termine par ceci. Si ces paroles provenaient de notre entendement, il nous serait loisible, ce me semble, de les entendre quand nous le voudrions; chaque fois que nous sommes en oraison, nous pourrions nous figurer entendre. S'agit-il de paroles divines, il en va tout autrement: j'aurais beau, durant un temps considérable, désirer entendre quelque chose, impossible; d'autres fois, je le répète, bon gré mal gré, je me vois forcée d'entendre. Que si quelqu'un, pour tromper autrui, prétendait avoir appris de Dieu ce qui ne vient que de son propre fonds, il ne lui en coûterait guère, je crois, d'affirmer qu'il l'a entendu des oreilles du corps. Du reste, il est certain qu'avant d'en faire moi-même l'expérience, je n'avais jamais pensé qu'il y eût une autre façon d'entendre et de savoir les choses. Mais encore une fois, cette expérience m'a coûté cher.

Quand les paroles viennent du démon, non seule-

ment il n'en résulte aucun bon effet, mais il s'en produit de mauvais. Ceci ne m'est arrivé que deux ou trois fois, tout au plus ; et aussitôt, j'ai été avertie par Dieu que c'était l'œuvre du démon. Sans parler de la grande sécheresse où elle se trouve alors, l'âme éprouve une inquiétude semblable à celle que j'ai ressentie bien des fois quand, par la permission de Dieu, je me trouvais attaquée de violentes tentations et de diverses peines intérieures, tourment que j'endure encore fort souvent, comme je le dirai plus loin. C'est une inquiétude dont on n'arrive pas à découvrir la cause : on dirait que l'âme résiste, se trouble, se désole, et cela, sans savoir pourquoi, car ce qui lui est dit n'a rien de mauvais, et semble plutôt bon. Je me demande si ce n'est pas qu'un esprit en sent un autre.

A mon avis, le goût, le plaisir qui vient du démon est extrêmement différent de celui qui vient de Dieu. Le démon pourra bien, à l'aide de ce goût, tromper ceux qui ne reçoivent point et n'ont jamais reçu les véritables goûts de Dieu. Je nomme goût véritable une consolation suave, forte, profonde, délicieuse, paisible. Quant à ces petits mouvements de dévotion qui provoquent des larmes, et à certains autres sentiments, pauvres fleurettes qui tombent au premier souffle de persécution, je n'appelle pas cela consolation. Ce sont certainement de bons commencements, de pieuses affections, mais qui ne mettent pas une âme à même de discerner les effets du bon et du mauvais esprit. C'est pour cela qu'on ne doit avancer qu'avec beaucoup de prudence, car les personnes qui n'ont pas dépassé ce degré d'oraison pourraient facilement tomber dans l'illusion, si elles avaient des visions ou des révélations. Pour moi, je n'ai reçu de faveurs de

cette nature que lorsque Dieu, par sa pure bonté, m'avait accordé déjà l'oraison d'union. J'excepte cependant cette première vision de Jésus-Christ, dont j'ai parlé plus haut (1), et qui eut lieu il y a bien des années déjà. Et plutôt à Dieu que j'eusse compris alors, comme je l'ai fait depuis, que c'était réellement une vision ! Je n'en aurais pas retiré peu de profit.

J'ajoute que les paroles provenant du démon n'apportent point de douceur : l'âme n'en retire que frayeur et dégoût. D'ailleurs, je suis entièrement convaincue que jamais Dieu ne permettra au démon de tromper une âme qui ne se confie aucunement en elle-même, qui se tient si ferme dans la foi que, pour un seul de ses articles, elle se sent prête à endurer mille morts ; une âme qui, par suite de cet attachement infusé directement de Dieu et qui rend sa foi vive et inébranlable, s'efforce constamment de se conformer à la croyance de l'Église, et pour cela cherche à s'éclairer ; une âme si ancrée dans les vérités proposées par l'Église, que toutes les révélations imaginables, vit-elle les cieux ouverts, ne la feraient pas dévier d'une ligne de la pureté de sa doctrine.

Je suppose maintenant qu'il lui arrive de vaciller un moment sur un point de la foi, ou de s'arrêter à une réflexion comme celle-ci : Si Dieu me parle, ce qu'il me dit peut bien être aussi vrai que ce qu'il a dit aux saints. Remarquez-le, je ne dis pas qu'elle va jusqu'à admettre la chose, je suppose seulement que le démon commence à la tenter par un premier mouvement, car s'y arrêter positivement, il est clair que ce serait une grande faute ; au reste, si l'âme

1. Au chap. vii.

a cette fermeté que Dieu donne quand il favorise de ses grâces, je ne crois pas qu'elle puisse éprouver fréquemment ces premiers mouvements, car une telle âme se sent capable, pour la plus petite des vérités de l'Eglise, d'écraser tous les démons. Je dis simplement que si l'on ne trouve pas en soi cette grande fermeté, et que les consolations ou les visions n'ont point pour effet de la faire croître, on ne doit pas les tenir pour sûres. Le dommage ne s'aperçoit pas sur l'heure, mais il pourrait peu à peu devenir considérable. Ce que j'ai vu, ce que ma propre expérience m'a appris, c'est que la conviction de l'origine divine d'une faveur ne s'imprime dans l'âme qu'autant que cette faveur est conforme à la sainte Ecriture. Quant à moi, pour peu qu'elle s'en écartât, je croirais être sous l'action du démon; et je le croirais bien plus fermement, sans comparaison, que je ne crois présentement être sous l'action de Dieu, quelque conviction que j'en aie d'ailleurs. Dans ce cas, il est inutile de chercher d'autres marques pour savoir quel est l'esprit qui agit. Celle-ci montre avec tant d'évidence que l'action est du démon, que si le monde entier m'affirmait qu'elle est de Dieu, je ne le croirais pas.

Quand c'est le démon qui agit, on dirait que tous les biens se cachent et s'enfuient de l'âme. Ce n'est que trouble et malaise. Aucun bon effet ne se produit. L'ennemi inspire bien quelques désirs, mais ces désirs sont sans vigueur; l'humilité qu'il laisse est fausse, inquiète, sans douceur. Tout cela sera facilement reconnu, je crois, de ceux qui ont l'expérience du bon esprit. Malgré tout, cependant, le démon est capable de bien des finesses; aussi, en semblable matière, la sécurité n'est jamais si com-

plète qu'il ne soit plus sûr encore de craindre, de se tenir sur ses gardes et d'avoir un directeur capable, auquel on ne cache rien. Avec cela, on est à l'abri de tout dommage. Pour moi, j'en ai subi de considérables par suite des craintes excessives auxquelles sont sujets certains esprits.

Voici, entre autres choses, ce qui m'est arrivé. Il se tint une réunion composée d'un certain nombre d'hommes de Dieu, en qui j'avais grande confiance, et à juste titre. Je n'ouvrais cependant mon âme qu'à un seul confesseur et ne parlais à d'autres que sur son ordre ; mais ceux-ci discouraient entre eux de mes intérêts spirituels ; comme ils m'étaient extrêmement dévoués, ils redoutaient pour moi les illusions. J'en avais aussi grande frayeur, hors de l'oraison ; mais dès que j'y étais et que le Seigneur m'accordait quelque faveur, je me rassurais aussitôt. Ils étaient donc cinq ou six, je crois, tous grands serviteurs de Dieu. Mon confesseur m'avertit qu'à leur avis le démon était l'auteur de ce qui se passait en moi : d'après eux, je devais communier moins souvent et chercher à me distraire en évitant la solitude. Je l'ai dit déjà, j'étais craintive à l'excès, et ma maladie de cœur y était pour quelque chose ; souvent, même en plein jour, je n'osais rester seule dans une chambre. Voyant tant d'avis réunis en faveur d'un jugement que je ne pouvais partager, j'en conçus un très grand scrupule, dans la pensée qu'il y avait là de ma part manque d'humilité. De fait, c'étaient des hommes bien plus vertueux que moi, sans comparaison, et de plus, bons théologiens : comment ne pas les croire ? Je faisais tous mes efforts pour adopter leurs sentiments, en rappelant à mon esprit la triste vie que j'avais menée et

en me disant que, vu mon passé, sans doute ils avaient raison.

Je quittai l'église (1), en proie à la désolation, et je me retirai dans un oratoire. Depuis un certain temps déjà, j'étais privée de la communion, ainsi que de la solitude qui faisait toute ma joie. De plus, je n'avais personne à qui m'ouvrir, tout le monde étant contre moi. Quand j'abordais ce sujet, les uns semblaient se moquer, comme si j'étais le jouet de mon imagination, les autres prévenaient mon confesseur d'avoir à se tenir sur ses gardes, d'autres enfin assuraient que l'action du démon était évidente. Seul, mon confesseur, tout en disant comme eux pour m'éprouver — je l'ai su depuis, — me consolait toujours. Il m'assurait que, quand bien même ce serait le démon, dès lors que je n'offensais point Dieu, l'ennemi ne pouvait rien contre moi. Il ajoutait que tout cela prendrait fin et que je devais le demander instamment à Dieu. Lui-même le faisait avec ardeur, de concert avec toutes les personnes qu'il confessait et beaucoup d'autres encore. Je ne cessais de prier et de faire prier tous ceux que je savais être serviteurs de Dieu, afin que sa Majesté daignât me conduire par un autre chemin. Je passai deux ans environ à adresser continuellement cette demande à Dieu.

J'étais inconsolable à la pensée que le démon pût me parler si souvent, car depuis que je ne prenais plus mes heures de solitude pour m'appliquer à l'oraison, le Seigneur me faisait entrer en recueillement au milieu même des conversations, et, sans qu'il me fut possible d'opposer de résistance, il me

1. L'église du collège de la Compagnie de Jésus.

disait ce qu'il trouvait à propos. Bon gré, mal gré, il me fallait l'entendre.

J'étais donc seule dans cet oratoire, sans personne avec qui m'épancher, incapable de prier ni de lire, atterrée en quelque sorte de tant de tribulations, toute tremblante à la pensée d'être trompée par le démon : en un mot, plongée dans le trouble et la désolation, et ne sachant que devenir. Plusieurs fois, souvent même, je me suis vue en semblable affliction, mais jamais, me semble-t-il, à pareil degré. Je restai quatre ou cinq heures en cet état, sans qu'il me vint de consolation ni du ciel ni de la terre. Notre-Seigneur me laissait livrée à la souffrance et à l'appréhension de mille dangers.

O mon tendre Maître ! Que vous êtes bien l'ami véritable ! Étant tout-puissant, ce que vous voulez, vous le pouvez. Et jamais vous ne manquez de vouloir, quand on vous aime. Ah ! que tout ce qui est ici-bas vous loue, Seigneur ! Et que ne puis-je faire retentir ma voix dans l'univers, pour annoncer combien vous êtes fidèle à vos amis ! Toutes les créatures peuvent nous manquer : vous qui en êtes le maître, vous ne nous manquez jamais. Que vous laissez souffrir peu de temps ceux qui vous aiment ! O mon Maître ! de quelle délicatesse, de quelle tendresse, vous usez envers eux ! Trop heureux celui qui n'aurait jamais rien aimé hors de vous ! Il est vrai, vous éprouvez rigoureusement vos amis, mais c'est, je crois, pour mieux faire éclater dans l'excès de la souffrance, l'excès plus grand encore de votre amour. O mon Dieu ! que n'ai-je de l'intelligence, du savoir, que n'ai-je un langage nouveau, pour représenter vos munificences telles que mon âme les conçoit ! Tout me fait défaut, mon Seigneur. Mais pourvu que

vous ne m'abandonniez pas, moi, je ne vous abandonnerai jamais. Que tous les hommes de science s'élèvent contre moi, que toutes les créatures me persécutent, que les démons m'accablent de tourments ! Pour vous, Seigneur, ne m'abandonnez pas ! Je sais par expérience avec quels avantages vous faites sortir de l'épreuve ceux qui ne mettent qu'en vous leur confiance.

Tandis que j'étais dans l'amère affliction que je viens de décrire, ces seules paroles que j'entendis — car les visions n'avaient pas encore commencé — suffirent pour dissiper ma peine et me mettre dans une tranquillité parfaite : *N'aie point peur, ma fille; c'est moi, je ne t'abandonnerai pas. Ne crains rien.*

Dans l'état où je me trouvais, il eût fallu, ce semble, de longues heures pour rendre le calme à mon âme, ou plutôt, personne n'y serait parvenu. Et voici qu'à ces seules paroles, le calme se fait en moi, je me trouve forte, courageuse, rassurée ; je sens renaître la paix et la lumière. En un instant mon âme est transformée : elle est prête à soutenir contre le monde entier que c'est Dieu qui agit en elle. Oh ! qu'il est bon, ce Dieu ! Quel excellent maître ! Et qu'il est puissant ! Il donne, non seulement le conseil, mais le remède. Ses paroles opèrent ce qu'elles expriment. Comme il sait fortifier la foi et accroître l'amour !

Que de fois, en semblable occasion, j'ai songé à cette tempête durant laquelle Notre-Seigneur commanda aux vents déchainés sur la mer de s'apaiser ! Je m'écriais, moi aussi : Quel est celui-ci auquel toutes mes puissances obéissent, qui, en un moment, illumine une si profonde obscurité, amollit un cœur qui paraissait de pierre, et répand une pluie de douces

larmes là où la sécheresse semblait devoir régner longtemps encore ? Qui m'inspire de tels désirs ? Qui me donne un pareil courage ? Et je me disais : De quoi donc ai-je peur ? Comment ! Je désire servir mon Maître, je ne cherche qu'à lui plaire ; ma joie, mon repos, mon bonheur sont d'accomplir sa volonté — de fait, j'en étais certaine et il me semblait pouvoir l'affirmer ; — or, ce Maître est tout puissant, je le vois, je le sais, et les démons sont ses esclaves, c'est chose indubitable, c'est un point de la foi : si donc je suis servante de ce Seigneur et de ce Roi, quel mal les démons peuvent-ils me faire ? pourquoi n'aurais-je pas la force de me mesurer avec l'enfer tout entier ?

Je prenais en main une croix, et aussitôt — si profonde était la transformation opérée en moi — je me sentais assez de courage pour en venir aux prises avec les démons. Il me semblait facile, au moyen de cette croix, de les terrasser tous. Je leur disais : Maintenant, venez tous ! Je suis servante du Seigneur, et je veux voir ce que vous pouvez me faire. Vraiment, on aurait dit qu'ils avaient peur de moi. Pour ma part, je me sentais si calme et je les redoutais si peu, que toutes mes craintes précédentes s'évanouirent entièrement. Je les ai vus plusieurs fois, ainsi que je le raconterai plus loin, mais ils ne me causaient presque aucune frayeur ; bien plus, c'étaient eux qui semblaient avoir peur de moi. Par un don évident du Maître de toutes les créatures, je les domine de haut et je n'en fais pas plus de cas que si c'étaient des mouches. Je les trouve singulièrement lâches : dès qu'ils se voient méprisés, tout courage les abandonne. Ils attaquent ceux-là seulement qu'ils voient disposés à se rendre à discrétion. Et si Dieu leur permet quelquefois de tenter et de tour-

menter ses serviteurs, ce n'est que pour le plus grand bien de ces derniers.

Ah ! puissions-nous, par la grâce de Dieu, craindre ce qui est véritablement à craindre, et bien comprendre qu'un péché véniel peut nous faire plus de tort que tout l'enfer réuni ! Ce n'est, d'ailleurs, que l'exacte vérité. Disons-nous bien que si les démons nous épouvantent, c'est parce que nous nous forgeons à nous-mêmes des épouvantails par notre attachement aux honneurs, aux richesses, aux plaisirs. Une fois que nous nous mettons de leur parti, que nous devenons nos propres ennemis en aimant et en recherchant ce que nous devrions avoir en horreur, ils nous causent mille maux. Et, en effet, c'est nous qui leur fournissons des armes pour nous combattre, en leur mettant entre les mains celles dont nous devons faire usage pour notre défense. Voilà le grand malheur.

Si, au contraire, nous abhorrons à cause de Dieu tout ce que je viens de dire, si nous embrassons la croix, si nous cherchons à servir le Seigneur dans la vérité, le démon s'enfuira. La vérité, il la redoute comme la peste. Ami du mensonge et le mensonge même, il ne fera point de pacte avec ceux qui marchent dans la vérité. Mais s'aperçoit-il que notre entendement est obscurci, alors il nous aide de la belle manière à tomber dans une cécité complète. Voit-il quelqu'un d'assez aveugle pour placer sa satisfaction dans des choses de rien — oui, de rien, car les choses de ce monde, qu'est-ce après tout, sinon un jeu d'enfants ? — il comprend qu'il n'a affaire qu'à un enfant. Dès lors, il le traite comme tel, et ne craint pas de revenir à la charge, non une fois, mais plusieurs.

Dieu veuille que je ne sois pas moi-même du nombre de ces infortunés ! Et daigne sa Majesté me faire la grâce d'estimer repos ce qui est repos, honneur ce qui est honneur, plaisir ce qui est plaisir, au lieu de faire précisément le contraire ! Alors je me moquerai de tous les démons, et ce sont eux qui trembleront devant moi. Non, je ne comprends pas toutes ces frayeurs. Pourquoi dire : Le démon ! le démon ! lorsque nous pouvons dire : Dieu ! Dieu ! et faire trembler notre ennemi ? Nous savons bien, après tout, qu'il ne peut bouger sans la permission de Dieu. Alors, qu'est-ce donc ? Pour moi, sans nul doute, je crains davantage ceux qui ont si peur du démon, que le démon lui-même. Lui, en définitive, ne peut rien me faire, mais les gens dont je parle, surtout s'ils sont confesseurs, tourmentent étrangement. J'ai, pour ma part, vécu plusieurs années dans de telles souffrances, que je m'étonne maintenant d'avoir pu y tenir. Béni soit le Seigneur de m'avoir si puissamment assistée !

CHAPITRE XXVI

ELLE POURSUIT SON RÉCIT ET RACONTE CE QUI LUI FIT BANNIR LA CRAINTE ET AFFIRMER QUE LES PAROLES ENTENDUES PAR ELLE VENAIENT DU BON ESPRIT.

SOMMAIRE. — Encouragements et réprimandes que la sainte reçoit de Notre-Seigneur. — Son obéissance envers son confesseur. — Le divin Maître lui recommande une ouverture entière à l'égard de ceux qui la conduisent. — Il lui promet un livre vivant. — Jésus-Christ est lui-même le livre qui lui enseigne toute vérité.

Je regarde comme une des grandes grâces dont Dieu m'a favorisée, ce courage qu'il m'a donné contre les démons. Et en effet, quand une âme s'intimide et se laisse dominer par une autre crainte que celle d'offenser Dieu, c'est un très grand malheur. Avec un Roi tout-puissant, un Maître souverain, qui peut tout et commande à toutes les créatures, nous n'avons rien à redouter, si, comme je l'ai dit, nous marchons en sa présence dans la vérité et avec une conscience pure. Oui, je le répète encore, portons de ce côté toutes nos frayeurs. Craignons d'offenser, si peu que ce soit, Celui qui, à l'instant, peut nous réduire en poudre. Si, au contraire, il est content de nous, quiconque se déclarera notre adversaire aura certainement à s'en repentir. Quelqu'un dira peut-être : Oui, mais quelle est l'âme assez irréprochable pour contenter Dieu entièrement ? C'est là précisément ce qui me fait trembler. — Assurément, ce n'est pas la mienne : elle est

trop mauvaise, trop inutile, trop remplie de misères. Mais Dieu ne nous traite pas, comme les hommes, en rigueur de justice ; il connaît nos faiblesses. D'ailleurs, l'âme trouve en elle-même de grands indices qu'elle l'aime véritablement. En effet, quand elle en est là, son amour ne peut plus, comme dans le principe, passer inaperçu, parce qu'il est accompagné de ces grands transports, de ces ardents désirs de voir Dieu dont je parlerai plus loin, si déjà je ne l'ai fait. Tout fatigue cette âme, tout l'afflige, tout la tourmente, sauf se tenir près de Dieu ou travailler pour Dieu. Le repos ne lui apporte que lassitude, parce qu'elle se sent privée de celui qui est son repos véritable. Autant d'indices fort clairs et qui, je le répète, ne sauraient passer inaperçus.

Il m'est arrivé de me trouver en butte à des tribulations et à des persécutions bien cuisantes, provenant de la majeure partie de la ville où j'habite et de mon ordre lui-même, à cause d'une certaine affaire dont je parlerai plus loin. Au milieu de cette épreuve et de circonstances bien faites pour me troubler, j'entendais Notre-Seigneur m'adresser ces paroles, qui eurent depuis leur entier accomplissement : *Pourquoi crains-tu ? Ne sais-tu pas que je suis tout-puissant ? J'accomplirai ce que je t'ai promis.* A l'instant, je me sentais remplie d'une telle vigueur, que j'étais prête, dût-il m'en coûter bien davantage, à m'engager pour son service en d'autres entreprises encore et à recommencer tout de nouveau à souffrir. Ceci s'est renouvelé tant de fois, que je ne saurais en dire le nombre.

Souvent aussi Notre-Seigneur m'adressait des réprimandes, et il m'en adresse encore quand je commets des imperfections. Ces réprimandes anéantissent ;

mais en même temps, elles portent avec elles l'amendement, car, ainsi que je l'ai dit, sa Majesté donne tout à la fois le conseil et le remède. D'autres fois, Notre-Seigneur rappelle à ma mémoire mes péchés passés, spécialement lorsqu'il veut me faire quelque grâce insigne. L'âme alors se croit arrivée à l'heure de son jugement, et la vérité lui est montrée à une lumière si vive qu'elle ne sait que devenir. Combien de fois Notre-Seigneur ne m'a-t-il pas prévenue des dangers qui me menaçaient ou qui menaçaient d'autres personnes! Combien d'événements ne m'a-t-il pas annoncés trois ou quatre années à l'avance! Et tous se sont accomplis. J'en signalerai peut-être quelques-uns.

Ainsi, les marques auxquelles on peut reconnaître l'action de Dieu sont si nombreuses, qu'à mon sens il est impossible de la méconnaître. Voici néanmoins la ligne de conduite la plus sûre et celle que je tiens moi-même : hors de là je n'aurais point de repos, et la raison veut qu'il en soit ainsi dès lors qu'il s'agit de nous autres femmes, dépourvues de savoir. Elle n'offre aucun inconvénient, mais au contraire de grands avantages, ainsi que Notre-Seigneur lui-même me l'a dit bien des fois. Elle consiste à confier entièrement son âme et les grâces dont on est favorisé, à un confesseur qui soit bon théologien, et à lui obéir. C'est fort souvent que cette recommandation m'a été faite.

J'avais un confesseur (1) qui me mortifiait beaucoup, et qui même parfois, à force de me tourmenter, me jetait dans le chagrin et la désolation. Et cependant, à mon avis, c'est lui qui a été le plus utile à mon âme. Malgré le grand attachement que j'avais pour lui, j'étais

1. Le père Balthazar Alvarez.

par moments tentée de le quitter, parce que les peines qu'il me causait m'empêchaient, me semblait-il, de faire oraison. Mais chaque fois que j'avais pris la résolution d'en venir là, il m'était dit aussitôt de n'en rien faire, et je recevais une réprimande qui me broyait bien autrement que tout ce qui me venait de mon confesseur. Quelquefois je me sentais accablée : querelle d'un côté, réprimande de l'autre ! Et cependant tout cela m'était nécessaire, tant j'avais peu réussi encore à faire plier ma volonté. Une fois entre autres, Notre-Seigneur me dit que « l'on n'est point obéissant si l'on n'est bien résolu à souffrir : je n'avais qu'à jeter les yeux sur ses propres souffrances, et tout me deviendrait facile ».

Un confesseur, qui m'avait entendue au début, me donna un jour ce conseil : puisqu'il était prouvé que j'étais conduite par le bon esprit, je ferais bien de me taire et de ne plus m'ouvrir à personne, le mieux étant désormais de garder le silence sur toutes les choses de cette nature. Cet avis me plut, car j'éprouvais une peine terrible chaque fois qu'il me fallait les dire à mon confesseur. Oui, la honte que me causaient ces communications était telle, qu'il m'en eût parfois beaucoup moins coûté d'avouer des péchés graves, surtout s'il s'agissait de faveurs signalées. Il me semblait qu'on ne me croirait pas et qu'on allait se moquer de moi. J'y voyais une irrévérence à l'égard des merveilles de Dieu, et cela m'était si sensible, que pour ce seul motif j'aurais voulu me taire. Il me fut dit alors « que ce confesseur m'avait très mal conseillée : je ne devais cacher quoi que ce fût à celui qui me conduisait ; là était la sécurité, tandis qu'en suivant la conduite contraire, je courrais risque de me tromper ».

Toutes les fois que Notre-Seigneur dans l'oraison

m'ordonnait une chose et que mon confesseur m'en prescrivait une autre, c'était à ce dernier que le divin Maître me disait d'obéir. Sa Majesté le faisait ensuite changer de sentiment, en sorte qu'il revenait sur l'ordre donné.

A l'époque où la lecture d'un bon nombre de livres écrits en espagnol se trouva interdite, j'en eus beaucoup de peine, car plusieurs de ces livres me plaisaient, et désormais je m'en voyais privée, la lecture n'en étant plus permise qu'en latin. Notre-Seigneur me dit : *Ne t'afflige pas, je te donnerai un livre vivant.* Je ne pénétrai pas le sens de ces paroles, car je n'avais pas encore eu de visions. Mais au bout de fort peu de temps, j'en eus la claire intelligence. De fait, j'ai trouvé dans ce qui m'était présenté tant à penser et à me recueillir, et Notre-Seigneur a mis tant d'amour à me donner des enseignements de toutes sortes, que je n'ai eu dès lors que peu ou point besoin de livres. Sa Majesté a été pour moi le livre véritable qui m'a enseigné les vérités. Que béni soit ce livre ! Il imprime si vivement dans l'âme ce qu'elle doit connaître et pratiquer, qu'il lui est impossible d'en perdre le souvenir ! Et comment considérer Notre-Seigneur couvert de plaies, accablé de persécutions, sans embrasser les souffrances, sans les aimer, les désirer ? Comment entrevoir le moindre rayon de la gloire qu'il réserve à ses serviteurs, sans comprendre qu'auprès d'une telle récompense, tout ce qu'on peut faire et souffrir en ce monde n'est que bagatelle ? Comment songer aux tourments qu'endurent les damnés, sans estimer ceux d'ici-bas de véritables délices, et sans reconnaître ce que nous devons à Notre-Seigneur pour nous avoir tant de fois délivrés de l'enfer ?

Avec l'aide de Dieu, j'entrerai dans plus de détails sur plusieurs des points que je ne fais qu'indiquer ici. Pour le moment, je veux poursuivre le récit de ma vie. Dieu veuille que j'aie su me bien expliquer en ce qui précède! Les personnes qui ont de l'expérience me comprendront, j'en suis persuadée, et elles verront que j'ai réussi à parler assez exactement. Quant à celles qui en sont dépourvues, tout cela leur paraîtrait une folie, que je ne m'en étonnerais pas. Au reste, il suffit que ce soit moi qui le dise pour qu'on puisse le trouver mauvais, et je me garderai bien de blâmer quiconque parlera dans ce sens. Daigne le Seigneur m'accorder du moins d'accomplir parfaitement sa volonté! Amen.

CHAPITRE XXVII

DIEU INSTRUIT L'ÂME PAR UNE AUTRE VOIE, ET SANS PAROLES
LUI FAIT MERVEILLEUSEMENT CONNAITRE SA VOLONTÉ. RELATION
D'UNE VISION TRÈS ÉLEVÉE ET SANS IMAGE, DONT DIEU
LA FAVORISA. CE CHAPITRE EST TRÈS IMPORTANT.

SOMMAIRE. — *La sainte reprend le récit de sa vie. — Comment elle demande à Dieu de la conduire par un autre chemin ou de daigner manifester la vérité. — Jésus-Christ lui apparaît en vision intellectuelle. — Nature de cette grâce. — Langage tout céleste par lequel Dieu instruit l'âme. — Prix inestimable des faveurs divines. — Aveuglement des hommes qui leur préfèrent les vanités d'ici-bas. — Admirables exemples de pénitence que saint Pierre d'Alcantara a laissés au monde.*

Je reviens au récit de ma vie. J'étais donc plongée dans l'affliction, et, comme je l'ai dit, on pria beaucoup pour que Dieu me conduisît par un chemin plus sûr, puisque celui que je suivais était si suspect. A vrai dire, si j'adressais à Dieu cette demande, l'heureux changement que je constatais en moi ne me permettait pas, en dépit de tous mes efforts, de désirer en suivre un autre. A part certains moments, où je me trouvais réduite à la désolation par suite des discours qu'on me tenait et des frayeurs qu'on cherchait à m'inspirer, tout en continuant à prier dans ce sens, un tel désir m'était impossible. C'était sur tous les points que je me sentais transformée : pouvais-je faire autre chose que me remettre entre les mains de Dieu ? Il

savait ce qui m'était le plus convenable : à lui d'accomplir en moi sa volonté. Cette voie, je le comprenais, me conduisait au ciel. L'autre m'acheminait vers l'enfer : comment désirer la reprendre ? Quant à me persuader que j'étais sous l'action du démon, c'était tout aussi impossible. Je faisais mes efforts pour le croire, aussi bien que pour désirer changer de voie, mais en vain. J'offrais à cette intention ce que je faisais de bien, si tant est que je fisse rien de tel. Je choisissais des saints pour protecteurs, leur demandant de me délivrer du démon. Je faisais des neuvaines ; je me recommandais à saint Hilarion, à saint Michel archange, pour lequel je conçus alors une dévotion toute nouvelle. J'importunais encore beaucoup d'autres saints pour que Dieu manifestât la vérité, je veux dire pour qu'ils m'obtinsent cette grâce de la divine Majesté.

Il y avait deux ans que, de concert avec d'autres personnes, je demandais instamment au Seigneur, puisqu'il me parlait si souvent, de vouloir bien, ou me conduire par un autre chemin, ou faire connaître la vérité, quand m'arriva ce que je vais dire.

Etant en oraison, un jour de la fête du glorieux saint Pierre, je vis auprès de moi — ou plutôt je sentis, car je ne vis rien ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme, — il me sembla, dis-je, voir auprès de moi Jésus-Christ. Je compris en même temps que c'était lui que je croyais entendre me parler. Comme j'ignorais absolument qu'il pût y avoir des visions de ce genre, je fus d'abord très effrayée et je ne faisais que pleurer. Cependant, à la moindre parole que Notre-Seigneur m'adressait pour me rassurer, je me trouvais, comme à l'ordinaire, tranquille, consolée et libre de toute crainte. Il me semblait que

Jésus-Christ se tenait toujours à mon côté; cependant, comme la vision était sans image, je ne voyais pas sous quelle forme. Mais qu'il fût toujours à mon côté droit, je le sentais parfaitement. Il était témoin de toutes mes actions, et pour peu que je me tinsse dans le recueillement ou que je ne fusse pas très distraite, je ne pouvais ignorer sa présence auprès de moi.

Sur-le-champ j'allai, tout affligée, trouver mon confesseur et lui dire la chose. Il me demanda sous quelle forme je voyais Notre-Seigneur. Je lui répondis que je ne le voyais point. Comment alors, demanda-t-il, pouvais-je savoir que c'était Jésus-Christ? Je dis que j'ignorais comment cela se faisait, mais qu'il m'était impossible de ne pas reconnaître qu'il était près de moi : j'en avais la vue, le sentiment très distincts; de plus, mon âme était beaucoup plus absorbée en oraison de quiétude, et cela d'une manière continue; les effets aussi étaient très différents de ceux que j'éprouvais d'ordinaire, tout cela était fort clair. Afin de me faire comprendre, j'accumulais les comparaisons; mais pour les visions de cette nature, il n'en existe pas, je crois, de bien satisfaisante. Du reste, ces visions sont de l'ordre le plus élevé, ainsi que me l'assura depuis un homme très saint et très spirituel, appelé frère Pierre d'Alcantara, dont je parlerai plus loin. D'autres grands théologiens m'ont dit la même chose; d'après eux, de toutes les visions, c'est celle où le démon a le moins d'accès. Ce n'est pas à une personne ignorante comme moi d'en décrire la nature, les gens doctes l'expliqueront beaucoup mieux.

En effet, si je dis que je ne vois Jésus-Christ ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme, parce que la